This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

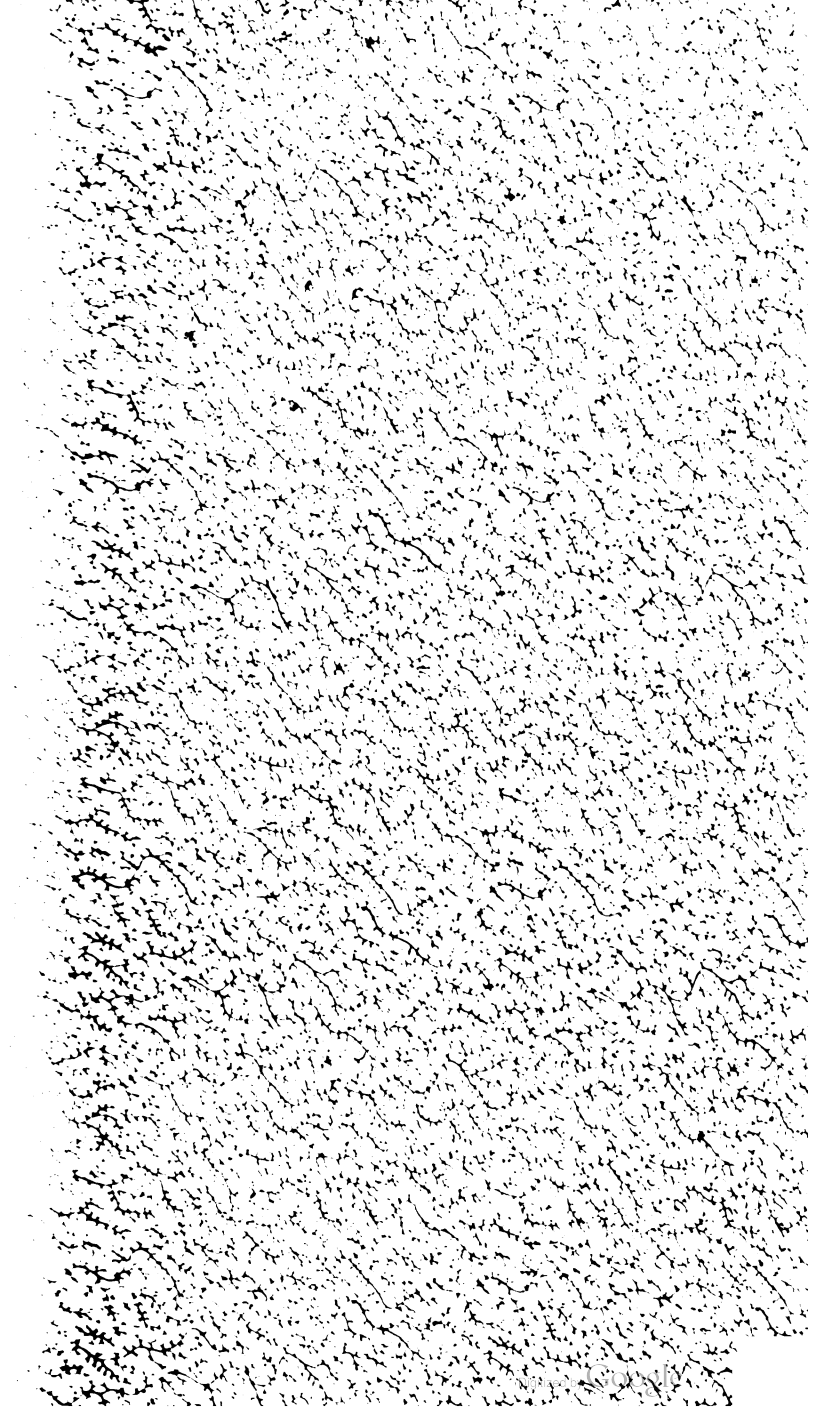
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 3433 06731053 6

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FRAGMENS

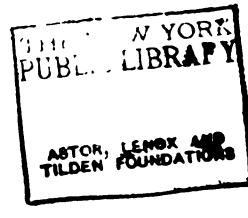
POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

DEUXIÈME PARTIE. — LITTÉRATURE.

Digitized by Google

Je déclare contrefait tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de ma signature.

IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE DE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.



Digitized by Google

FRAGMENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR P. L. LACRETELLE, AINÉ,

MEMBRE DU CI-DEVANT INSTITUT DE FRANCE, ET AUJOURD'HUI L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

DEUXIÈME PARTIE. — LITTÉRATURE.

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE LYON

A PARIS,

Chez FOULON et Compagnie, Libraires, Éditeurs, au Cabinet Littéraire, rue des Francs-Bourgeois Saint-Michel, n°. 3;

ALEXIS EYMERY, Libraire, rue Mazarine, n°. 30;

DELAUNAY, RAYMOND } Libraires, au Palais-Royal.

1817.

Digitized by Google

Digitized by Google

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

Sur les Objets de ce Second Tome.

Les pauvres ont des industries, qu'il est juste de leur passer, surtout si elles peuvent leur réussir. Occupé d'une nouvelle rédaction et d'un épurement de mes divers écrits, j'ai éprouvé souvent la crainte, que tout cela n'ait pas de quoi convenir à mon temps ; encore moins de quoi rester dans des temps, encore plus sévères. Alors je me suis dit : Dans le danger du naufrage, pourquoi ne pas chercher à sauver quelques débris ? Si mes écrits doivent périr, n'ai-je pas à conserver quelques morceaux, ou au moins de ces simples traits, qui se détachent et se recommandent ou par la pensée, ou par l'expression ? On a fait de ces choix pour les meilleurs écrivains : ils y ont gagné d'être vus sous un aspect, où ils ont plus de saillie, en perdant de leur force d'expansion. On en a fait aussi sur des écrivains, qui n'avaient su que lancer quelques éclairs dans les champs de la lumière ; c'est pour eux, surtout, que cette réduction est un service. Pourquoi un auteur ne ferait-il pas pour lui, ce qu'on pourrait faire un jour sur lui ? Je ne dis pas qu'il fasse mieux ce choix ; mais

Digitized by Google

il le fera dans la portée de son esprit, de son goût. C'est encore se montrer dans quelque chose qui lui appartient.

L'essai, que je fais ici, peut être adopté par les écrivains de l'ordre, quel qu'il soit, où je puis être placé; c'est pour eux, comme pour moi, que je vais offrir quelques observations, nées en moi, de cet essai même.

Nous pouvons tirer de nos ouvrages, ou de simples pensées, ou de courts morceaux, ou des extraits rapides d'une composition entière; alors nous nous trouverons avoir émis un ouvrage, tout différent de ceux d'où il sera tiré; et qui ressemblera, autant que nous aurons pu en approcher, aux livres de *La Bruyère* et de *Vauvenargues*, incontestablement les hommes éminens de ce genre.

Dans ce dessein, qu'avons-nous à faire?

Renonçons d'abord à l'espoir d'atteindre à la supériorité de ces modèles, quand même nous aurions un génie égal. Ils ont porté dans leur genre, tout ce qui appartient à la première création; et nous n'avons ici qu'une manière d'emprunt, pour offrir des choses conçues et produites, dans un autre système. Qui a écrit le plus près du genre des *réflexions et morceaux détachés?* C'est certainement *Montesquieu*. Eh bien! je ne crois pas qu'un choix *de pensées et de*

Digitized by Google

morceaux, tirés de *Montesquieu*, pût avoir cette perfection, où ont pu atteindre La Bruyère et Vauvenargues.

S'ensuit-il qu'un extrait de Montesquieu, fait comme il appartiendrait à un philosophe, homme de goût, ne fût pas précieux? Nullement. L'infériorité, ici, aurait sa compensation dans les productions de Montesquieu, telles qu'il a voulu les faire.

Un auteur, voulant donner, lui-même, à ses ouvrages, cet autre caractère, cette nouvelle destination, a ici un avantage.

Il peut mieux choisir ce qu'il juge propre à un autre cadre, parce qu'il procède à ce soin de tout son intérêt, de toute sa sagacité; il peut faire plus; remanier, refaire ce qu'il transforme, en se laissant inspirer par l'opération originaire de son esprit, pour un effet différent.

J'ai été comme en suspens sur cette tentative, par une sorte de scrupule, que je crois devoir soumettre au public, après l'avoir examiné avec moi-même.

Que faites-vous, peut-on me dire? Vous nous donnez vos œuvres en masse; et puis vous nous les redonnez en abrégé!

Oui; et cela est mieux ainsi.

D'abord, pour le lecteur : s'il ne veut rien qu'en masse; il ne prend rien qu'en masse. S'il

Digitized by Google

est de son goût de n'avoir rien qu'en abrégé; ou si un auteur ne peut valoir quelque chose pour lui, que par un abrégé; il trouve, de toutes manières, ce qu'il lui faut.

Ensuite, quant à l'auteur : ne remarquez-vous pas, que nous avons déjà tant de livres; et que les livres se multiplient tant, de siècle en siècle, que bientôt, ils ne pourront plus trouver de lecteurs, que par des abrégés. Les excellens seuls peuvent rester éternels; toujours beaux par l'éloquence et l'originalité, lors même qu'ils ont perdu l'intérêt d'une première instruction, d'une première impression.

Sans doute, beaucoup d'écrits inférieurs doivent être offerts aux études du moment; ils doivent même rester dans des dépôts où il y aura sans cesse à puiser; les savans les remanieront; les voleurs d'idées s'en emparefont, avec profit; mais il est de leur destinée de disparaître pour le public; de cesser au moins d'avoir part aux lectures assidues.

Enfin il me paraît bon et utile à un écrivain de se produire, sous les deux formes. Alors vous cherchez à être le mieux qu'il vous est possible, sous chacune; et on peut choisir celle où il y a quelque chose à tirer de vous. En m'en rapportant à ma propre expérience, j'ai toujours désiré d'avoir à me nourrir des écrivains que j'aime le

Digitized by Google

plus, suivant mon besoin, ou à mon caprice, tantôt dans une production entière, tantôt dans quelques parties saillantes, qui en seraient détachées.

Si cela pouvait m'avoir réussi, cela pourrait aussi servir à d'autres. On se ménage une petite satisfaction dans ses petites entreprises, quand on peut y associer ses pareils. Mêler à tout de bonnes intentions, et les dire avec franchise, est un de ces besoins auxquels on s'abandonne, à mesure qu'on se désabuse des espérances ambitieuses.

C'est un art que de faire un bon livre de *réflexions et de morceaux détachés*; un livre, qui s'approche, un peu, des chefs-d'œuvre, peu nombreux, que nous avons déjà dans ce genre; en m'y essayant, j'ai mieux senti combien l'excellence y est difficile.

Nulle part, il ne faut un fond plus juste, plus vrai, plus heureux, plus riche, dans la pensée, que lorsque la pensée vient s'offrir, seule, à votre attention; lorsqu'elle doit la fixer, la retenir, la satisfaire, et surtout l'exercer; car on ne s'arrête sur les pensées des autres, que pour réveiller et animer les siennes.

La pensée nue ne suffit pas ici; il faut la pensée, avec tout ce qu'elle pouvait recevoir de clarté, d'énergie, de vivacité; c'est-à-dire, dans sa plus belle simplicité. Ici, la moindre trace d'embarras,

Digitized by Google

d'affectation, même d'un ornement inutile, gâte tout. Nul autre genre ne demande un goût aussi sévère.

On pourrait croire que c'est l'esprit ici qui se marque le plus; non, c'est l'âme. Toute pensée, qui n'aura pas été sentie dans tous ses rapports, restera froide et stérile pour le lecteur.

Il faut ensuite un tour, un mouvement, une couleur, une physionomie à toute l'expression de la pensée; et uniquement comme elle les veut, comme elle les comporte.

Enfin rien ne sera accompli, si le tour, le mouvement, la couleur, le caractère ne se varient d'une pensée à l'autre; et s'ils ne naissent de chacune, comme par la puissance de l'inspiration.

Je parle contre moi, en traçant les conditions à remplir; je parle aussi pour moi; car elles donnent des droits à l'indulgence.

Je me réserve d'approfondir ces idées, en les joignant à d'autres, moins élémentaires, dans le *discours préliminaire* de mon recueil de *pensées et de morceaux détachés*, si je suis encouragé à finir cet essai.

Je n'ai plus qu'à exposer comment j'ai procédé.

En parcourant, au hasard, ceux de mes écrits, qui sont plutôt des morceaux que des ouvrages, j'ai marqué, d'abord, les traits et les passages, qui me paraissaient propres à se détacher.

Digitized by Google

Ensuite, en les transcrivant, j'ai presque toujours éprouvé qu'il fallait changer ou l'expression, ou le tour, ou le mouvement; et quelquefois tirer une nouvelle pensée, de la pensée originaire.

Il y a plus de la moitié de celles qu'on trouvera dans ce recueil, qui sont renouvelées par la forme.

Il y en a un assez grand nombre, tellement changées par le fond même, que, déjà moi-même, je ne pourrais plus dire d'où je les ai tirées.

Quelquefois des ouvrages entiers m'ont très-peu fourni.

Quelquefois des pages entières se sont trouvées propres à se découper, en traits isolés.

On est riche ou pauvre pour cet emploi, non d'après le mérite intrinsèque des écrits; mais selon qu'ils portent sur des idées générales ou sur des idées particulières.

Craignant de trop prendre dans des ouvrages, publiés, j'ai laissé de côté ceux qui m'auraient fourni le plus; et j'ai fini par ne plus mettre à contribution que des écrits condamnés, et qui ne reparaîtront plus.

Hors deux petits écrits (*), ni pensées, ni

(*) Dans le premier tome, les *Réflexions sur les discours académiques*. Dans le second, le *Portrait de Thomas*, de l'Académie française.

Digitized by Google

morceaux, ne sont empruntés de tout ce qui compose ce recueil.

J'ai voulu, plusieurs fois, donner des extraits de certains écrits, qui m'ont paru utiles, à reproduire, dans le moment actuel.

Ces petites compositions, ou plutôt ces compositions transformées, ne sont pas faciles; et c'est par-là que j'ai été excité à celles-ci, comme à une épreuve de plus à tenter.

Lorsqu'un premier succès, dans les concours académiques, m'eût autorisé à embrasser la profession des lettres; je sentis le besoin de refaire de plus fortes études sur le style; de les faire par l'exercice; et en osant lutter avec les plus grands écrivains; c'est alors que je méditai, avec des vues toutes nouvelles, *Tacite* et *Salluste; Montaigne* et *Pascal; Bossuet* et *La Bruyère; Montesquieu* et *Rousseau*. Je remarquai, dans tous ces modèles, un genre de composition, qui se détache par lui-même; où s'empreint leur génie dans toute sa force et sa variété; et auquel on peut s'appliquer avec plus d'avantage, parce que le genre en est simple; parce que la matière en est si étendue, qu'elle ne s'épuise jamais; c'est les portraits de grands hommes, autrement les *portraits historiques*.

Je me traçai un de ces cadres, où l'on fait

Digitized by Google

venir tous les objets que l'on recherche. Mais on s'égare, très-aisément, dans ces conceptions, où l'on prétend commander à son sujet, et non s'abandonner à son sujet. Après avoir accumulé, sans un véritable lien, un assez grand nombre de *portraits*, je m'aperçus que s'ils valaient quelque chose, c'était pris à part, un à un; et je jetai à bas le mauvais cadre, qui unissait mal mes figures, pour les rendre à leur effet isolé.

Dans ces derniers temps, en méditant mon ouvrage sur l'*Institut*, je me suis imposé d'essayer, comme une de mes vues sur l'emploi d'une académie *littéraire*, une discussion, où les progrès de la langue, de l'éloquence et du goût, pourraient être examinés dans tous les grands écrivains; et depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. Il me fallait un genre peu étendu, pour pouvoir passer rapidement d'un objet à l'autre. Les *portraits historiques* revinrent, une seconde fois, me fournir un objet, pour d'autres études.

Voici la marche de ce travail. Il commence à *Montaigne*.

Montaigne a un chapitre, qu'il appelle des *trois plus excellens hommes*; et il les a bien choisis; ce sont Homère, Socrate, Alexandre.

Je prends d'abord l'*Homère* de Montaigne; et me voilà commentateur des idées et des figures de style, et de tout le langage de Montaigne.

Digitized by Google

Je reprends *Homère*, dans le siècle suivant, sous la plume de Fénélon. — Réflexions sur les idées et la prose de Fénélon.

A la fin du dix-huitième siècle, l'abbé *Arnaut*, lut un jour, à l'Académie française, avec un grand effet, un morceau, sous le titre d'*Éloge d'Homère*. — Viennent déjà ici des caractères, qui marquent le dix-huitième siècle; et cela fait l'objet de mon commentaire. — J'oppose à un grand littérateur, un autre grand littérateur; c'est *Laharpe*. — Différence de leur manière de voir et de sentir.

Sur *Socrate*, après le morceau de Montaigne, viennent de beaux morceaux de *Barthélemy* et de *Thomas*; et puis le fameux parallèle de *Socrate et de Jésus-Christ*, dans l'*Émile*.

Sur *Alexandre*, après celui de Montaigne, un élégant morceau, où Laharpe a répété Voltaire; ensuite des morceaux, plus distingués, de *Vauvenargues* et de *Rousseau*; et enfin les deux portraits sublimes, de *Bossuet* et de *Montesquieu*.

Mon commentaire, passant successivement des idées aux mots, s'est tellement étendu, que ces trois sujets, avec les textes, m'ont donné un demi-volume.

Je n'en suis encore que là dans ces *études*, que j'adresse à l'Académie; et j'ai encore plus de cinquante beaux portraits à analyser de cette ma-

Digitized by Google

nière. Mais, à mesure que j'avancerai, je n'aurai plus à jeter que de courtes observations; ayant épuisé les points de vue, qui invitaient à de fréquentes discussions.

J'étais tout entier à ce travail, strictement académique, lorsque le dessein m'est venu de publier ce recueil; ce qui m'a ramené à triturer mes propres ouvrages. Alors j'ai reconnu, que, m'étant une fois appliqué, spécialement, aux *portraits historiques*; et en ayant souvent placé, dans mes divers écrits, par le cours des sujets, et sans un dessein exprès; à l'exemple de plusieurs écrivains, qui auraient pu rassembler les leurs, j'avais aussi une *galerie*, à produire.

Je me suis fait encore une sorte de poétique ou de rhétorique sur ce genre de composition; éternel, grand, varié, inépuisable par la matière; et déjà très-remarquable par beaucoup de chefs-d'œuvre.

Mais, ce n'est pas, à propos de mes faibles essais, que je développerai mes réflexions; elles se placeront plus convenablement dans un *discours préliminaire* sur *ces études du style*, dont je viens de parler. C'est là que je tâcherai de tracer une doctrine inspirante, d'après les exemples des grands maîtres, et leurs tons divers.

Les plus riches et les plus éclatans sont *Bossuet*, *La Bruyère*, *Montesquieu*, *Thomas*; et,

Digitized by Google

dans une autre manière, le *cardinal de Retz* et *Fontenelle*.

Je ne négligerai pas un grand nombre de beaux morceaux de ce genre, que me fourniront des écrivains plus récens, même parmi ceux que nous possédons encore. Je n'ai jamais conçu qu'on dût être injuste, par d'ingrates omissions, envers ses contemporains.

Je puis dire seulement, à ma justification, que la composition de mes portraits se rapporte au système que j'ai reconnu dans les modèles.

Trois espèces de grands hommes peuvent donner lieu au portrait historique : les sages, les législateurs, les hommes d'état; — les rois et les héros; — les hommes fameux dans les sciences, les arts, les lettres.

Le portrait historique dans sa perfection, doit être un morceau de verve, qui embrasse beaucoup, en peu d'espace; il reçoit de l'histoire, les objets; et de l'éloquence, les tons et les couleurs. Il doit faire ressortir une figure; et ne peut être beau, s'il n'a quelque chose de complet en lui-même.

Il peut n'avoir pris le héros que sous un seul aspect; alors il peut être court, sans être moins saillant.

Il est plus grand et plus beau, s'il reproduit dignement tout le héros.

Digitized by Google

Il peut être oratoire ou ne l'être pas, suivant le sujet; ou la pensée générale, d'après laquelle il est conçu. Il sera différent de ton et de manière, par exemple, sur le grand Frédéric et sur l'auteur de *Marc-Aurèle*, ou celui *du jeune Anacharsis*; sur des femmes célèbres, qu'on a connues; ou sur *Fénélon et La Bruyère*; sur *Mirabeau* et sur *l'empereur Napoléon.*

Je m'étonne et je m'effraie, surtout, d'avoir été conduit à lutter encore, en ce point, avec les plus grands maîtres. Mais on bornerait trop les arts, si on n'admettait rien, qui ne s'élevât à cette hauteur. J'ai appris, plus que personne, par mon entreprise, à me placer à une respectueuse distance. Ai-je mérité de paraître quelque chose, après eux? C'est ce que le public va m'apprendre.

J'ai quelques observations à présenter sur les derniers portraits, celui de Malesherbes, et les deux de Napoléon Bonaparte. Je crois plus convenable de les placer, en tête de ces morceaux.

Digitized by Google

Digitized by Google

PENSÉES

ET RÉFLEXIONS.

Digitized by Google

Digitized by Google

PENSÉES
ET RÉFLEXIONS.

LIVRE PREMIER.

OBSERVATIONS LITTÉRAIRES.

1. Les beaux siècles des arts et du génie sont préparés par ceux qui les précèdent. Si nous examinons bien, avant Richelieu et Louis XIV, les grandes découvertes, les rénovations politiques, les créations philosophiques et littéraires, qui existaient déjà; le cours des mœurs et le mouvement des esprits, nous verrons que, depuis cent ans, l'Europe et la France arrivaient lentement à une époque propre à être fécondée par un roi, qui voudrait décorer sa puissance des merveilles du génie, couvrir tout son peuple de sa grandeur, et ouvrir sur la scène du monde la plus magnifique représentation qui fut jamais.

Digitized by Google

II. Dans l'époque actuelle de l'esprit humain, les vues rapides ne suffisent pas; les forts résultats dépassent la plupart des lecteurs; les développemens précis sont à notre mesure.

III. Gardons-nous de penser, pour la gloire des arts, que les grands maîtres aient tout fait. Avec cette idée, nous ne les aurions pas eus eux-mêmes; avec cette idée, ils n'auraient pas de successeurs.

IV. La perfection, dans l'art d'écrire, est d'allier les caractères de son talent avec les couleurs de son sujet.

V. Pour être poëte ou orateur, une raison saine, un esprit juste et heureux, une sensibilité vraie ne suffisent pas encore : il faut de l'enthousiasme et de l'imagination; un coloris riche; une harmonie haute et variée; une marche forte et simple; et, par tout cela, et par-dessus tout cela, un caractère à soi, une originalité.

VI. C'est dans les écrits et les morceaux où l'âme de l'auteur s'est émue sincèrement, que l'on trouve, et toujours à leur place,

Digitized by Google

l'une sensibilité énergique ou
s belles images; les mouve-
ns; et ces expressions de gé-
nd sens, l'âme, l'imagination,
ent se disputer, parce qu'ils

ropre du grand talent de
les beautés des difficultés
re.

après les émotions habi-
rit; et votre style parti-
e, de cette effusion de
uent l'écrivain original.

n caractère. Si on en
ens, on en recueille
ut ce qui est sincère,
ne en choquant dans
st de nature a de la
donne une physio-
'attention.

es sont au-dessous
point de beautés
de défauts qui

Digitized by Google

XI. La critique ne doit s'appliquer qu'où elle peut verser le baume d'une juste louange dans la plaie d'une utile blessure.

XII. Dans le polémique, deux grands défauts, celui de raisonner faux, et celui d'avoir trop raison.

XIII. Si les ouvrages étendus exigent plus de puissance et de diversité dans le talent, les petits, ne pouvant se passer de tout leur mérite, demandent plus de perfection et de goût. Ils doivent se sentir de la bonne veine, comme certains événemens de notre vie s'imputent à notre bonne fortune.

XIV. Pour que chaque sujet ait son éloquence, il faut que l'éloquence reste fidèle à chaque sujet.

XV. Traitons les talens, comme les puissances; honorons-les par quelque chose de franc et de libre dans nos hommages.

XVI. Dans tous les genres de louange, rien ne reste que la vérité, rien n'honore que la justice.

XVII. Qu'y a-t-il d'aimable dans la louange,

Digitized by Google

si elle ne nous gagne par des tons de vérité et de persuasion ?

XVIII. Lorsque le tour périodique ne naît pas de l'espèce de la pensée et ne la décrit pas, il n'est dans l'oreille même qu'une cadence, sans harmonie. C'est au sentiment de votre pensée à vous donner le ton, le mouvement et la forme de votre phrase.

XIX. Malheur à tout écrivain qui étale toujours son art, ne voit rien, ne sent rien qu'avec son art! Tel est Fléchier, au préjudice d'un beau talent.

XX. Décourageons toujours la médiocrité, par l'indifférence, son lot légitime; mais toujours des hommages pour tout ce qui a l'empreinte du talent; et pardonnons-lui d'avoir été surpassé ou de pouvoir l'être par le génie.

XXI. Une des punitions de la flatterie envers les grands, est de s'en faire une servitude.

XXII. La louange de cérémonie est la plus emphatique, parce qu'on s'occupe plus de lui donner de la pompe que de l'illusion.

Digitized by Google

XXIII. La servitude, qui la prodigue, se venge adroitement par l'exagération, qui la décrie devant le public, en dupant son objet.

XXIV. Dans le beau discours de Racine sur Corneille, l'orateur présente le poëte et le monarque, présidant ensemble à leur siècle; il fait marcher de front ces deux grandeurs : c'est le premier exemple de la dignité littéraire.

XXV. C'est déjà outrager les talens, que de ne pas les sentir.

XXVI. Les arts et les lettres languissent et périssent, quand ils sont déshérités de cet enthousiasme public, qu'ils ont l'ambition de donner, le besoin de recevoir.

XXVII. La mauvaise foi ne peut s'accommoder de la saine logique.

XXVIII. L'invective n'est point l'injure.

L'injure est un outrage contre le droit, la raison, la convenance.

L'invective est bien aussi un outrage; mais pour la noble et légitime défense des autres, de soi-même, de la société entière;

Digitized by Google

accusation franche et énergique;
lle est exercée par un ministère,
véhémence.

invective est du domaine de la
ence.

rective appartient à l'oppres-
la plainte à la douleur.

qui ne sont touchés que de
en dire, ne savent pas qu'on
nce que par la passion du

ne à voir un orateur devenir
même, le sujet de son dis-
oire d'exciter cet intérêt,
d'oser s'y confier.

écrits si vénérables, par
objet, qu'on y aime des
; elles sont là comme
et de candeur.

chose a le droit de
ce, c'est la voix du

Digitized by Google

XXXV. Rien ne fait fortune comme les livres que la malignité adopte.

XXXVI. Point de grands succès, si l'on n'est porté par la passion actuelle du public.

XXXVII. L'âme et l'esprit réagissent sans cesse l'un sur l'autre; mais ils sont rarement dans la juste proportion.

XXXVIII. Dans les beaux-arts, on apprend à sentir, comme à penser; c'est un don que les hommes bien organisés reçoivent des hommes de goût.

XXXIX. Les défauts ne nuisent qu'aux succès : malgré les défauts, les hautes beautés donnent la gloire.

XL. Un homme qui se sera plus recueilli dans ses études, que dans ses impressions, pourra être un écrivain penseur, mais non un penseur original.

XLI. Il y a des écrivains qui sont les plus sévères censeurs des défauts qu'on leur reproche à eux-mêmes.

XLII. Il y a des savans, des artistes, des

Digitized by Google

gens de lettres, qui mesurent tout à un seul patron; et ce patron-là, ils le portent en eux-mêmes.

XLIII. Notre goût peut se perfectionner par de meilleurs principes : mais notre talent reste toujours soumis à ses qualités propres.

XLIV. La nature, en formant un grand talent, ne le doue pas toujours de tous les mérites, qui appartiennent à ce genre de talent, ni même d'un parfait accord entre ceux qu'elle lui a départis.

XLV. Le titre de *bon* embellit les plus belles réputations : témoin Homère, Plutarque, Henri IV, Fénélon, La Fontaine.

XLVI. Le méchant est obligé d'user d'adresse, pour attaquer les réputations, solidement établies : il n'y a rien où il se compromette davantage.

XLVII. L'éloquence est née au sein de la liberté, du besoin de la gloire.

XLVIII. L'éloquence n'est jamais plus imposante, que lorsqu'elle mêle les belles émo-

Digitized by Google

****v. Rien ne fait fortune comme les livres que la malignité adopte.

****vi. Point de grands succès, si l'on n'est porté par la passion actuelle du public.

****vii. L'âme et l'esprit réagissent sans cesse l'un sur l'autre; mais ils sont rarement dans la juste proportion.

****viii. Dans les beaux-arts, on apprend à sentir, comme à penser; c'est un don que les hommes bien organisés reçoivent des hommes de goût.

****ix. Les défauts ne nuisent qu'aux succès; malgré les défauts, les hautes beautés dominent la gloire.

xi. Un homme qui se sera plus recueilli dans ses études, que dans ses impressions pourra être un écrivain penseur, mais non un penseur original.

xii. Il y a des écrivains qui sont les plus sévères censeurs des défauts qu'on leur reproche à eux-mêmes.

xiii. Il y a des savans, des artistes, c

... de lettres, qui ... ; et ce patron-là, ... mêmes.

... Notre goût peut se perfectionner ... meilleurs principes ; mais ... toujours soumis à ses ...

... en formant un grand ... pas toujours de tous les ... ce genre de ... parfait accord entre ... esprit.

... nt,

... ns le ... con- ... des ... e de ... dans ... sprit ; ... ssance ... r dans ... inem- ... st très-

... ile et si ... le grand ... mporter ... t avec la ... ; ne s'en ... choquer ; ... dire

... celui ...

Digitized by Google

tions de l'âme aux grandes pensées de l'ordre public.

XLIX. C'est souvent méconnaître la force des choses évidentes, que de les étayer de leurs preuves.

L. Il est des écrivains, dont le talent peint le caractère ; en les lisant, on jurerait sur le fond de leur cœur.

LI. La dignité de notre vie donne de l'autorité à nos écrits.

LII. L'indépendance de la pensée n'est pleine et entière que par celle de la position.

LIII. L'endroit par lequel il est le plus commun aux gens de lettres de donner prise sur eux ; c'est une indifférence, un oubli, une sorte d'affranchissement des règles de la société.

LIV. Ce défaut a son excuse, comme sa cause, dans des occupations passionnées, qui les arrachent au train ordinaire de la vie ; dans l'ardeur de la gloire qui ne les laisse, ni à ce qui les environne, ni à eux-mêmes ; dans une mobilité d'imagination,

Digitized by Google

qui les domine, et les fait beaucoup plus exister dans les choses qu'ils rêvent que dans celles qu'ils ont à faire.

LV. L'honnête homme dans les jours de la calomnie; l'homme de talent dans les jours de la détraction, sont exposés à un genre de conspiration, qu'on n'a pas encore signalée, la conspiration du silence : d'autant plus cruelle, que vous la trouvez dans vos sociétés, parmi vos proches et vos amis; d'autant plus sûre de ses effets, qu'elle ne compromet personne; et que votre dignité est à ensevelir dans le silence cette injure du silence.

LVI. Il est d'un beau caractère de professer pour ses rivaux une justice, qu'ils lui refusent.

LVII. En persévérant dans le courage d'une telle vengeance, on finit par se la rendre très-agréable à soi-même.

Sur l'aptitude de notre talent.

I. Assurons-nous bien de l'aptitude de notre talent; il ne faut ni le méconnaître,

Digitized by Google

ni le compromettre. C'est là une des qualités de ce bon esprit, sans lequel on s'égare dans la culture des arts, comme dans la conduite de la vie.

II. Avec cette règle, on fera moins, on aura mieux fait. On fatiguera moins la renommée; on assurera mieux sa gloire : on aura moins semé, pour recueillir davantage.

III. Les genres qui nous conviennent sont ceux où notre esprit puise le plus en lui-même ; où il n'a pas besoin de se proposer un modèle; où une encourageante facilité entraîne ses pensées; où un intime contentement, bien différent de l'ivresse de la composition ou de la complaisance de l'amour-propre, le rassure, sans l'éblouir; où rien de bizarre ou d'ambitieux ne vient le tenter; où ses beautés lui viennent d'inspiration; où ses défauts même choquent moins, parce qu'ils tiennent à ses beautés.

IV. On pourrait faire une longue liste des talens qui ont borné leur gloire, en sortant de leur genre.

V. Il n'est pas d'amour-propre, qu'on ne

Digitized by Google

risque d'affliger, en le louant de cette sagesse. Aussi je ne place ici cette petite morale, qu'en la sauvant de toute application particulière.

VI. Si l'on doit exceller en quelque chose, c'est dans les objets où notre âme a été sans cesse appliquée, et qui contiennent l'expérience de notre vie.

VII. J'aime surtout un livre où je sens un auteur qui a vu ce qu'il trace, et qui a conçu ses pensées à l'aspect des choses.

VIII. J'aime dans un livre un intime rapport des idées de l'auteur avec son caractère personnel.

IX. Soit sur les choses, soit sur les personnes, je puis vous passer un jugement faux; c'est mon affaire de le redresser; mais non pas un trait vague; alors je n'ai que l'ennui de vous lire.

X. Il est des livres où l'auteur se donne un caractère tout différent de celui que ses amis lui connaissent : ce souvenir et ce contraste nuisent à la fois au livre et à l'auteur.

Digitized by Google

XI. Ce n'est pas l'humeur de notre vie domestique, c'est celle de nos pensées habituelles, qui donne du caractère à nos écrits.

XII. Par notre humeur, quelque chose de plus net, de plus ferme, de plus animé, s'imprime dans notre style.

Sur les Recueils de pensées et de morceaux.

I. Tout n'est pas excellent dans les grands écrivains. L'on aimerait à trouver réunis les plus beaux fruits de leur génie.

II. Mais trop souvent les esprits les plus grossiers se sont chargés de remplir ce vœu des esprits délicats.

III. C'est avec ces recueils, s'ils étaient dignement faits, que nous charmerions nos loisirs; que nous suspendrions nos travaux, pour féconder notre esprit ou le délasser; que nous goûterions tout ce qu'il a de plus délicieux dans le plus intime des plaisirs, celui des bonnes lectures.

IV. Ce facile travail du goût devrait être imposé aux académiciens, sous la révision

Digitized by Google

des Académies; comme un amusement, après les œuvres de création.

Sur l'esprit de société.

I. La perfection de celui qui plaît dans le grand monde, se compose plutôt de la connaissance des choses ordinaires que des grandes choses; plutôt de finesse que de force; de tact que de goût; de souplesse dans le caractère que de fécondité dans l'esprit; et tout cela jouerait mal, sans la puissance de captiver ses affections, pour entrer dans celles des autres. Ce mérite est éminemment le don des femmes; et cela est très-bien ainsi.

II. Ce n'est pas une chose si facile et si vulgaire que de se bien poser dans le grand monde : pour cela, il faut s'y comporter avec noblesse, avec grâce, surtout avec la simplicité d'un heureux naturel; ne s'en laisser imposer par rien et ne rien choquer; toujours parler ou se taire à propos; ne dire que ce qui peut plaire, et le dire comme il convient; tirer parti de ses avantages, en faisant valoir ceux des autres : celui qui

Digitized by Google

réunit ces dons a de quoi être heureux dans cette vie de représentation et de contrainte; et, ce qu'il y a de mieux, de quoi s'en retirer, à volonté; sûr d'y revenir, sans avoir rien perdu.

III. Des gens d'un esprit juste et poli conversent mieux ensemble que des esprits de premier ordre; ils savent mieux se plier les uns aux autres.

IV. Vous trouvez des personnes, dont l'esprit, l'âme et l'imagination ne s'échauffent que dans la méditation; vous en rencontrez d'autres, à qui il faut la contradiction, un auditoire, et un certain moment, pour entrer en verve et parler mieux que d'autres n'écrivent. Les voleurs d'idées et de mots à citer, s'attachent à ces personnes, comme à une proie.

V. Si la conversation n'a tous ses attraits que par ces hommes aimables, qui possèdent éminemment l'esprit de société, elle ne s'anime et ne s'embellit que par ceux qui ne s'y gouvernent que par leur caractère.

VI. On plaît par la politesse des paroles et

Digitized by Google

la grâce des manières. Mais on ne frappe et on n'émeut que par les saillies de l'âme et l'originalité de l'imagination.

VII. Les esprits légers et les esprits courts ont le même inconvénient, dans la société; ils ne retournent jamais que leur assertion, dans la réponse à votre objection.

VIII. On ne souffre pas les *insens* dans les livres; ils brouillent tout dans les conversations. Une vraiment bonne compagnie aurait le droit de les repousser, comme des importunités ou des inconvenances.

IX. Il ne faut ni faire des livres, ni parler comme les livres, dans la société; mais quelque chose de la manière des bons livres est le propre d'une bonne conversation; s'il est vrai que la marche d'un livre, bien fait, n'est que la marche naturelle, perfectionnée.

X. Il y a des gens si avides de domination, qu'ils s'emparent de la moindre concession, comme d'une victoire.

XI. Il y en a d'autres, qui ne font jamais

Digitized by Google

la moindre concession ; comme si leur doctrine devait nécessairement se composer du faux et du vrai.

XII. C'est la marque d'un bon esprit d'être arrêté de toute l'inquiétude du doute, sur toute vue, qui n'est pas entrée dans les preuves de notre pensée.

XIII. Les hommes supérieurs et vrais saisissent un principe, dès qu'il est énoncé.

XIV. Les gens à préjugés ne le contestent jamais plus, que lorsqu'il est prouvé.

XV. La vérité ne s'établit et ne se communique qu'entre les esprits, qui vérifient leurs idées par la contradiction qu'elles éprouvent; qui entrent dans votre pensée, aussi bien, et quelquefois mieux que vous; qui ne veulent vous l'enlever, qu'en la détruisant par elle-même ; en qui le raisonnement a toujours de la bonne foi ; vient de la raison et y retourne ; à leur profit, comme au vôtre.

XVI. Celui qui reçoit ou rend des procédés qui remuent son cœur, embellit sa

Digitized by Google

grâce la plus aimable ; la po-
l'expression de tout ce qu'il y a
ıble dans notre caractère.

les gens qui se piquent de la
our avoir un titre parmi les

is point contre ce qu'on
s *de société*, malgré les
part, et de l'autre, les
. On en peut retirer de
ertissent; et, ce qui est
ssions naïves, qui assu-
je dis que, dans toutes
t ne sera jamais senti,
ıblic ; et que tout ta-
t écrire que sous le
me en présence du

inteté d'un temple ;
ı tribunal ; à l'Aca-
llante assemblée ;
ne scène ouverte ;
spirer, vous ani-

Digitized by Google

XX. Dans l'émotion qui vous agite, se fait le courage qui vous rassure.

XXI. Vous sentez aussi que ce spectacle, dont vous êtes l'âme et la vie, dispose votre auditoire aux impressions que vous voulez lui donner.

XXII. Vous vous trouvez là dans un monde inconnu, où tous les regards sont sur vous; mais où vous n'en distinguez aucun. Rien ne vous distrait de ce grand intérêt de vous montrer tout ce que vous pouvez être.

XXIII. Ayant affaire à toute la variété des goûts, vous vous flattez qu'il s'en trouvera pour les choses, que vous voulez hasarder.

XXIV. Le public est naturellement protecteur; et une généreuse confiance le gagne et même lui en impose.

XXV. Malheur à ceux qui ne composent qu'en présence d'une société, dont ils font leur public!

XXVI. Si vous vous renfermez dans cette enceinte, dénuée de l'appareil, que supposent toute action et tout discours; dans un cercle

Digitized by Google

où tout se remarque; dans un silence où tout s'entend; devant des hommes, qui sont là plutôt avec leur jugement qu'avec leur âme; qui tiennent tribunal contre vous, lorsque vous avez à les soumettre à votre pensée; la moitié de votre âme sera au dehors, pour arranger vos paroles; *pour envoyer les paquets à leur adresse*, d'après un mot connu; toujours inquiet de tout, vous ne serez chaud sur rien.

XXVII. Faites-vous esclave quelque part, vous n'aurez de puissance nulle part.

Facilité du style.

I. La facilité est une manière de penser, d'écrire, de parler, qui satisfait l'attention, sans beaucoup l'exercer.

II. Elle tient à une conception très-vive, à une comparaison rapide des objets et des idées, à une mémoire heureuse et féconde.

III. Il est naturel que ces qualités, d'ailleurs si précieuses, excluent, un peu, la forte méditation et le profond enthousiasme.

IV. Quoique la facilité puisse s'allier à

Digitized by Google

l'originalité, jamais elle ne fut un caractère distinctif du génie. La Fontaine plaît par elle; c'est par d'autres qnalités qu'il est délicieux et admirable. De même de Cicéron, de Fénélon, de Massillon, de Voltaire.

v. Vers la fin du dernier siècle, on avait voulu faire de la facilité le mérite suprême. Avec cette règle, Tite-Live l'emporterait sur Tacite; Massillon sur Bossuet; Voltaire en vers sur Racine; Voltaire en prose sur Rousseau.

vi. Lorsque Tacite, Bossuet, Montesquieu, ont réuni, par une seule impression, plusieurs idées, qu'ils veulent fondre dans une seule phrase, ils ne cherchent pas un tour aisé, les expressions qui s'appellent le plus naturellement: une pensée si pleine ne peut s'imprimer dans le langage, sans de puissans efforts; il faut qu'elle subjugue les mots, avant de les adopter; qu'elle les fléchisse sous cette analogie hardie qui la compose elle-même; qu'elle les arme de nerf et de précision; et qu'elle sorte plus nette et plus vivante de cet accord forcé des signes qui la produisent.

Digitized by Google

VII. De même dans la société ; les esprits aimables en font l'agrément ; ce sont les âmes énergiques qui y dominent.

Génie. — Talent. — Esprit. — Goût.

I. Il me semble que l'on entend aujourd'hui par le génie, le don d'inventer et d'exécuter, d'une manière neuve, originale ; et qui paraisse, sinon tout dépasser, du moins s'égaler à ce qu'il y a de plus grand.

II. Par le talent, le don de concevoir et d'exécuter, d'une manière juste et heureuse, qui atteste une disposition naturelle à l'objet.

III. Le talent supérieur est bien près du génie.

IV. Par esprit, le don de concevoir et de combiner avec finesse, et de rendre d'une manière piquante.

V. L'esprit supérieur peut surpasser quelquefois le talent ; mais dans les pensées seulement. Fontenelle a sa place parmi les premiers écrivains de discussion et d'observation.

Digitized by Google

VI. Par le goût, le don de ne produire que des beautés pures, et de les reconnaître dans les productions des autres. C'est quelque chose d'exquis ou de bien appris dans le talent.

VII. Le génie, puisant à la source du beau, fournit les modèles du goût, et en dédaigne les règles.

VIII. Le talent, sans les études du goût, n'arrive à rien de parfait.

IX. Un excellent goût donne, aux productions de l'esprit, une teinte de talent.

Sur plusieurs grands écrivains.

I. Il faut tout dire sur les talens qu'on préconise trop, comme sur ceux qu'on n'a pas encore mis à leur place.

On a appelé Bourdaloue le Corneille de la chaire.

Je crois que ces deux hommes ne peuvent être rapprochés, que par leur immense inégalité.

II. Ils sont tous deux distingués par la

Digitized by Google

puissance de la raison et les écarts du raisonnement.

Mais, dans l'un, la puissance de la raison consiste dans une forte et vaste combinaison d'événemens et de caractères, d'où il tire de vives et de grandes situations; des idées et des sentimens qui étonnent l'esprit, élèvent l'âme, confondent l'imagination.

Elle se montre, dans l'autre, par la méditation étendue d'un sujet où toutes les idées s'unissent intimement et se développent d'une manière nette et complète.

Dans l'un, l'invention du génie; dans l'autre, l'épurement de la logique de l'école.

III. Ce n'est pas avec une moindre différence, qu'ils abusent du raisonnement.

Quand Corneille n'est pas porté dans tout son génie par un heureux motif de scène ou par les objets, qui lui appartiennent particulièrement; manquant de souplesse dans l'imagination et d'élégance dans le style, qui sont les ressources du talent, pour tout élever ou embellir, il tombe dans les petitesses du bel-esprit et les subtilités de l'école; il choque et il impatiente.

Digitized by Google

Bourdaloue, qui raisonne toujours où il faut sentir; qui prouve tout, même ce qui n'a pas besoin de preuves; qui ne dit rien, ni avec finesse, ni avec grâce; dont l'énergie n'est presque jamais que de la sécheresse; et la simplicité que de la nudité, rend plus désagréable son ton didactique par la froideur de sa marche; il rebute et il ennuie.

IV. Comparons encore Bourdaloue à Pascal. Voyez comme vous restez froid dans la lecture de l'un; combien l'autre vous agite, vous confond, vous subjugue! Cependant Pascal n'est pas au fond plus pathétique que Bourdaloue; il n'est pas moins sévère dans sa doctrine; pas plus orné dans son style. D'où vient donc tant de puissance? C'est que son idée n'est pas seulement une perception claire dans son esprit; elle est encore une vive impression dans son âme. On dirait qu'elle le tourmente; et il paraît plutôt parler pour se soulager que pour se faire entendre.

V. Le raisonnement a aussi son éloquence.

Digitized by Google

VI. L'éloquence des passions tient beaucoup à la supériorité de leur logique.

VII. Il est encore des personnes, qui croient que l'éloquence altère toujours un peu la saine logique. C'est une vieille erreur, à laquelle les esprits froids sont trop intéressés, pour ne pas la répéter sans cesse.

VIII. Le don de s'affecter de ses pensées, n'est point étranger à cette attention impartiale, qui ne les tire que d'un examen exact et sévère des objets.

IX. Les âmes passionnées saisissent d'une vue plus vive et plus nette les objets; elles les peignent à traits plus sûrs et plus hardis; elles pèchent plutôt par la manière de voir que par celle de raisonner.

X. Si on examine bien tous les moralistes anciens et modernes, on verra qu'ils n'ont creusé dans le cœur humain, qu'à proportion de ce qu'ils avaient d'âme et d'imagination.

XI. Ce terrible ennemi des passions de l'homme, que je viens de citer, l'austère, je

Digitized by Google

dirai même le farouche Pascal, lorsqu'il écrase notre orgueil sous le poids de nos misères; c'est dans un cœur violemment agité qu'il prend ces expressions, ces figures extraordinaires, par lesquelles il relève autant le génie de l'homme, qu'il veut l'abaisser. On sent que son cœur était né pour les passions; qu'il ne les a asservies que par celle de les détruire. Mais il est encore tout plein de leurs accens; ils animent ses accusations; elles se peignent jusque dans la victoire qu'il remporte sur elles.

XII. Massillon fut maîtrisé par la sensibilité de son cœur, comme Bourdaloue l'avait été par la rigidité de son esprit. En écoutant ce dernier, il dit : *Je ne prêcherai pas de cette manière*. Il sentit que c'était surtout dans le cœur qu'il fallait porter la religion et la morale; et que cette dialectique continuelle était plutôt un vice, qu'un mérite dans la raison même.

XIII. Il sentit, en même temps, qu'une sainte fo[illegible]ion pouvait se dégrader par un soin trop [illegible]eux des [illegible]rmes du style; il les corrigea [illegible] par qu[illegible] cho[illegible]le pur et

de sérieux, qui saisit le cœur sans les ornemens de la parole. La diction la plus nue ne pourrait avoir un air plus sincère et plus modeste, que son exquise élégance. Il est surtout modèle, en ce point.

XIV. Comme il est différens genres d'esprit et de talent, il est aussi divers genres d'éloquence.

XV. Nous avons des orateurs, dont l'âme naturellement prédominante, se trouve toujours au niveau des plus grands objets, ou élève les moindres à sa propre hauteur; elle les peint comme elle les saisit et les sent; et quelque chose d'impétueux et d'extraordinaire, empreint dans ses pensées et ses expressions, semble faire de son éloquence un langage supérieur à celui des mortels; c'est l'éloquence de Bossuet.

XVI. Il en est une autre, qui, tenant à un génie moins élevé et plus flexible; a une sensibilité moins vive et plus douce; a une imagination, qui répand avec plus d'abondance et de variété, des couleurs moins riches et moins fortes, pénètre dans toutes les parties des objets; y saisit des rapports

Digitized by Google

dont elle sait tirer des impressions qui lui appartiennent; satisfait l'esprit plus qu'elle ne l'étonne; émeut l'âme, sans la bouleverser; et dédommage des beautés originales par des jouissances plus délicates; c'est l'éloquence de Massillon.

XVII. On est toujours près de croire exclusives l'une de l'autre des qualités opposées. Il n'est point de grand talent qui ne réunisse la force et la grâce. Massillon a de la première; Bossuet a de la seconde; mais leur force et leur grâce ne se ressemblent pas, et ne changent pas le caractère de leur génie : de même qu'une tendre émotion, légèrement répandue sur une physionomie pleine de force et de grandeur, n'en efface pas les traits fiers et majestueux; et qu'un mouvement d'indignation n'altère pas entièrement la sérénité habituelle d'une figure douce et aimable.

XVIII. Il est une éternelle alliance entre la force et la grâce, sous laquelle est né tout ce qu'il y a de beau dans le monde.

XIX. Comme on avait comparé Bourda-

Digitized by Google

loue à Corneille, on a comparé Massillon à Racine. Un mérite commun entre deux grands écrivains peut encore admettre de grandes différences. Le mérite commun de Racine et de Massillon est l'élégance de leur style. Mais leur élégance est-elle de la même nature et du même prix? Le style de Massillon est noble, touchant, brillant sans faste, élevé avec souplesse. Celui de Racine réunit, dans le degré le plus accompli, toutes les beautés; et cela dans un genre d'ouvrage bien plus difficile. S'il y a un Racine de la prose, c'est l'auteur d'*Émile*. Je donne ailleurs les preuves de cette assertion.

XX. Ce qui me paraît placer l'abbé Poule parmi les orateurs de notre langue, malgré le peu qu'il a fait et beaucoup de défauts, c'est un profond enthousiasme et une haute imagination.

Tant que son âme et son imagination ne sont pas émues, il reste dans des vues et une manière communes. Mais, dès qu'il s'échauffe et s'anime, c'est un véritable orateur, c'est très-souvent un prophète. Il lui

Digitized by Google

vient de sublimes idées; il se place dans des attitudes, où tout son sujet obéit à son génie. Alors son discours devient une scène, où l'on voit commencer, se développer et finir une grande action. C'est tantôt un événement au milieu duquel il se transporte : tantôt une vision à laquelle il se livre : tantôt un ordre du ciel qu'il reçoit et qu'il exécute. Alors ce ne sont plus des idées qui s'enchaînent à des idées et des sentimens qui s'y mêlent. Tout est image ou mouvement; et vous le voyez souvent atteindre de nouveaux degrés sur ces hauteurs, où il n'y a que Bossuet qui se soutienne aussi long-temps.

XXI. On peut, après beaucoup d'exercice, avoir, jusqu'à un certain point, sa raison à son commandement. Il n'en est pas ainsi des autres facultés du talent; elles sont plus capricieuses.

XXII. L'abbé Poule disait : *Je ne fais pas mes sermons, j'attends qu'ils se fassent.* Ce mot est le secret de toutes les compositions, qui appartiennent surtout à la sensibilité et à l'imagination.

Digitized by Google

Ressources en éloquence.

I. Il suffit souvent de mêler plusieurs genres d'idées ensemble, pour les fortifier.

II. Il suffit souvent d'appliquer une science à une autre, pour la renouveler ou l'agrandir.

III. Si toutes les passions principales ont été peintes, tous leurs mouvemens ont-ils été saisis?

IV. Combien elles sont étendues, mobiles, fécondes!

V. A côté des grands traits, il y a des nuances délicates.

VI. A côté des grandes pensées, il y a des aperçus fins.

VII. Lorsque l'homme universel est connu, il reste à représenter l'homme de chaque gouvernement, de chaque siècle; l'homme de toutes ces situations, qu'amène la mobilité des événemens et des accidens.

VIII. Mais ces recherches supplémentaires peuvent-elles jamais remplacer les grandes vues, les grands effets?

Digitized by Google

IX. Ce qui devient de plus en plus difficile, c'est de marquer ses productions à un grand coin d'originalité.

X. L'originalité, aujourd'hui, viendra plutôt des impressions propres à des sujets nouveaux ou renouvelés, que de la manière de les traiter.

Ressource contre l'indifférence au bien.

I. Par une singularité propre aux siècles de lumières, qui sont beaucoup ceux des mœurs relâchées; les talens peuvent encore se signaler par les succès, où ils n'ont plus d'utiles résultats à obtenir.

II. Nous avons substitué à l'ancienne soumission de l'esprit, une grande souplesse d'imagination.

III. On se prête aux idées religieuses, et même aux idées philosophiques, comme au merveilleux de la poésie.

IV. L'esprit ne se rend pas; mais il mesure la force de celui qui l'attaque.

V. Le cœur ne reçoit pas une émotion réelle, mais il se livre à l'effet oratoire.

Digitized by Google

VI. Un beau sentiment est toujours applaudi dans nos spectacles; qui est-ce qui le recueille dans son cœur, pour en faire la règle de sa conduite?

VII. Eh bien! oserai-je dire aux poëtes, aux orateurs, profitez de cette passion, que votre génie nous inspire encore. Dans un habile gouvernement, on se sert des vices même pour aller au bien; et, dans les subversions publiques, les lois mêmes se prêtent aux caprices des peuples, pour les faire rentrer dans l'obéissance. Soyez sincères et ardens dans le culte de la vertu, à proportion que nous y sommes indifférens.

Sur Lamothe.

I. Parmi toutes les manières d'écrire, celle qui serait sage et correcte, au point de ne donner jamais lieu à la critique; naturelle, par le soin d'enlever l'empreinte du travail; qui seroit vive et élégante, sans mouvemens marqués dans le style; et presque sans autres ornemens que la précision des idées et la délicatesse des sentimens; parmi toutes les manières d'écrire, celle-là, en étonnant

Digitized by Google

moins, n'en plairait peut-être que davantagé; surtout aux gens du grand monde, par qui elle a été inspirée; mais qui ne peuvent se l'approprier, que lorsqu'ils ont aussi de l'art et du talent. Le premier et le plus parfait modèle de ce genre de style, parmi nous, est, ce me semble, Lamothe; écrivain justement décrié pour ses vers et ses paradoxes littéraires; mais à qui il est juste de conserver une belle place parmi les prosateurs élégans.

Progression de l'esprit humain, depuis les quatorzième et quinzième siècles, jusqu'au dix-neuvième.

1. A la renaissance des lettres et des sciences, lorsque les nations voulurent sortir de la barbarie du moyen âge, ne pouvant encore apprendre que par la docilité; ne pouvant encore séparer le respect, de l'adulation, ni l'imitation de la servitude, elles se jetèrent, avec la plus laborieuse superstition, sur tous les monumens des antiquités grecque ou romaine. Pas un écrit sur lequel il n'ait été fait des volumes; pas une ligne

Digitized by Google

de chacun de ces écrits qui n'ait été tournée et retournée dans tous les sens, et controversée jusqu'à n'être plus susceptible d'aucune lumière; car on a fini par abandonner toute cette erreur du travail, pour en revenir à la pure impression du simple bon sens. Mais il avait fallu tout cet abus de l'esprit, pour le ranimer, en l'exerçant; pour le rendre capable d'aller par lui-même. Telle fut l'occupation des quatorzième et quinzième siècles.

II. Le seizième fut assez fort pour se détacher des mots et s'élever aux idées, dans cette étude de l'antiquité, qu'on ne savait encore interroger, ni par la nature, sans laquelle rien n'est vrai, rien n'est bon; ni par la raison éternelle, qui seule peut faire loi. Alors apparurent, chez toutes les nations, des esprits, éminemment créateurs, qui commencèrent à exploiter et leur langue et leur temps : les seules sources de l'originalité de la pensée, et de l'action de la pensée individuelle sur l'esprit général.

Le dix-septième put se saisir d'une [illegible] déjà épurée, et, par-là, devenue

Digitized by Google

féconde; il eut ses forces en lui-même; il prit des anciens le goût; mais pour en soutenir son propre génie; il se donna enfin les langues vivantes, en les élevant aux pensées qu'il leur confiait; il s'empara des institutions, des idées, des mœurs, des choses modernes, non pour les juger et les réformer, mais pour les ennoblir; il vénéra la philosophie et la littérature anciennes, sans s'y assujettir; se donnant de la liberté, sans se permettre l'audace; il créa ses sujets, ses formes, ses tons, ses manières; il créa en tout et partout; il fut riche, grand, original; il rendit aux nations l'esprit humain.

On n'a qu'un beau reproche à lui faire, c'est de n'avoir pas su s'apprécier lui-même; ainsi qu'on le constate dans cette fameuse querelle, où ceux qui exaltaient les anciens, ne gagnèrent leur cause, que par l'ingrate circonspection de leurs adversaires, qui ne voulurent pas comparer les grandeurs; proclamer des gloires nouvelles, en opposant un Descartes à un Aristote; un Corneille à un Sophocle; un Racine à un Virgile; un Molière à un Aristophane, un Plaute et un Térence ensemble : laissant cependant cer-

Digitized by Google

taines places sans rivalité, telles que celle d'Homère, qui ouvre ces listes du génie, et celle de Tacite, qui les ferme. La haute critique, seule, resta faible dans ce beau siècle; peut-être parce qu'elle a besoin, à la fois, et d'une pleine indépendance, et d'une longue possession des lumières; deux avantages qui manquaient encore.

IV. Il fut donné au dix-huitième siècle de tout réunir, pour faire de tout un emploi nouveau. Le génie ne lui manqua pas; inférieur dans les parties d'école, il fut grand dans les voies propres qu'il sut s'ouvrir. Il refit, en quelque sorte, les sciences par les découvertes et les méthodes. Comme il eut une philosophie à lui, il eut une éloquence d'un nouveau caractère; et que le goût même place entre celle des anciens et celle des modèles parmi les modernes. Cette gloire appartient particulièrement aux philosophes français; qui n'ont qu'une vaste part dans la conquête commune des vérités, mais qui ont servi excellemment les progrès de leur siècle, par l'influence suprême de leur style. Qui pourrait nier cela des belles

Digitized by Google

productions d'un *Fontenelle*, d'un *Montesquieu*, d'un *Voltaire*, d'un *Buffon*, d'un *Rousseau?* Ajoutons encore, car il faut savoir parler comme une postérité, déjà acquise, et qui professe la justice; et dédaigner la vaine détraction des derniers échos des préjugés et de l'envie; ajoutons encore, de plusieurs écrivains d'un ordre moindre, mais toujours d'un ordre éternel; que leur réputation, toujours mieux affermie, rapproche incessamment de ceux dont la prééminence est incontestée.

La poésie, n'étant pas le principal instrument de ce siècle, se contenta de ne pas dégénérer; du moins dans les nouveaux genres et les nouvelles couleurs, dont elle s'enrichit. L'érudition s'éclaira et s'agrandit par l'esprit philosophique. Cet esprit philosophique, né des richesses accumulées par les siècles, de tous les progrès, du versement des sciences des unes dans les autres; s'élevant jusqu'au talent; tenant même de l'invention par la force et l'étendue de ses aperçus, a été, non la première gloire de ce siècle, mais le moyen le plus actif de ses succès. C'est par lui que toutes les parties

Digitized by Google

de la science humaine se sont recherchées, rattachées, refondues; et qu'elles ne tendent plus qu'à cette savante concentration, qu'une institution politique peut seule leur donner, et qui sera le dernier degré de leur puissance.

C'est de lui que la science humaine a reçu sa plus belle destination, par l'entreprise de l'amélioration sociale. La philosophie du dix-septième siècle avait semblé composer avec tous les préjugés, et borner la destinée des nations à l'état de choses existant, qu'elle n'avait pas eu le courage d'examiner. Celle du dix-huitième n'a voulu relever que des vérités; ou, pour parler moins témérairement, et par-là plus philosophiquement, de ses scrutations de la vérité; elle ne les a pas toujours faites avec justesse, avec candeur, ni même avec d'heureux résultats; il s'en faut bien : elle a poussé partout cette enquête, sans la terminer nulle part; elle a tout remué dans le domaine du goût, comme dans celui de la science; dans la politique, comme dans la morale; elle a tout ébranlé, peu refait, encore moins affermi; elle n'a fait que tout préparer pour un siè-

Digitized by Google

cle encore plus riche, plus fort, plus heureux. Ce fut un mal dans le bien; mais le remède est dans la chose même. Après l'exemple de l'audace, elle donne le besoin de la sagesse dans le courage. Laissons s'accomplir l'œuvre commencée; il serait déjà trop tard, pour l'arrêter; ce n'est plus que les saines acquisitions de la philosophie, qu'il faut opposer aux erreurs de la philosophie.

Sur le talent philosophique.

1. Il y a une aptitude naturelle à la philosophie, comme à la poésie et à l'éloquence.

Vous distinguerez l'homme né pour ce genre de mérite, à un profond amour, à un juste discernement de ce qui est vrai, bon et utile;

A une sorte d'instinct qui le porte vers de grandes pensées;

A un besoin, non moins impérieux, de ne les chercher que dans la nature des choses; de les dégager de l'illusion naturelle, avec laquelle elles se produisent, d'abord, de l'exagération, qui n'en ferait que de funestes erreurs;

Digitized by Google

Au soin de ne les offrir à la pratique, qu'après les avoir assorties à l'ordre positif où elles doivent entrer; qu'après avoir vérifié leurs principes, prévu et assuré leurs effets.

II. Les théories sans preuves, les systèmes purement hypothétiques, sont à la philosophie, ce qu'est la déclamation à l'éloquence, et le bel esprit à la poésie.

III. Il y a une réunion nécessaire de force et de netteté, d'étendue et de justesse, dans les vues du philosophe.

IV. C'est par-là qu'elles obtiennent, tôt ou tard, cet attrait qui y attache et y rappelle les bons esprits.

V. C'est par ce riche et solide fonds, que l'homme, digne des recherches philosophiques, est presque toujours un bon écrivain; qu'il sait éclairer, animer, embellir ses idées de tout ce qui peut leur donner tout leur prix.

VI. Les défauts d'un homme né philosophe, sont encore des mérites, et donnent,

Digitized by Google

quelque temps; une funeste autorité à ses erreurs.

VII. A force de puissance pour saisir la vérité, il peut se livrer trop à l'attrait de la deviner, au lieu de se soumettre au soin de la chercher et à la patience de l'attendre : tel fut Descartes.

VIII. Avec une âme qui se passionne, avant d'avoir tout observé, il peut admettre ou rejeter certaines idées ; n'employer sa force et sa chaleur, qu'au gré de certaines affections, dont il eût dû se défier : tel fut Rousseau.

IX. Avec un esprit éminemment riche, facile et mobile, qui enlève, d'un premier regard, les premières vues d'une matière, il peut s'y tenir et ne pas creuser bien avant : tel fut Voltaire.

Sur l'Éloquence judiciaire.

I. Direz-vous à un homme doué de l'éloquence : Renonce à cette puissance qui est en toi ; je te défends de m'échauffer ou de m'attendrir?

Digitized by Google

II. Il n'est aucune manière de se communiquer, où l'homme fait pour émouvoir, ne porte involontairement son ascendant naturel.

Ce qu'il ne dirait pas sous une forme, il le dirait sous une autre. Ce qu'il voudrait taire, on l'entendrait dans les accens d'une âme contrainte ou déchirée ; on le lirait dans ses regards, et jusque dans son silence.

En lui, tout sait parler et toucher.

III. Supposez un peuple où les mœurs renforceraient toujours les lois ou les suppléeraient ; où celles-ci seraient peu nombreuses, bien liées entre elles, égales pour tous ; simples, comme toutes les choses bien conçues ou déjà perfectionnées ; dignes enfin d'être jetées, comme les premières notions, dans la mémoire des hommes : chez un peuple pareil, la science de nos jurisconsultes, l'éloquence de nos orateurs seraient des avantages inutiles ou funestes.

IV. Dans notre forme d'administrer la justice, il faut choisir entre l'éloquence et la chicane.

Digitized by Google

v. L'éloquence a je ne sais quoi de fier, qui ne peut entièrement se démentir.

vi. La chicane a des ruses, dont on ne peut se défendre, parce qu'on ne sait les soupçonner.

vii. Quel opprimé, dans son délaissement, ne doit s'effrayer, lorsqu'il aperçoit contre lui ou les dignités, ou la faveur, ou la richesse, ou la beauté, ou la réputation ! Comme tout s'émeut à leur nom ! comme tout se glace à la vue de sa misère !

viii. Qu'il invoque l'éloquence ; elle est sa protectrice naturelle ; elle puise dans le sentiment de ses forces le courage et la générosité ; seule, elle défiera de tels ennemis ; seule, elle en triomphera.

ix. Cette autorité, que veulent usurper les rangs et la réputation, elle la repousse par les droits sacrés de la raison, de la vérité, de la justice.

x. Aux abus de la puissance, elle oppose l'ascendant de l'opinion publique.

xi. Contre les séductions du vice, elle s'arme des derniers cris de la conscience.

Digitized by Google

XII. Elle fait pâlir, devant l'effrayante image de son déshonneur, ce juge, qui ouvrait son cœur à l'iniquité; elle l'arrache au crime par le pressentiment du remords.

XIII. Elle ne se laisse pas même intimider par la majesté du rang suprême : souvent les ministres des autels, les ministres des lois, ont fait entendre de grandes vérités, dans ce silence de l'adoration ou de la terreur : elle a éclairé l'orgueil et fléchi la colère, jusque sur les trônes.

XIV. *Jugeons dans la place publique, si nous voulons ne faire tort à personne*, disait un roi de Macédoine. Une marche mystérieuse ferait calomnier la justice; et son zèle pourrait décroître dans la solitude. Que l'éloquence entre donc dans les œuvres de la justice, pour proclamer ses instructions et solenniser ses décrets.

XV. Son digne emploi, parmi nous, n'est pas, comme chez les anciens, de soulever les passions contre la raison; d'égarer ou de désarmer la justice; de bouleverser l'empire des lois. Elle s'honore aujourd'hui de les servir.

Digitized by Google

XVI. Supposons un assez grand nombre de ces causes, si fastidieuses dans nos recueils, écrites par des penseurs éloquens; elles seraient une histoire des lois, des mœurs, des passions; car la société toute entière se produit au palais, comme au théâtre.

XVII. On y verrait le crime trouvant ses dangers dans ses précautions, et courant à sa ruine par son audace.

XVIII. On y verrait la vertu, souvent persécutée et toujours digne d'être enviée par le vice triomphant.

XIX. On y verrait les vues de la nature, trompant sans cesse les mauvaises institutions.

XX. On y apprendrait les lois, comme on reçoit les véritables leçons des arts, en jugeant leurs ouvrages.

XXI. Les objets du barreau ont rarement une grandeur propre; c'est par leurs rapports qu'ils s'étendent et s'ennoblissent.

XXII. Étudiez votre cause au dedans et

Digitized by Google

au dehors; fixez bien le degré de son élévation et de son intérêt; et alors prenez le ton qui s'y rapporte.

XIII. Amenez, s'il y a lieu, des accessoires intéressans; mais qu'ils se fondent dans votre discours, comme les grâces dans les mouvemens du corps, pour les embellir, sans les énerver; et ne croyez pas avoir bien fait, si les ornemens de votre cause n'en sont devenus des moyens.

XXIV. Il n'est qu'une manière d'orner les petits objets, c'est de les traiter avec simplicité, netteté, précision; avec cette justesse, qui annonce un homme supérieur à ce qu'il traite.

XXV. C'est attendre la perfection dans les choses difficiles et fastidieuses, que de nous en abréger l'intelligence.

XXVI. N'imitez pas les rhéteurs, qui détruiraient l'impression de l'éloquence même, par l'étalage des formules de l'art.

XXVII. Montrez toujours un sentiment qui sort de votre cœur, et une conviction votre esprit.

Digitized by Google

XXVIII. C'est au comédien à changer de caractère, de mœurs, de passions, en revêtant de nouveaux personnages : l'effet pour lui consiste à faire oublier l'homme.

XXIX. Celui de l'orateur est de le manifester toujours ; tel qu'on le veut, tel qu'il doit être ; sincère et noble, passionné du juste et de l'honnête.

XXX. N'employez jamais des moyens faux ou frivoles ; l'éloquence, comme la probité, se reconnaît à la franchise.

XXXI. Pénétrez-vous de vos preuves ; et énoncez-les, comme vous les avez conçues, et non comme vous les avez trouvées dans vos livres.

XXXII. Assurez-vous bien de vos doctrines ; éprouvez-les au choc de la contradiction.

XXXIII. Amassez une vaste science ; et employez-la avec discrétion.

XXXIV. Il est des erreurs qu'il faut savoir, tout aussi-bien que les vérités, afin de les détruire par elles-mêmes.

Digitized by Google

XXXV. Réservez la doctrine des livres, pour étayer les nouveautés apparentes; pour confondre l'ignorance présomptueuse; et quelquefois pour entraîner, par l'autorité, ceux qui résistent au sentiment et à la raison.

XXXVI. Je vous passe une moindre sévérité à vous-même, dans vos premiers essais.

La timide correction ne fait rien attendre de l'esprit d'un jeune homme; de même qu'une prudence prématurée inquiète sur son caractère.

Le génie s'annonce souvent par des élans irréguliers, de même que la générosité par des indiscrétions.

XXXVII. Mais apercevez vos fautes par de plus fortes études; et justifiez, à la fin, l'indulgence, en cessant d'en avoir besoin.

XXXVIII. Une gravité, qui n'épouvante pas les grâces; une solidité soutenue; une sainte austérité dans les principes; mais de l'indulgence pour les faiblesses humaines; des ornemens décens, et non pas une sécheresse orgueilleuse; le dessein d'intéresser, et

Digitized by Google

non celui d'amuser ; un genre de plaisanterie, qui ne soit que la raison armée d'une malice innocente : voilà les qualités que le bon goût permet et demande dans les écrits judiciaires.

XXXIX. Sans doute, il faut de la fermeté, il faut même de l'audace à celui qui doit quelquefois apporter de ces vérités, qui font pâlir celui qu'elles accusent et trembler pour celui qui les dit ; mais le courage des grandes âmes n'est qu'un sang-froid intrépide.

XL. Si un acteur nous peint les passions sur la scène, c'est pour nous en inspirer un effroi salutaire ; mais l'orateur effréné vient accomplir leurs excès, et délirer scandaleusement devant les lois.

XLI. Redoutable effet du zèle, qui détruit des services par des écarts ; et fait, par un principe d'honneur, l'office de la bassesse soudoyée !

XLII. Préférez au futile honneur d'avoir fait beaucoup la glorieuse satisfaction d'avoir bien fait ; et ne déposez pas votre réputation sur le chemin de la fortune.

Digitized by Google

XLIII. Ne pensez jamais qu'on puisse être jurisconsulte sans philosophie, et orateur sans littérature.

XLIV. Les plus belles causes n'ont qu'un éclat éphémère; mais des discours, où le sujet a été vu en grand et développé avec intérêt, peuvent durer autant que la philosophie et l'éloquence, qui les ont dictés.

XLV. Songez bien qu'une honorable réputation est une heureuse séduction sur le public; il mêle une affection pour votre caractère à l'impression de vos paroles; il vous juge comme un objet aimé.

XLVI. Songez que l'admiration est un sentiment fort et subit, qu'il faut enlever à l'amour-propre des autres : pour l'accorder plus libéralement, l'amour-propre a besoin d'être fléchi par l'attrait, plus doux, des qualités personnelles.

XLVII. L'envie et souvent la calomnie, dans toutes les carrières, viennent assaillir le talent, dès que la gloire commence à le récompenser.

Digitized by Google

XLVIII. Regagnez, par des égards sages et adroits, ceux que vos succès fatiguent.

XLIX. Les égards sont la composition du mérite, avec la jalouse médiocrité.

L. Ne vous annoncez pas comme un homme plus occupé à reculer les autres, qu'à s'avancer lui-même.

LI. Défiez-vous de cette espèce d'enthousiasme, qui tient plutôt d'une tête exaltée que d'une âme sensible.

LII. Méritez les conseils de sages amis, non par une déférence servile, mais par une attention reconnaissante.

XLIII. Restez ferme sur votre conviction; mais ne la tenez pas hors de l'atteinte des ébranlemens qu'on lui porte.

LIV. Les brillantes facultés de la jeunesse ont leur terme. Sachez les remplacer, d'avance, par les présens de l'âge mûr. Amassez, pour votre vieillesse, une savante expérience, qu'elle dépensera glorieusement.

LV. Ce sont aussi les vertus de cet heureux âge, qu'il faut prolonger dans les autres. Ah!

Digitized by Google

conservez, nourrissez sans cesse en vous cette aimable sensibilité, qui ne peut considérer l'honnête sans attendrissement; le beau sans enthousiasme ; qui accepte une vérité nouvelle comme un bienfait ; paye d'un sentiment d'amour tous les plaisirs qu'elle reçoit ; et a besoin d'épancher l'admiration. Ce caractère devrait annoncer l'homme de talent, comme la bienfaisance annonce l'homme vertueux.

Digitized by Google

Digitized by Google

PENSÉES
ET RÉFLEXIONS.

LIVRE SECOND.

OBSERVATIONS MORALES ET POLITIQUES.

I. Dans les choses corrélatives, où est un besoin, est un droit; où un droit, un devoir. Ce sont là les éternels fondemens de la morale, sur laquelle repose tout l'ordre public.

II. Il y aurait un excellent livre à faire en métaphysique et logique, en politique et morale. Ce serait une explication de toutes ces qualités de l'âme, que nous appelons *vertus et vices*, qui en contiendrait, à la fois, l'analyse, l'histoire et le tableau (*).

(*) Ce grand et beau travail a été commencé glorieusement par plusieurs écrivains du dix-huitième siècle; notamment par Saint-Lambert.

J'offre aussi, dans ce recueil, un essai de ce genre : voyez ci-dessous le morceau : *de la générosité*.

Digitized by Google

III. Celui qui écrit des ouvrages dramatiques, n'y produit pas, à des traits sensibles, les caractères de son âme. Suivant ses personnages, il adopte, tour à tour, le vice et la vertu; à chaque instant, il change de formes et de passions.

IV. Le moraliste se montre tout entier; bien moins encore dans ses maximes, que dans la manière de les exprimer. La morale, sortie du cœur, a un accent auquel on ne se méprend pas.

V. La Bruyère a dit : *Il y a un goût dans l'amitié, auquel ne peuvent atteindre les gens nés médiocres.* Je dirai de même : il y a une élévation, une fierté, une délicatesse dans quelques vues, quelques impressions morales, qui ne sont pas à portée des âmes viles et fausses.

VI. En traçant d'aimables sentimens, nous pensons aux personnes qui nous les ont inspirés : ceux qui sont dignes de les adopter, savent aussi pour qui ils les recueillent dans leur cœur.

VII. Des esprits incapables d'ajouter un

Digitized by Google

nouveau poids, un nouveau développement aux idées saines, se jettent dans les idées absurdes et odieuses; comme étant la pâture naturelle d'un talent faux et mauvais. Ce choix est plus forcé, qu'il ne le paraît.

VIII. Si la religion, qui répand tant de consolation dans le cœur de l'homme, en lui offrant, au-delà du tombeau, la récompense de ses vertus, et en prolongeant ses destins dans l'éternité, est le plus grand bienfait du créateur de l'univers : disons plus; si la religion est, sinon la source, du moins le meilleur appui de la morale; s'il importe que les devoirs des gouvernans et des gouvernés trouvent une sanction de plus dans les promesses et les menaces d'une autre vie; si les ministres des cultes puisent, dans les principes de leur état et dans les exemples qu'ils se transmettent, la nécessité et l'habitude de se regarder comme les pères des pauvres et les amis des malheureux; aux yeux du chrétien, aux yeux du philosophe aussi, les hommes, chargés de répandre les secours et les bienfaits de la religion, exercent une réelle magistrature,

Digitized by Google

d'autant plus sacrée que, par essence, elle doit être désarmée de tout pouvoir civil; et ce serait une injustice, une ingratitude, une immorale inconséquence, de ne pas les soutenir, dans toutes leurs vertus, par les soins protecteurs du gouvernement et par tous les respects de la société.

IX. Sans doute, les richesses ne sont favorables ni aux vertus, ni aux talens; mais l'indigence leur convient-elle davantage? Elles les dégrade, si elle ne les corrompt pas. Le mérite, comme le bonheur, n'est en sûreté, que dans une décente médiocrité.

X. La sagesse politique n'a rien de bon, qu'une piété saine et éclairée n'adopte et ne consacre.

XI. L'homme est naturellement religieux; il est né pour la crainte et l'espérance; il a besoin de croire et d'aimer.

XII. Les vertus, nées de la religion, se cachent dans la religion même.

XIII. Ames viles, qui n'estimez que le triste et morne repos de la servitude, dé-

Digitized by Google

trompez-vous. L'homme libre jouit de ses continuels sacrifices à la chose publique ; de cette indépendance, que lui donne ou lui promet son amour pour les lois ; de sa haine même pour la tyrannie.

XIV. Ceux qui connaissent tout ce que le patriotisme verse de délices dans le cœur du bon citoyen, ne plaignent pas son sort, quel qu'il soit.

XV. Les lois cruelles et les lois bienfaisantes se manifestent également dans tout un empire. Le sol en porte l'empreinte ; les visages les réfléchissent.

XVI. C'est le malheur de toutes les institutions, qui ont subi les altérations du temps, sans recevoir une réforme courageuse, de s'infecter d'abus toujours croissans, qui, un jour, renverseront les institutions mêmes.

XVII. Représentons toujours ce qui est juste et ce qui serait bon. Que les circonstances permettent ou non de l'établir, il faut toujours en remplir et la mémoire et la conscience des hommes.

XVIII. Peut-on se contenter de gémir sur

Digitized by Google

des maux, qu'on pourrait déjà corriger, du moins soulager? C'est là le honteux courage des gens indifférens au bien; le vœu secret ou la doctrine publique de ceux qui le redoutent.

XIX. Le législateur ne doit pas s'en tenir à de petites réformes; l'administrateur n'en doit négliger aucune.

XX. Si l'administrateur ne trouve pas assez de puissance, pour le bien qu'il médite, dans la place qu'il remplit; qu'il l'accroisse de cette autorité personnelle, la plus grande force de l'homme public.

XXI. On aime à voir, dans l'administration, la sagesse d'un chef, qui prépare et entraîne tout; et son autorité qui se retire.

XXII. La fidélité est bien belle envers l'éminente grandeur, devenue le plus profond désastre.

Elle est plus belle encore, quand, durant l'éminente grandeur, elle n'était qu'un zèle éclairé et courageux.

Il ne manque rien à la beauté de ce de-

Digitized by Google

voir ; quand la récompense du ministre devait être la catastrophe même du monarque.

XXIII. Cette vénération, que les hommes justes et libres professent pour les hautes et antiques races, précipitées des trônes par les révolutions, n'est point un autre sentiment, que celui par lequel ces mêmes hommes, dans d'autres temps, attaquaient les erreurs et les abus du pouvoir suprême.

XXIV. Toutes les dignités doivent respect au mérite ; les grands s'élèvent eux-mêmes par les honneurs qu'ils lui rendent.

XXV. Il est des hommes qui marchent dans la vie, sans savoir ni ce qu'ils sont, ni ce qu'ils doivent devenir ; qui peuvent être tout et moins que rien ; à qui leurs qualités diverses peuvent être aussi funestes que favorables ; ce sont les princes, durant les troubles politiques.

XXVI. Aux époques de la décadence, lorsque l'importance politique s'est éloignée d'elles, les grandes familles d'autrefois n'ont plus de distinction que par une dignité particulière dans tous leurs rapports et leurs procédés.

Digitized by Google

XXVII. Il y a une belle fierté, celle qui ne sait pas fléchir sur un noble engagement pris avec le public, ou seulement avec soi-même.

XXVIII. En perdant une grande place, voulez-vous ne pas déchoir? rattachez-vous davantage à votre dignité personnelle.

XXIX. Un grand, qui a l'âme haute, ou seulement une habile politique, stipule, avant tout, pour ses amis et serviteurs. C'est ce que fit le grand Condé, chez les Espagnols.

XXX. Les grands doivent en tout de nobles exemples. Le public s'avilit lui-même de sa condescendance à leurs indignités.

XXXI. La générosité est le droit domestique des grandes maisons.

XXXII. Sans la générosité, les grands n'ont point de contre-poids à l'arrogance naturelle d'une position supérieure.

XXXIII. Mettez le sordide intérêt dans l'insultante hauteur; et vous aurez des gens qui marcheront entre le mépris et la haine.

Digitized by Google

XXXIV. Avec la générosité, les grands seraient toujours les guides et les chefs du peuple, parce qu'ils n'en voudraient être que les nobles serviteurs.

XXXV. Tout périt et tout change. La dignité, comme la sagesse, est à savoir porter la mutation des fortunes, à savoir marcher dans des voies nouvelles.

XXXVI. Tout périt et tout change; excepté la justice, sans laquelle rien ne peut s'asseoir; excepté la bonté, qui en est le complément; excepté la magnanimité, qui affermit la victoire, en la faisant pardonner.

XXXVII. Celui-là n'a pas la conduite d'un vainqueur, mais d'un lâche tyran, qui écrase les grandeurs, sans respect; et pille les moindres victimes, sans pudeur; qui reprend par cupidité, ce qu'il avait laissé par politique; qui dépouille les orphelins, recueillis par lui, dans l'héritage des rois.

Sur le caractère.

I. La nature a doué certaines âmes de quelque chose de constant dans les idées, dans les sentimens, et d'intrépide dans les résolutions.

Digitized by Google

En leur faisant tout vouloir fortement, la nature les conduit à des succès ou des revers, toujours pleins.

Tels sont les signes, les droits et les destins du caractère.

II. Il peut se mêler à toutes les passions; et il n'y laisse rien de médiocre.

III. Le monde appartient à ceux qui ont reçu ce don en partage : ils y font toutes les révolutions, en bien et en mal.

IV. Ce sont les circonstances qui l'exercent et le fortifient, en lui fournissant les entreprises qui lui sont propres.

V. Il dépend beaucoup de nous aussi de le cultiver dans notre âme : le genre de nos études, de nos travaux, favorise son essor; les desseins que nous conservons le déterminent; et c'est là l'éducation que les hommes supérieurs ne reçoivent que d'eux-mêmes.

VI. La force naissante d'un grand caractère s'annonce, ou par une impétuosité, ou par une opiniâtreté, que l'on ne peut dompter.

Digitized by Google

VII. Il n'y a qu'un homme qui puisse un jour les diriger; et c'est lui-même.

VIII. Il reste quelque chose de dur et de farouche dans un grand caractère, quand une passion douce n'est pas venue assouplir cette première roideur, qui est un excès, un danger, un écart.

IX. La sagesse de l'homme doit être fondée sur la nature humaine; qu'il laisse donc attendrir son cœur; qu'il y éprouve des combats, des douleurs, des faiblesses; il faut qu'il en triomphe; mais il faut aussi qu'il les ait connues.

X. Il est des vertus, que l'amour seul peut donner aux grands caractères.

XI. Quel triomphe pour la beauté de régner sur ces nobles courages, d'entrer pour quelque chose dans leurs pensées et leurs desseins; et de mettre sa faiblesse sous la protection de tant de fierté, de puissance et de gloire!

XII. Examinez l'histoire des grands hommes; vous verrez que presque tous ont eu un véritable amour pour les lettres.

Digitized by Google

XIII. Ils sentent qu'ils ont besoin d'éclaîrer, par de hautes méditations, cette conduite extraordinaire, qu'ils veulent tenir.

XIV. Élevés au-dessus des frivoles amusemens, le génie seul a des droits sur leurs loisirs.

XV. Le génie, en les entretenant de ses hautes pensées, ajoute sans cesse à l'élévation de leurs âmes.

XVI. Tandis que les autres hommes ne font qu'amuser leur imagination par la lecture, ceux-ci y cherchent des alimens pour leur vertu, des modèles pour leurs actions; et voilà, ce me semble, la plus belle gloire pour les lettres.

XVII. La vertu ne transige jamais avec le vice, quand elle est soutenue par un caractère.

XVIII. Ces amis-là n'ont point de caractère, qui, dans la cause d'un homme qu'ils aiment, le conseillent par son danger, lorsqu'il s'agit de son honneur.

Digitized by Google

REPRISE DES PENSÉES DÉTACHÉES.

XXXVIII. La postérité paraît quelquefois cruelle, en ne recevant pas dans son souvenir toutes ces belles actions, qui n'eurent ni un grand éclat, ni une haute influence. Elle semble avertir par-là les contemporains de les honorer par une admiration plus empressée, par une plus vive reconnaissance et de réparer d'avance cette sorte d'ingratitude, où sera condamnée la justice des siècles, qui ne peut ni tout entendre, ni tout juger.

XXXIX. Pendant l'éducation du grand Dauphin, fils de Louis XIV, et dans un des entretiens du prince avec son gouverneur, le Dauphin s'imagine avoir été frappé. — *Comment, Monsieur, vous me frappez? Qu'on m'apporte mes pistolets.* — *Qu'on apporte à monseigneur ses pistolets,* reprend Montausier. Le prince tombe à ses genoux. — *Jeune homme, vous voyez où peuvent mener l'étourderie et la colère* (*).

(*) Je n'ai pu employer ce trait, dans mon Éloge de Montausier; je ne l'ai su que depuis, d'une personne de cette illustre descendance.

Digitized by Google

XL. Qui peut lire, sans la plus profonde vénération, ces lignes d'une lettre de Catinat à son frère, au moment où il va servir sous le maréchal de Villeroi, qui venait de lui enlever le commandement de l'armée d'Italie : *J'étouffe le sentiment de la disgrâce où je suis tombé, pour avoir l'esprit plus libre dans l'exécution des ordres de M. de Villeroi : je me mettrai jusqu'au cou pour l'aider. Les méchans seraient outrés, s'ils voyaient jusqu'où va mon intérieur à ce sujet.*

XLI. La vertu a-t-elle des sentimens plus purs, plus généreux ? Il s'immole à un devoir, dont l'orgueil se fait une dégradation. Ce n'est pas assez de vaincre l'orgueil ; il saura vaincre jusqu'à sa douleur. Son cœur sera calme et son front serein, afin que tout concoure en lui, pour favoriser la gloire d'un rival, qui l'a supplanté par la faveur de la cour ; d'un rival, qui ajoutait, avec lui, au ton de l'autorité, celui de l'ironie ! Mais, que dis-je ? il ne voit là ni la gloire de son rival, ni même la sienne ; il ne voit

Digitized by Google

que son devoir. La vie de ce vrai sage est pleine de traits pareils.

XLII. Les amis de la vertu enregistrent dans leur mémoire les belles paroles des grands hommes, et se les redisent, dans l'occasion ; de même que les poëtes se répètent les beaux vers, lorsque la bonne veine leur en fait produire à eux-mêmes.

XLIII. Je vois un homme qui supporte, sans qu'il lui échappe une plainte, tous ces tourmens, par lesquels nous pouvons, quelquefois, racheter notre vie. Est-ce le courage des champs de bataille? Oui, si cet homme est susceptible de l'enthousiasme militaire. Est-ce là ce courage moral, par lequel nous résistons à tout, pour maintenir notre honneur? Oui et non. Ces trois courages-là n'ont rien de commun, quoique les deux derniers soient très-bien servis par le premier.

XLIV. Les conseils, qu'on donne à un roi, sont souvent plus intéressés que les sollicitations, dont ils exemptent.

V. Pendant l'éducation royale, dont il

Digitized by Google

fut chargé, Montausier disait que son métier était de *faire sentinelle*, le jour et la nuit, contre les flatteurs et les corrupteurs.

XLVI. Il avait rassemblé autour de son élève de jeunes seigneurs. Cet âge même perd à la cour sa candeur et sa franchise; chacun voulait déjà donner au prince le vice, par lequel il pourrait le gouverner.

XLVII. Si la société s'est fait un devoir de sauver aux princes, autant que cela se peut, les misères de la condition humaine, c'est qu'elle a voulu réserver toute leur sensibilité pour les malheurs publics; c'est qu'elle a voulu que les malheurs publics devinssent leurs souffrances personnelles.

XLVIII. Lorsque les peuples s'exagèrent leurs espérances sur les rois, les courtisans n'exagèrent que la louange.

XLIX. A la cour, il faudrait penser en sage, parler en républicain; et que la louange même portât une vérité et une leçon. C'est parce qu'il n'en est pas ainsi, que les courtisans continueront à perdre les rois.

Digitized by Google

L. Lorsqu'on trouve, dans leur vie privée, les grands hommes tels qu'on les souhaitait, on accorde de l'amour à leur gloire.

LI. Sans doute, la vraie beauté des mœurs fut dans cette vie pauvre et simple des héros antiques. Mais il est des temps, il est des pays, où la distinction des rangs, l'inégalité des fortunes et le goût des arts ont fait de quelques-unes des décorations de luxe, une sorte de décence publique, à laquelle la sagesse même doit se soumettre. Turenne ne pouvait pas vivre comme Fabricius.

LII. Nous avons vu des grands, philosophes dans leurs sentimens et leurs mœurs, qui n'avaient adopté du train de leur siècle, que ce que l'homme de bien pouvait en accorder au seigneur d'une monarchie.

LIII. Le public honorera toujours, dans la maison des hauts rangs et des grandes places, une représentation imposante, un luxe économe, une splendeur libérale.

LIV. La galanterie de la cour de Louis XIV embellissait, sans les abaisser, la vertu, la gloire, la vieillesse elle-même.

Digitized by Google

LV. *On a le droit d'être hardi, quand on dit la vérité* : c'était la maxime de Montausier; non pour se justifier de l'avoir dite; mais pour honorer ceux qui la lui disaient.

LVI. Point de belle renommée, si elle n'est descendue jusqu'au peuple. Quand le peuple voyait passer la cour de Louis XIV, il demandait : « Où est cet honnête homme, qui dit toujours la vérité ? » Quel éloge du duc de Montausier !

LVII. De dignes seigneurs, dans une cour, se regarderaient comme des députés de la nation auprès du monarque, pour remplir sa vie privée de l'exemple de toutes les vertus et de tous les conseils de l'honneur.

LVIII. Les disgrâces, que leur obtiendrait une telle conduite, compteraient dans l'illustration de leurs races.

LIX. Ce qui sauve la vertu, au milieu des hasards qu'elle veut courir, c'est le courage qu'elle met dans ses actions, dans ses paroles.

LX. Rien qui soit plutôt renversé, dans une cour, qu'une vertu timide et incertaine.

Digitized by Google

LXI. La vieillesse consacre enfin le génie et la vertu : ce repos où elle condamne le grand homme; cette borne qu'elle pose dans sa gloire; et ces vestiges du temps, empreints sur son front, qui semblent reculer ses beaux faits dans le lointain du passé, désarment les préventions, les inimitiés, même l'envie; et dans la reconnaissance des contemporains, on aperçoit déjà la justice des siècles : plus de ces restrictions d'une admiration avare; on veut tout expier; il semble qu'on ait peur que le grand homme ne descende dans la tombe, avec un cœur mécontent : heureux donc le vieillard, qui peut encore jouir de ces acclamations, si long-temps refusées; et pour qui elles ne deviennent pas un fracas importun, dont on opprime sa caducité !

LXII. C'est améliorer les mœurs que de les anoblir. Elles valurent mieux dans les brillantes années de Louis XIV, qu'avant et après.

LXIII. L'émulation *d'être et de paraître*, ressort social, singulièrement propre au caractère français, en acquérant même la

Digitized by Google

puissance du trône, et par l'exemple et pour la récompense, entraîna tout d'un mouvement commun; soumit l'opinion de l'Europe à la France, de même que toutes les volontés de la France à son monarque; et, principe unique des grandes choses de ce règne, nous en donne aujourd'hui toute l'explication.

LXIV. L'intolérance, en matières politiques, atteste la domination d'une tyrannie ou l'ascendant d'une faction.]

LXV. Tout gouvernement, qui affecte de craindre certaines opinions, ne fait que les accréditer.

LXVI. Tout gouvernement, qui sévit contre certaines opinions, en crée, seul, tout le danger, en les fanatisant par la persécution.

LXVII. L'ancienne monarchie française était une bigarrure de toutes les institutions sociales, que le temps avait amenées. Elle s'était sans cesse modifiée par ses pertes, par ses acquisitions; elle tenait, à la fois, aux vieux préjugés, aux nouvelles opinions;

Digitized by Google

aux idées religieuses, aux idées philosophiques. Elle n'était plus de son temps, et ne voulait pas aller avec son temps. Il fallait qu'elle sût remonter au débrouillement de la féodalité, où son plan avait été formé; ou qu'elle se posât dans une nouvelle organisation nationale. N'ayant pas voulu faire elle-même le changement, il s'est fait par sa ruine. Cela était du cours des choses.

LXVIII. Les révolutions sont les crises d'un corps vigoureux : rien de lent, rien de faible, n'est de leur régime ; c'est le lutteur sur l'arène ; sa force ne se soutient que par l'irritation de ses organes.

LXIX. A chaque époque, et dans chaque nation, il y a une masse d'idées absurdes et de viles intentions, qui cherchent toujours le moment de leur explosion. Il convient de la laisser se faire plus tôt, pour qu'elle s'achève plus vite.

LXX. Ceux qui s'effraient des mauvais ouvrages, pour la sûreté des vérités démontrées, des principes sortis de l'expérience, ne font, par cette pusillanime défiance, qu'une injure à la philosophie.

Digitized by Google

LXXI. A l'éternelle surprise des chefs et des valets de gouvernement, les peuples ne veulent pas comprendre, que leur obéissance doive se rapporter plutôt à l'avantage de quelques privilégiés, qu'au bien commun.

LXXII. La véritable impartialité ou la noble modération, est cette force d'esprit, qu'on ne puise que dans l'énergie même de son âme.

LXXIII. Elle consiste à s'arrêter, pour juger; à tout voir, pour bien voir; à ne voir dans les objets que ce qui y est; à ne rien changer, ne rien affaiblir dans leurs tableaux; à se tenir au-dessus des préventions des autres, et de ses propres affections, par un besoin dominant de la vérité, de la justice, du respect du public, et de soi-même.

LXXIV. Les factions, tout en se ravivant les unes par les autres, tombent à la fin, par l'impuissance du corps politique, à supporter ces tourmentes contraires.

Digitized by Google

Préférence des petits hospices aux grands hôpitaux.

I. La religion chrétienne a porté la piété pour les malheureux, jusqu'à former des âmes pour la sainte fonction de les soulager. C'est particulièrement les femmes qu'elle y a appelées; comme pour faire un plus doux présent aux misères humaines, en les confiant à une sensibilité plus délicate.

II. Telle devrait être l'inscription des établissemens de la miséricorde publique :

On ne vous demande ni de quelle religion, ni de quel pays, ni de quelle condition vous êtes; si vous avez fait le bien ou le mal. Vous êtes pauvres et souffrans; entrez, venez confier vos douleurs à une charité, inspirée par le Père Universel; et attendre, avec résignation, ce que la nature vous réserve.

III. Autant la pitié est douce, quand elle vient à nous; autant elle est amère, même dans ses secours, quand il faut l'implorer.

IV. Lorsqu'un pays n'a pas encore de grands hôpitaux, c'est que les malheureux

Digitized by Google

n'ont encore été délaissés ni de leurs parens ou leurs maîtres, ni de leurs amis ou leurs voisins.

v. Voulez-vous ne plus rien faire, ne plus rien sentir pour les malheureux ; livrez-les à la pitié publique.

vi. Ne voyez-vous pas, que lorsqu'un grand hôpital est fondé, chacun se dégage des liens de parenté, d'amitié, de confraternité, de voisinage ? On devient dur, en raison du peu qu'on paie ; on croit n'avoir plus à répondre de rien, même à son propre cœur.

vii. J'ai peu de confiance dans cette banale charité, qui n'embrasse toutes les misères que pour ne s'attacher à aucune ; et qui les rassemble, comme si elles ne pouvaient s'adoucir, qu'en présence les unes des autres.

viii. Un grand hôpital ne m'annonce que des riches sans entrailles, des pauvres sans asile ; et une police, qui ne veut pas les laisser mourir sur un fumier.

ix. Les misérables, pour qui seuls peut exister un pareil établissement, en ont une

Digitized by Google

telle frayeur, que les lois auraient pu en faire une peine très-réprimante.

x. Dieu, qui vous laissez toucher aux calamités humaines, rendez-nous assez miséricordieux, pour retenir nos pauvres et nos infirmes près de nos secours et de nos soins: que la charité publique ne soit plus la dispense, mais la surveillance des charités particulières!

xi. Un écrivain n'a souvent que ses pensées à offrir dans le soulagement des misères humaines; il acquitte sa dette, lorsqu'il en trace le tableau, et qu'il y répand les mouvemens et les vœux de son âme.

Mœurs, sous l'aspect politique (*).

i. Qui peut assigner des bornes à la législation? L'homme lui appartient : elle sait également exalter ses passions ou les amortir; le retirer de la civilisation par des mœurs farouches, ou l'orner de tous les dons de la

(*) Ce morceau est tiré d'une esquisse sur ce sujet, que l'auteur ne se flatte pas de pouvoir achever.

Digitized by Google

sociabilité. Elle le forme ou le déforme, à son gré.

II. Les mœurs sont les manières de se conduire dans les diverses relations.

Elles sont réputées bonnes ou mauvaises, d'après les idées que le public s'est faites ou qu'il a reçues, à ces égards.

On ne s'entend guère sur ce qu'on doit appeler *de bonnes ou de mauvaises mœurs*.

On s'entend mieux sur *les vertus et les vices;* le rapport entre le principe et le but y est plus facile à saisir.

III. Il y a des vertus et des vices, qui se rapportent au public; d'autres aux particuliers.

Il y en a de propres à chaque âge, à chaque état, à chaque situation.

Cela est à bien distinguer.

IV. Il ne faut pas s'attacher à obtenir de l'homme, ni du citoyen, toutes les vertus ensemble.

V. C'est assez de lui inspirer celles qui conviennent à son âge, son sexe, son état, sa situation. Celles-ci le conduisent à d'autres.

Digitized by Google

VI. Les bonnes mœurs ne sont pas les mêmes dans une grande et dans une petite nation; dans un peuple, riche de tous les avantages de la civilisation; et dans un peuple pauvre de tous ces besoins, qui poussent la barbarie vers un état plus favorable.

Source de méprises pour les moralistes.

VII. Il est des choses, qui paraissent vices et désordres; et qui n'en sont pas, sous tous les rapports.

Plutôt modérer, que détruire de tels vices ou désordres.

VIII. Les siècles, qu'on appelle corrompus, peuvent avoir des qualités meilleures, que celles de la rudesse des mœurs grossières.

IX. Nul gouvernement ne peut se soutenir et s'améliorer, que par les vertus et les qualités qui lui sont propres.

X. Il y a une intime liaison entre les bonnes lois et les bonnes mœurs; avec cette différence, que les bonnes mœurs périssent, sans les bonnes lois; et que les bonnes lois amènent les bonnes mœurs.

XI. Mais cette action des bonnes lois ne

Digitized by Google

peut venir que de leur système entier ; quelques bonnes lois, isolées, succombent à la résistance des mauvaises mœurs.

XII. Un des grands points à chercher dans les lois, c'est leur influence sur les mœurs.

XIII. Le temps de régénérer les mœurs est celui où l'on régénère les lois.

XIV. La source des bonnes mœurs est dans les bons penchans de la nature.

XV. Le principe des mauvaises est dans les goûts factices de l'extrême civilisation.

XVI. Les mœurs de la civilisation perfectionnée, doivent raccorder le bonheur individuel avec le bien public, que les vices de la barbarie et de la mauvaise civilisation ne savent que séparer.

XVII. La grande civilisation égare et redresse, à la fois, la raison du citoyen : il faut opposer les causes qui la redressent à celles qui l'égarent.

XVIII. Les jouissances de la grande civilisation nous écartent de la nature ; les lu-

Digitized by Google

mières et le bon goût, dans la grande civilisation, nous y ramènent.

XIX. Un bon ordre social épure les passions, par les lumières de la raison développée.

XX. Ce n'est point par les vrais plaisirs, c'est par les faux que l'homme se déprave.

XXI. Les bonnes mœurs s'affermissent par le bonheur simple et vrai, qui en résulte.

XXII. Les bonnes mœurs admettent quelque chose de la splendeur des monarchies, dans la simplicité des républiques.

Alors, accordant les extrêmes, par le juste milieu, elles peuvent s'approcher de la corruption, sans y tomber; elles savent s'y prêter et s'en défendre.

XXIII. Retranchez peu aux désirs de la nature. Avilissez les habitudes de la mollesse, les fantaisies de la vanité.

XXIV. Tournez les sciences et les arts vers de grands objets; et ils épureront la société, en la décorant.

XXV. Les [illegible]les de la philosophie ont des

Digitized by Google

vertus, qui leur sont propres : l'humanité, la sociabilité, la philanthropie, la bonté réfléchie; et un plus grand attrait vers les belles âmes.

XXVI. A tout prendre, jamais les nations de l'Europe, et surtout la nation française, ne valurent mieux, que de l'époque de 1780 à 1789.

XXVII. Les égaremens, les fureurs, les atrocités de la révolution ont reproduit, par l'ancienne ignorance et un nouveau fanatisme, les temps antérieurs.

XXVIII. L'action propre de la philosophie a fini avec l'assemblée constituante; et sa constitution fut des circonstances, et non de la direction du siècle.

XXIX. Dès qu'une fois, les lumières ont pu constituer une chose publique, vous avez un moyen de rattacher au bien les fortes passions; par qui tout va, à qui tout obéit.

XXX. Les lumières mettent en honneur les nobles intentions, les hautes pensées. Faites-en des institutions; et le cours social

Digitized by Google

repoussera insensiblement tout ce qui est petit, vil et lâche.

XXXI. L'opinion publique est la direction des temps éclairés. Ce n'est pas une opinion populaire; mais celle des plus instruits et des mieux intentionnés. De sa nature, elle prévaut sur le gouvernement, avant d'avoir gagné la multitude; parce que, sans elle, les gens en place n'ont plus de crédit, ni les affaires plus de sûreté.

XXXII. Le règne de l'opinion publique mine d'abord, renverse enfin celui des corruptions et des préjugés.

Il est la preuve, la force et la gloire d'un gouvernement supérieur.

XXXIII. Les hommes sont faits pour être menés par des spectacles : ne négligez pas la pompe et l'éclat dans les institutions, qui manquent encore de la consécration des temps.

XXXIV. Les lettres et les arts sont une des puissances des grandes sociétés : associez-les aux œuvres de la législation.

XXXV. Les siècles éclairés rapprochent les

Digitized by Google

talens des dignités, et mettent le mérite pauvre au-dessus de la richesse. Honorez les talens, distinguez le mérite; et vous aurez un noble ressort, pour mener les hommes, la considération.

XXXVI. Il y a des peuples singulièrement tournés vers ce qui est aimable : appelez les vertus même à ce caractère; c'est une perfection et une puissance de plus.

XXXVII. Lorsque les femmes ont obtenu leur place dans la société, attachez-les au bien public, en en faisant les témoins, les juges et la récompense du mérite. Leur instinct cultivé les passionne de tout ce qui est beau et bon.

XXXVIII. Vous aurez des vertus publiques, en donnant tous leurs droits aux talens, aux services, aux belles qualités.

XXXIX. Vous aurez des vertus privées, avec des institutions de famille.

XL. Vous aurez les vertus de chaque âge, de chaque état, avec des associations où l'on se regarde, où l'on se considère, où l'on se

Digitized by Google

censure, dans chaque âge, dans chaque sexe, dans chaque état.

XLI. Vous n'aurez une canaille, ni en haut, ni en bas, si l'arrogance et les bassesses des grands et des riches ne peuvent échapper au mépris public; si les petits et les pauvres sont sauvés de la misère par le travail; des besoins et des vices de la misère, par cette protection éclairée, qui n'avilit jamais, qui améliore toujours.

XLII. Le temps n'est plus où l'on pouvait écarter de l'organisation des empires ces commodités de la vie; ces pompes de la société, qu'amènent les richesses, les sciences, les arts, et l'association des peuples par le commerce. Il faut aujourd'hui les admettre. Mais on peut aujourd'hui en corriger le mal, en perfectionner le bien.

XLIII. Tout ceci ne se fait ni par préceptes, ni par commandement; mais par l'action de tout le régime public; par une action toujours forte, quoique souvent inaperçue.

Digitized by Google

REPRISE DES PENSÉES DÉTACHÉES.

LXXV. L'honneur (non pas celui des monarchies, mais celui de la société humaine), veut que les hommes s'imposent, entre eux, de ces actions, où la loi craindrait de se compromettre, en les prescrivant.

LXXVI. Le courage, dans le bien même, a besoin de sagesse et de mesure.

LXXVII. Le cours des opinions ne doit pas être plus violenté que celui des choses.

LXXVIII. La vraie philosophie, comme la bonne administration, mûrit toutes ses réformes.

LXXIX. On s'aperçoit plutôt des changemens qu'elle opère, que des secousses qu'elle a données.

LXXX. Un digne amour de la gloire, nous attache encore plus intimement à la vertu; et met un intérêt de plus dans la sévérité de notre conscience.

LXXXI. Nos mœurs invitent le philosophe à cette sagacité, à qui rien n'échappe; elles

Digitized by Google

lui demandent aussi cette indulgence, qui tempère la censure.

LXXXII. L'humeur, en exagérant tout, ne juge rien, ne corrige rien.

LXXXIII. Les jeunes gens les mieux nés ont un grand attrait pour tout ce qui est énergique et austère. Cette disposition entretient en eux cet enthousiasme du bien, qui est la vertu et le bonheur de leur âge.

LXXXIV. On peut se sauver des tristes découvertes sur les hommes, par une défiance vague et indéfinie, qui n'ait rien d'offensant pour personne, ni de douloureux pour nous-mêmes.

LXXXV. La retraite, en vous désintéressant sur le vain bruit de la renommée, vous attache plus vivement à la gloire, dont le pressentiment réfléchi est une possession anticipée.

LXXXVI. C'est elle qui nous met en société avec les grands hommes de tous les genres, de tous les temps.

LXXXVII. C'est elle qui nous unit plus in-

Digitized by Google

timement à nos amis, soit qu'elle les rassemble, soit qu'elle nous en sépare.

LXXXVIII. Où la pensée se reporte-t-elle avec plus de charme vers les personnes qui nous sont chères? Où le cœur s'épanche-t-il mieux, soit dans les longues confidences, soit dans les correspondances assidues? Où la vue, inespérée, d'un ami fait-elle palpiter le cœur d'une plus douce joie?

LXXXIX. Il faut beaucoup vivre avec nous-mêmes, pour bien jouir et des sentimens que nous donnons, et de ceux que nous recevons.

XC. Il faut savoir secouer le poids importun *des cousins et des cousines;* et surtout des voisins de campagne; mais sans rebut ni mépris : l'indulgence et la bonté rapportent plus, et valent mieux qu'un goût difficile.

XCI. J'aime à voir un homme d'esprit, qui sait vivre avec les pauvres d'esprit; c'est d'ailleurs le meilleur parti qu'il ait à prendre.

XCII. Les pauvres d'esprit sont plus faciles à supporter que les *prétentieux* d'esprit.

Digitized by Google

XCIII. L'ami, que nous avons retrouvé dans les jours de l'abandon, est le plus touchant des bienfaiteurs.

XCIV. L'expérience ne nous éclaire souvent, que pour nous donner des regrets : c'est un trésor que nous amassons, sans en jouir.

XCV. Celui qui met de l'artifice dans ses discours, éveille la défiance.

XCVI. Les mœurs simples donnent un jugement sain, plutôt qu'un esprit crédule.

XCVII. La probité soupçonne le mensonge ; partout où elle ne trouve pas sa propre franchise.

XCVIII. Entre le sanctuaire de la divinité et celui de la justice, il y avait, chez certains peuples, un lien inviolable, rempli de la majesté du ciel, et environné de la crainte de la terre ; c'était l'autel du serment. Là, qui eût osé mentir ? Un peuple était le témoin ; Dieu, le garant.

XCIX. Les préjugés, qui faussent ou ré-

Digitized by Google

trécissent les sciences, déshonorent la législation et corrompent la morale.

c. Les hommes recherchent les distinctions les uns sur les autres, par l'inégale dépendance d'un plus fort qu'eux tous. C'est une chaîne de mépris reçus d'en haut, pour être rendus, de degrés en degrés. Tel est tout l'ordre social pour la vanité.

ci. La richesse ne sait pas ménager les humiliations à la pauvreté.

cii. La pauvreté pèse souvent, avec ombrage, les égards qu'elle obtient.

ciii. Dans les désastres de la révolution française, au dedans et au dehors, c'était le malheur qui secourait le malheur; et une grandeur anéantie, qui embrassait une richesse disparue.

civ. Quelle détresse que celle qui place, chaque jour, toute une famille, entre la dette de la veille, et le besoin du jour!

cv. Les riches n'ont point de secours à donner, dans leur gêne, presque habituelle.

cvi. Les pauvres, donnent, en tout état;

Digitized by Google

ils ouvrent leurs chaumières et partagent leur pain.

CVII. On a vu des grands sans orgueil, sans hauteur; ils ne reprenaient les grands airs, que lorsqu'il était question d'être justes et humains, envers leurs créanciers.

CVIII. L'opulence se fâche de ce qu'on ose troubler sa quiétude indolente, de la pensée des misères, dont elle est la cause.

CIX. La conscience, qui permet le crime à tant de gens, en reproduit la honte sur leur front : ils pâlissent à la vue de leur victime.

CX. Comme il y a des propos qui prouvent un sot, il y a des maximes qui attestent un malhonnête homme.

CXI. Nos principes secrets nous échappent, comme nos premiers mouvemens.

CXII. Des hommes faibles et légers, dans le mal qu'ils laissent faire, sous leur nom, se félicitent d'avoir quelqu'un sur qui en reporter la honte, pendant qu'ils en acceptent le profit.

Digitized by Google

CXIII. Il y a des gens qui haïssent, non pour le mal qu'ils ont reçu, mais par celui qu'ils ont fait; et dont la haine se nourrit du mal qu'ils veulent faire encore.

CXIV. L'homme dur, une fois familiarisé avec un juste sacrifice, le trouve plus facile qu'il ne le croyait. Il consent par l'esprit ce qu'il refusait par le cœur.

CXV. On n'est pas à couvert de la calomnie, même par l'inviolabilité d'un généreux malheur.

CXVI. Il y a des gens, si cruellement subjugués, qu'ils arment de leurs conseils ceux qui ont à craindre leur faiblesse.

CXVII. Opprimer avec audace, même *avec sagesse*, n'est souvent qu'ouvrir sa propre ruine.

CXVIII. Il est une dernière force, par qui se relèvent les opprimés; un dernier écueil des grandes iniquités, qui ne restent pas toujours dans l'ombre et le silence : l'indignation publique.

CXIX. Celui qui manque au respect de son

Digitized by Google

rang, n'a pas le droit d'en réclamer les égards.

CXX. Vous êtes convaincu d'une horrible indignité; et vous ne voulez pas qu'on vous en accuse! Sachez porter votre crime, puisque vous avez osé le commettre.

CXXI. Ce n'est pas à moi, votre victime, d'ôter à vos actions les couleurs que vous leur avez données.

CXXII. J'oppose la dignité de mon malheur à l'arrogance de votre oppression.

CXXIII. Avez-vous fait contre moi un acte de barbarie et de perfidie; j'ai le droit de le dire; et vous n'avez pas celui de vous en plaindre.

CXXIV. *L'invective appartient à l'oppression, comme la plainte à la douleur* (*).

Sur le cours de la justice, sous Bonaparte.

I. La justice *littérale*, n'est qu'une justice *brutale;* elle suppose que la loi consent au

(*) Ce mot est repris des Pensées littéraires ci-dessus.

Digitized by Google

mal. La justice *libérale* n'admet pas, dans la loi, la pensée du mal.

II. Il n'y a plus de morale dans la société, quand on détend, par la loi, les obligations naturelles.

III. Le palais tend sans cesse à corrompre les lois par des interprétations dures et grossières; elles prévalent, quand l'opinion publique n'a pas tout son essor. Le palais est l'empire des vues fausses et étroites. Le public est l'asile des idées saines et généreuses; il voit par l'âme, qui rapproche de la haute raison.

IV. Dans les choses publiques et privées, le grand mal est que le choc des intérêts est toujours mêlé du choc des passions, qui faussent la direction des intérêts.

V. Il y a des procès, qui ne sont pas menés comme des affaires, mais comme des complots.

VI. Les gens de palais portent loin la vanité du métier : il n'est pas rare d'en trouver, qui accepteraient, au besoin, la réputation de coquin, plutôt que celle de sot en chicane.

Digitized by Google

VII. J'ai observé, toute ma vie, que, dans tout ce qu'on appelle accommodement et conciliation, on entend toujours qu'il y ait sacrifice de part et d'autre; en sorte que, lorsque le puissant se relâche d'une tyrannique prétention, le faible soit obligé de céder de son droit; de même de l'homme raisonnable, avec le fou; de même de l'honnête homme avec le coquin. Prêcher et pratiquer ainsi la conciliation, c'est tout pervertir; c'est faire de la prudence un renfort à l'oppression.

VIII. Rien de mieux que de s'interposer entre des forces inégales; mais cet office vous impose de peser, de tous vos moyens, du côté du juste et de l'honnête.

IX. Les mêmes écrits, sur des questions, qui varient sans cesse par les termes, si ce n'est par les choses, ne seraient plus que de vieux habits, dans des modes nouvelles. En philosophie, en littérature, en politique, au barreau, on abrégerait tout, si on n'écrivait que sur une question fixée.

[illegible] rtain embarras gêne et obscur-

Digitized by Google

cit l'esprit; on a dans la pensée le mot qu'il faudrait dire; et on ne le dit pas.

XI. Il vient enfin de quelque part; c'est le fruit qui tombe, parce qu'il est mûr; et il en résulte cette adhésion générale, qu'enfante l'apparition de l'évidence, dans une longue et laborieuse recherche.

XII. Plus les dissensions sont petites par l'espèce des âmes et des objets, plus elles sont intraitables.

XIII. De grands personnages sont sur la scène; c'est une commotion générale, un célèbre scandale. De quoi s'agit-il? Le plus obstiné des contendans, si ce n'est tous les deux, joue contre lui-même. Il fait, avec fureur, une sottise.

XIV. La froide obstination n'a pas de moins funestes écarts, qu'une sensibilité impétueuse.

XV. Les petites passions, en se mêlant à tout, enfantent souvent de grands maux.

XVI. Les conseils sont responsables, moralement, des troubles, des scandales, quand

Digitized by Google

ils arrivent, non-seulement par des spéculations intéressées, mais encore par un pédantisme insensé, et un vaniteux entêtement.

XVII. Il est des causes, qui se décrient par la sécheresse de leur discussion : là, où se placent la raison, la justice, les considérations morales, les bons sentimens; là vient, si ce n'est l'éloquence, au moins quelque intérêt.

XVIII. Où va souvent se nicher le plus incurable, comme le plus sot des orgueils? Dans des subtilités et des rigueurs de palais, et dans le style qui leur est propre.

XIX. Au théâtre, les bons sentimens restent encore inviolables; et au palais, le ridicule est à les invoquer.

XX. Nul homme ne peut se placer assez bas, pour avoir droit à l'impunité de ses méfaits.

XXI. Il est des jugemens où éclate une singulière industrie à éluder les droits d'un opprim

XXII. s jugemens font aux honnêtes

Digitized by Google

gens la même horreur que ces livres déhontés, qui renversent tous les principes de la morale.

XXIII. Dans ces derniers temps, tour à tour, par l'esprit de révolution et par celui de contre-révolution, la pire immoralité est sortie des lois, des jugemens et des adages du barreau. Celle-là infecte tout, en propageant le mal, par tout ce qui est destiné à sa réfrénation.

XXIV. Des temps mauvais arrivent et se prolongent, où les sentimens généreux s'éteignent; où les lois de l'honneur ont disparu; où l'opinion publique n'est ni un appui, ni un frein; où, sans énergie et sans couleur, comme les mœurs, elle déshérite également le bien, de l'estime, et le mal, de la honte.

XXV. La justice se perfectionne dans la bonté, comme la générosité dans la sagesse.

XXVI. J'entends sans cesse retentir, autour des autorités, ce cri solennel : *Soyez impassibles, comme la loi.*

Et moi, qui puis aussi me rendre témoi-

Digitized by Google

gnage d'avoir toute ma vie médité les principes, les moyens, le but de la justice; la liaison nécessaire et l'utile accord des opérations de l'esprit avec les nobles mouvemens de l'âme, je dis à toutes les autorités :

Écartez de vous la fausse sagesse des petits esprits, qui retranchent toujours, à la haute sagesse des lois tout ce qu'ils n'en peuvent saisir; adoptez les faibles et les délaissés, comme la loi; soyez sensibles pour eux, autant que la loi même. Quels autres ont plus besoin de sa protection? Pour quels autres a-t-elle été faite? Ouvrez vos cœurs à leurs humbles prières; car qui ne les sent pas, les méprise. Fermez vos esprits à tous les sophismes des hommes en crédit et en pouvoir, qui, usurpant toujours, se prétendent toujours envahis. Là, seulement, est le danger de la justice.

XXVII. Tant qu'une autorité répressive ne croit pas de son devoir de s'interposer entre l'oppresseur et l'opprimé, il est clair que l'opprimé n'a d'autre juge que l'oppresseur. Est-ce là ce qu'on veut, avec l'impassibilité du magistrat?

Digitized by Google

XXVIII. Voici le sens secret de ce mot : on fera pour les pauvres, les faibles, les opprimés, ce que voudront bien accorder les riches, les puissans, les forts.

XXIX. Je demande à tout homme public, dans la cause des faibles et des délaissés, cette fermeté, qui veut tout ce qu'elle doit; et ce courage, qui administre toute la convenable allégeance à toute injuste souffrance.

REPRISE DES PENSÉES DÉTACHÉES.

CXXV. Une âme noble s'affermit dans le courage de son devoir, par la menace d'en devenir la victime.

CXXVI. Les grandes âmes éprouvent plus d'injustice, d'ingratitudes, de déloyautés. Pourquoi cela? On est en sûreté contre elles par leurs généreux dédains sur leurs injures.

CXXVII. Je me lasse d'être dupe. Pour être trop bon pour vous, je ne veux plus être injuste envers moi-même.

CXXVIII. On se défend aisément de toute amertume, dans toutes espèces de ruptures,

Digitized by Google

quand on peut se replier dans sa conscience, avec une pleine satisfaction.

CXXIX. Après de grandes fautes, la certitude d'une meilleure conduite n'est que dans un jugement sévère de soi-même.

CXXX. La dignité paternelle ne se sépare pas de l'indulgence paternelle.

CXXXI. Le père qui, avec un fils, adopte comme une règle irrévocable, même un juste ressentiment; qui a fait un pacte avec la haine, ne méritait pas un meilleur fils, que celui qui a méconnu ses droits.

CXXXII. Biaiser, *finasser*, n'être ni dedans ni dehors, est le mauvais jeu des petits esprits et des petites âmes.

CXXXIII. Le silence des gens en place, a quelquefois l'air d'une autorisation; et n'est souvent qu'un piége.

CXXXIV. Excéder ses droits, c'est manquer à ses devoirs.

CXXXV. Que faire avec ces gens, qui, pour n'avoir pas à répondre aux raisons que vous leur présentez, se fâchent par les sottises qu'ils vous prêtent?

Digitized by Google

CXXXVI. La générosité de certaines gens consiste à donner, avec l'arrière-pensée de reprendre au double.

CXXXVII. La vengeance a un grand avantage avec les beaux esprits; c'est de pouvoir les frapper dans la partie d'eux-mêmes où se porte toute leur âme, dans leurs écrits.

CXXXVIII. Il est insensé de demander de grands sacrifices, si ce n'est à de grandes âmes.

CXXXIX. On gémit dans son cœur d'une victoire sur son cœur; on en gémit longtemps. Néanmoins il s'en élève un noble orgueil, un sentiment consolateur. On s'est éprouvé fort, généreux, égal à un beau devoir; on se sent capable de recommencer; on a sa récompense, dans sa peine.

CXL. Ce qu'on ferait de généreux contre soi, on ne le peut quelquefois à cause d'un autre. Il est des actes de vertu, que la justice ne permet pas.

CXLI. Avec un cœur bourrelé de la crainte de sa disgrâce, un ministre va entendre les plaintes du public. Jugez de son attention et de son intérêt.

Digitized by Google

CXLII. Si un grand veut vous en imposer, souvenez-vous de ce que vaut un honnête homme.

S'il s'emporte contre vous, contenez son arrogante colère par votre sang-froid.

S'il vous menace de son autorité, défendez-vous par votre conscience.

Et, s'il le faut; soyez sa victime, plutôt que son complice.

CXLIII. Un honnête bourgeois, en sortant d'avec un ministre, disait : *Son grand air me faisait peur, d'abord. Mais ses propos m'ont fait bouillir le sang; et je suis devenu aussi fier que lui, à ma façon.*

CXLIV. La plus belle vertu n'est point épargnée par la rage frénétique des factions.

CXLV. Avec l'importance des entours, des liaisons considérables et une belle fortune, on se tire de toutes les mauvaises affaires; *fors l'honneur.*

CXLVI. Fatiguons tous les gouvernemens, pour en arracher les réformes qui les sauvent, et ne les renversons jamais.

CXLVII. On ne dissuade pas d'un mauvais

Digitized by Google

soupçon, celui qui ne médite lui-même que le mal.

CXLVIII. Comme nous traitent ceux qui ne sentent que notre besoin d'eux!

CXLIX. Les bons mouvemens de l'âme valent mieux que les combinaisons de l'esprit, pour sortir des troubles de famille.

CL. La première injustice que l'on reçoit parmi les hommes laisse dans notre âme une impression, qui ne s'efface pas.

CLI. Sortir de l'état dans lequel notre âme s'était moulée, c'est souvent sortir de notre bonheur, et de notre mérite.

CLII. Dans notre ancien régime, la noblesse avait bien su déroger jusqu'à l'opulence des maltôtiers; mais elle dédaignait encore l'alliance des lettres et des arts; tout en faisant vanité de leur commerce.

CLIII. Prendre les choses comme elles sont, et les employer comme les circonstances le permettent : c'est la sagesse pratique de la vie.

CLIV. On préjuge des actions des hom-

Digitized by Google

mes, d'après leur intérêt : la règle est bonne, assurément. Mais il ne faut pas oublier qu'ils se conduisent aussi, d'après leur caractère.

CLV. Rien ne se fait plus aimer et honorer, que le caractère d'un sage, dans les mouvemens d'un homme sensible.

CLVI. Les jeunes seigneurs, sous Louis XVI, se lassaient de la marche monotone de la vieille monarchie ; ils voulaient un mouvement qui animât les acteurs, les spectateurs ; ils tracassaient les ministres avec des idées parlementaires, avec des idées philosophiques ; tout leur était bon, pour fronder. Le tiers-état ne frondait pas ; mais il apprenait ses droits, ses moyens, sa puissance.

CLVII. Les petites gens, dans l'ancien régime commençaient à s'étonner et à s'indigner qu'on voulût toujours les tourner les uns contre les autres. C'est une des petites causes, qui ont joué avec les grandes, pour la révolution.

CLVIII. Il y avait des gens d'une telle bonne foi, dans le culte des abus, qui faisaient

Digitized by Google

leurs fortunes, qu'ils disaient sérieusement des Turgot, des Malesherbes, des Necker : *Ces gens-là, de réformes en réformes, ruineront le roi et la France.*

CLIX. Jamais gouvernement n'eut plus de petits torts, plus d'inconséquences, que celui de Louis XVI; il recherchait l'opinion, et la violait sans cesse; il lui cédait, mais avec humeur; toujours incomplétement, toujours trop tard.

CLX. Un gouvernement, sage et habile, sans l'étouffer, ni la braver, sait la redresser, la contenir, la diriger, s'en faire un appui et un moyen.

CLXII. Il n'est pas mal d'être raisonnables envers nous-mêmes, lorsque nous sommes généreux pour les autres.

CLXII. Il ne déplaît pas à une grande âme d'être née dans la classe des pauvres, des orphelins; dans la grande masse du peuple; elle est avertie par-là d'en faire toujours les objets de ses pensées; de les servir en frère; de les aider à se relever, comme elle a appris à se relever elle-même.

Digitized by Google

CLXIII. L'opinion devrait flétrir ceux qui sollicitent ou même acceptent un bénéfice de la loi, contre le cri de leur conscience.

CLXIV. Il est des hommes faibles et petits en tout, même dans la méchanceté.

CLXV. Il est des gens contre qui c'est une duperie de se défendre, et un bon jeu d'attaquer.

CLXVI. La nécessité seule peut plier les caractères et briser les passions.

CLXVII. Les frères et sœurs passent leur jeunesse dans une alternative de petites querelles et de courtes amitiés. C'est déjà l'image de toutes les autres liaisons, où l'on se prend et l'on se quitte, par des goûts et des antipathies d'un moment.

CLXVIII. L'amitié est une heureuse rencontre, et non un bonheur commun dans nos mœurs; elle demande trop de qualités, et trop d'accord dans les qualités.

CLXIX. On s'est réduit à être des camarades, des voisins, des associés, des parens, d'[illegible]s connaissances; et on a bien

Digitized by Google

fait ; c'est déjà un avantage qu'une communauté d'intérêts et de plaisirs ; principe de la sociabilité et source de la bienveillance.

CLXX. Il y a des fautes qui n'excluent pas les meilleurs sentimens ; et qui ne s'allient pas avec les mauvaises actions. Les personnes, à qui il échappe beaucoup de fautes, ne sont ni les plus estimables, ni les moins aimables.

CLXXI. Où en serait la loi, si elle voulait écouter toutes les plaintes de l'intérêt trompé ? N'a-t-elle pas à dire : Ouvrez-moi vos consciences ; et voyons si vos désirs étaient innocens des injustices, que vous me dénoncez ?

CLXXII. Tel est le cœur de l'homme, que le meilleur garant du devoir, c'est l'avantage et le plaisir qui en résultent.

CLXXIII. Il ne faut pas se hâter d'improuver dans les choses anciennes et générales. Il n'est pas naturel que les hommes aient fait long-temps les mêmes choses, sans des motifs dignes d'une sérieuse attention.

CLXXIV. La justice est avant l'utilité ; ou

Digitized by Google

plutôt, il n'y a point d'utilité, sans la justice.

CLXXV. Les lois nous observent assez au dehors, pour laisser inviolables nos pensées dans la vie domestique.

CLXXVI. La liberté ne sait pas toujours garder ses propres bornes; alors elle ressemble à la rébellion, qui alarme bientôt l'autorité; et l'autorité, dans ses inquiétudes, abuse de ses moyens légitimes. Sous les meilleurs lois même, voilà l'éternel procès entre les gouvernans et les gouvernés.

CLXXVII. Jamais les lois n'ont plus de stabilité, que lorsqu'elles tirent leur force de l'acquiescement public.

CLXXVIII. Si la contradiction les éprouve d'abord, c'est pour les affermir ensuite.

CLXXIX. Le respect où elles arrivent devient une sorte de religion.

CLXXX. L'homme répugne à la règle; il ne s'y attache que par un besoin bien senti.

CLXXXI. Jamais aucun droit réel du citoyen n'a mis la société en péril.

Digitized by Google

CLXXXII. La justice est mère de la paix publique et de l'ordre privé.

CLXXXIII. Le prince doit porter une noble douceur et une sorte d'urbanité, dans le gouvernement.

CLXXXIV. Loin de nos monarques, ces maximes serviles, qui détruiraient entre eux et les peuples, cette facile communication, qui consacre la puissance par la bonté, qui ennoblit la soumission par l'amour.

CLXXXV. La vérité est le premier besoin des rois; la plainte, le premier droit des sujets.

UNE CAUSE CÉLÈBRE.

J'ai essayé ici, sans entrer dans aucun détail d'une cause, de la tracer rapidement, par les traits dramatiques et les réflexions morales qui en sortaient.

I. Dans un bon régime civil, toute affaire particulière, qui conduit à des considérations générales, doit devenir un objet de l'attention publique, comme un fait où l'expérience dépose avec son autorité, où

Digitized by Google

l'opinion réclame un nouvel examen du cours des lois ou des mœurs.

11. Une grande tragédie domestique s'est développée, sous les yeux du public, à la fin de l'ancienne monarchie; et allait enfin entraîner l'abolition de ce qu'on appelait les *lettres de cachet*.

Ces murs impénétrables qui, pendant neuf mois, avaient séparé un innocent, un malheureux, un homme de bien de ses parens, de ses amis, de ses protecteurs; des magistrats, à qui seuls il eût appartenu de le punir, s'il avait été coupable, se sont ouverts: et, dans le fond d'une loge de *Charenton*, on a vu un citoyen captif, sans délit prouvé, et même contre la possibilité d'un délit; un époux accusé par sa femme; un père opprimé par son gendre, et du consentement de sa fille; un vieillard infirme, enfermé dans une habitation étroite et mal saine; réduit, pendant l'hiver, aux vêtemens qu'il avait apportés, durant l'été; dont les maux s'irritaient encore plus des déchiremens de son âme, que des privations où on le condamnait.

Digitized by Google

III. Voyez l'affreuse distinction de mon sort, disait-il; c'est tout ce que j'avais de plus cher qui m'a accablé; c'est tout ce que j'avais de plus cher qu'il faut que j'accable à mon tour. On m'a réduit au point d'arracher de mon cœur tout ce qui fait la consolation des vôtres, de déchirer devant vous les liens les plus sacrés. A l'âge où l'on n'est plus rien pour le public, il faut que je me jette dans ses bras, chassé de l'asile où les autres se réfugient!

IV. Il avait tenu registre de ses douleurs; il était sorti de sa prison, avec ce dépôt de plaintes, de supplications, d'imprécations, dédaignées; c'était là sa ressource, sa richesse, son espoir.

V. Le crime ne s'est pas encore avisé de raconter sa vie, si ce n'est lorsqu'il a pris le parti de l'impudence.

VI. Mais l'innocence ouvre sa vie entière, pour éclaircir un seul fait. Elle ne veut pas être estimée plus qu'elle ne vaut; c'est assez pour elle de se produire dans toute sa candeur.

Digitized by Google

VII. La calomnie blesse un noble caractère, jusque dans sa modestie, dont elle le force de sortir.

VIII. Un malheur de beaucoup d'accusés, a été d'être crus coupables de quelque crime secret, parce qu'ils n'avaient rien de réel à déclarer.

IX. Il est des égards, une circonspection, dont un homme juste et droit ennoblit la cause qui lui est confiée; et qui n'ont rien de commun ni avec des calculs intéressés, ni avec des craintes serviles.

X. Soit dans les choses, soit envers les personnes, la modération est le caractère principal de la raison; elle est un talent autant qu'une vertu; on doit la chercher; on ne peut se la promettre; le meilleur moyen de l'obtenir et de la garder, est dans la loi courageuse qu'on s'en fait.

XI. Des hommes faibles dans leur maison, se sont montrés pleins d'énergie dans une prison; ils savaient mieux résister aux puissances de la terre, qu'à leur femme.

XII. C'est que l'homme sensible peut ou

Digitized by Google

blier ses droits pour le bonheur des autres ; mais que l'honnête homme ne sait pas abandonner son honneur à la calomnie.

XIII. Il est un refuge où l'homme peut toujours atteindre dans ses fautes et ses malheurs, c'est la divinité. Privé de tout commerce avec les hommes, il l'appelle et la trouve dans une prison. Il se compose une prière, avec laquelle il se calme tous les matins.

XIV. Quelle vénération méritent ces nobles amis, qui gardent à la vertu éprouvée la confiance, qu'ils lui doivent; qui viennent la reconnaître, s'en ressaisir au sein du délaissement d'une famille, des outrages de la persécution; et élever pour elle un intrépide témoignage!

XV. Une des plus chères pensées de l'opprimé, ainsi secouru, est de les associer à la solennité de sa réparation; et d'augmenter pour eux l'estime publique, dans laquelle il va rentrer lui-même.

XVI. Homme innocent et juste, la loi est sans cesse présente à ton esprit; tu l'invo-

Digitized by Google

ques dans ton cœur; tu répètes partout ce nom sacré dans ces pages, qui te renouvellent sans cesse tes injures; dans ces pages, captives comme toi-même; au défaut de la justice des hommes, tu invoques celle du ciel; tu l'honores jusque dans cet oubli de tes maux, que ton désespoir lui reproche. Oh! persévères encore dans ton courage; ce mystère d'iniquité passera de ta prison, dans le sanctuaire de la justice; il sera dévoilé à la France entière; l'estime publique te reviendra; elle fera l'éclat de ta vieillesse; et tous les cœurs sensibles, en te connaissant par tes malheurs, les consoleront par le plus honorable intérêt. Que sais-je? peut-être l'impression qu'ils feront, agira sur les abus, dont tu fus l'une des victimes; et une bienfaisante réforme dans nos lois consacrera ton histoire déplorable.

XVII. Toute affection forte a son exagération, avec laquelle elle ne veut pas tromper, mais se soulager elle-même.

XVIII. La poésie n'est que l'illusion naturelle d'une sensibilité exaltée. Tous les malheureux donnent cette couleur à leurs écrits,

Digitized by Google

parce qu'ils sentent, comme les poëtes imaginent.

XIX. Quelle différence entre la conduite de l'homme privé et celle de l'homme public! Un ministre a fait tort à un de ses laquais; il répare son erreur. Il a opprimé un citoyen, au mépris de la loi; et il ne veut être comptable de rien.

XX. L'indulgence, qui admet des excuses valables, dans ce cas, est une haute modération dans un opprimé.

XXI. O désolation de la vie! mille événemens nous séparent de ceux que nous aimons. Un sort plus doux nous ramène vers eux; nous ne les retrouvons plus; la mort nous les enlève, pendant que notre cœur, vide de consolations, gémit loin d'eux.

XXII. Les hommes ne savent pas rester à un grand degré d'émotion; et ils sont prêts à croire qu'on les avait surpris, à proportion qu'on les avait touchés.

XXIII. Le public se laisse quelquefois prévenir contre un accusé, innocent; on peut ébranler sa foi; mais non corrompre sa con-

Digitized by Google

science; c'est lui seul qu'il aime; il lui revient, à la fin, pour ne plus l'abandonner. Telle est la différence entre les avantages de la calomnie et les droits du malheur.

XXIV. Il faudrait étouffer ces épouvantables histoires, qui diffament le cœur humain; comme l'on cache à la vue ces productions de la nature, dont la difformité révolte les sens.

XXV. Mais lorsqu'une fatale nécessité les a fait éclater, il faut rendre utile la terreur même qui en résulte.

XXVI. C'est souvent dans les bouleversemens publics, que l'empire des lois se raffermit. L'absence de leur protection en fait mieux sentir le besoin, et leur ramène une obéissance plus fidèle.

XXVII. Il en est de même dans les grandes violations des mœurs et des devoirs. Les imaginations, révoltées de l'audace du crime, embrassent plus vivement la touchante beauté de la vertu; et les vives impressions de ce contraste appuient mieux les lois de

Digitized by Google

la morale sur les saintes inspirations de la nature.

XXVIII. Les âmes généreuses bénissent leurs infortunes, lorsqu'elles ont été l'occasion d'un soulagement pour d'autres misères.

XXIX. Plus un roi fait le bien sur de moindres prières, plus il est doux à son cœur et glorieux à son règne.

JUGEMENT SUR CETTE AFFAIRE PAR UN ENFANT.

XXX. Mais comment parler, que dire, de la part des accusateurs du comte de.....? C'est ce qu'observait un jour un homme qui, par état, connaît les droits du citoyen; et qui connaît encore mieux, par son cœur, les sentimens de la nature. « Arrêtez, lui dit » quelqu'un, *j'entreprends leur défense.* — » Vous! j'en suis fâché; mais enfin qu'avez-» vous à dire? — *Cet homme était un ban-» queroutier frauduleux.* — Votre devoir » était de cacher son crime, en payant ses » créanciers; ensuite de le faire évader chez » l'étranger, au lieu de l'arracher de l'asile

Digitized by Google

» où on l'a pris. Mais où sont vos preuves?
» — *Sa lettre.* — Elle ne me montre qu'une
» chose bizarre et une bonne intention. —
» *Il paraissait emporter de l'argent.* — Dès
» le moment qu'il a été arrêté, il a prouvé
» qu'il n'en emportait pas. — *Les soupçons*
» *demeurent au moins. Au reste, nous ne*
» *prétendons pas l'accuser.* — Vous avez
» bien fait pis que l'accuser; il s'agit main-
» tenant de le convaincre. — *Il avait déjà*
» *ruiné sa femme.* — Une femme, ruinée
» par son mari, demande sa séparation;
» c'est là tout son droit. Mais comment donc
» avait-il ruiné sa femme? — *Par ses éco-*
» *nomies.* — Ceci est nouveau. — *Il écono-*
» *misait, pour se faire des fonds à part.* —
» Vous savez donc où sont ces fonds? —
» Non, *c'est une énigme.* — Quoi! pas le
» moindre indice? — *Rien n'est plus impé-*
» *nétrable.* — Dans ce cas-là, je ne vois dans
» votre *énigme*, qu'une imposture sans vrai-
» semblance. — *Quel homme osez-vous dé-*
» *fendre!* — Un malheureux, dont vous ne
» pouvez faire un coupable. — *Un menteur,*
» *qui vous a séduit par des faits calomnieux,*
» *par des tableaux romanesques.* — De

Digitized by Google

» quel droit lui niez-vous ses douleurs, vous
» qui n'en avez eu nulle pitié? — *Des per-*
» *sonnes non suspectes les démentent.* —
» Moi, je m'en tiens à un seul fait; il était à
» Charenton. Et vous, qui l'y avez conduit,
» qui l'y avez retenu, pendant neuf mois;
» qui l'avez séparé de tout ce qui pouvait le
» sauver, vous étiez sa femme, sa fille et
» son gendre. »

Le défenseur de la femme, de la fille et du gendre, cherchait sa réponse. L'honnête homme, dont je rapporte l'entretien, saisit ce moment, pour ébranler son antagoniste; et la vue d'un enfant de huit ans, qui était présent, lui inspira un moyen, dont l'éloquence, simple et naïve, m'a paru devoir être conservée dans cette cause. « Écoute,
» ma fille, lui dit-il; ton pauvre père a déjà
» eu bien des chagrins. Tu lui en donneras
» peut-être de plus grands encore. Sa tête
» se troublera dans ses douleurs; il t'écrira,
» avec son bon cœur, une lettre sans raison.
» Tu iras trouver M. le lieutenant de poli-
» ce, tu lui diras : *Il faut enfermer mon*
» *père*; et il sera enfermé. Pour comble de
» malheurs, il saura que c'est toi; et, avant

Digitized by Google

» de se donner la mort, il te donnera sa ma-
» lédiction. » Alors l'enfant, fondant en larmes, et se jetant au cou de son père, comme pour l'arracher au sort, dont il lui avait offert l'image : *Non, mon papa, je ne te ferai jamais enfermer; et si jamais on t'enferme, j'irai mourir avec toi dans la prison.*

Ainsi répond la nature. Quand nos adversaires auront tout dit, nous les ramènenerons à ce mot d'un enfant; et il retentira sans cesse dans tous les cœurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

PENSÉES
ET RÉFLEXIONS.

LIVRE TROISIÈME.

SUR LES FEMMES.

I. Les devoirs de la dépendance ont été portés dans la femme, comme plus propre à se les adoucir par ces aimables moyens, qu'elle tire de sa faiblesse même.

II. On doit aux femmes cette justice, que jamais elles ne rendent davantage à leurs époux, que dans les choses, où la loi cesse de leur imposer l'obéissance.

III. On en a vu venir, de toute leur fortune, au secours d'un mari, de qui elles avaient beaucoup à se plaindre.

IV. D'autres s'attacher à leur malheur, et se réconcilier avec eux, pour les suivre dans un exil.

Digitized by Google

v. On en a vu, pour ces nobles sacrifices, briser des liens secrets, qui leur étaient plus chers que la vie; obtenir sur elles-mêmes une victoire, qu'on n'aurait pu leur offrir; et ne plus chercher le bonheur que dans ces consolations, si pures et si douces, d'un beau devoir, fidèlement rempli; qu'elles savent aussi goûter de toute la sensibilité de leur âme.

vi. C'est surtout dans les femmes d'un ordre distingué, que cette vertu éclate le plus, parce qu'il faut le secours de l'éducation et la passion de l'estime publique, pour rendre le cœur si délicat et si généreux.

vii. Les femmes ne sont si malheureuses, au déclin de leurs charmes, qu'en oubliant que la dignité d'une mère est destinée à remplacer la beauté d'une épouse.

viii. L'estime du public a plusieurs degrés; et sa sévérité s'adoucit, suivant les situations et les personnes. Cette indulgence est plutôt un progrès, qu'un relâchement dans les mœurs et la morale.

ix. La loi ne nous relève pas des impru-

Digitized by Google

dences, qu'une violente inquiétude pour nos amis ou nos maîtresses, nous aurait fait commettre; ainsi qu'elle le fait des pères aux enfans, du mari à la femme, et réciproquement.

Elle ne vient au secours que des affections, qui sont dans l'ordre des devoirs.

x. C'est un honneur pour ces autres sacrifices : ils restent dans les fastes de l'amitié et de l'amour, pour l'enchantement des âmes sensibles et la gloire de l'humanité.

xi. Voici le cas qui réclame le plus toute espèce de protection. Voyez cette jeune victime, que l'on trompe par le mot de devoir; que l'on consterne par celui d'exhédération; que l'on épouvante par celui de malédiction; par la nature, elle est timide; par son éducation, elle ignore jusqu'à ses droits; par sa situation, elle est placée entre deux malheurs, celui de résister et celui d'obéir. Si, de quelque part, il ne lui vient un secours, un appui, un refuge, où est la justice des lois et la bonté des mœurs?

xii. Les fruits de la violence sont le poison de l'hymen.

Digitized by Google

XIII. On se rend ses malheurs bien amers, en les aggravant par ses fautes.

XIV. Le plus beau triomphe d'une mère, est de réunir par leurs vertus, des enfans divisés par leurs passions; et de se soumettre leurs cœurs par le charme de sa tendresse.

XV. Lorsqu'une préférence involontaire vous entraîne vers un de vos enfans, vous avez la plus puissante des raisons d'être encore meilleure aux autres.

XVI. Je désire pour ami le fils, qui n'a jamais résisté aux larmes de sa mère.

XVII. J'honore la jeune personne, pour qui la pensée des larmes de sa mère est une garde sur son cœur.

XVIII. Combien nous devons veiller sur les vieux ans de celle, qui passait des nuits, à côté de notre berceau!

XIX. Qui doit le plus vénérer, ménager, avec une crainte religieuse, cette vertu maternelle, qui sait triompher de la tendresse maternelle? le fils, qui en est l'objet.

Digitized by Google

xx. Malheur aux enfans, qui ne savent pas honorer, dans les auteurs de leurs jours, une tendresse, qui se blesse elle-même par ses refus!

xxi. La nature, violée envers les enfans, ne leur dit plus rien en faveur des pères et mères. C'est une double perversion.

xxii. Ne regardez pas un égarement du cœur, dans des femmes bien nées, comme un lâche oubli de leurs principes, comme un entier abandon de leur dignité.

xxiii. Les amours, dans des rangs différens, déplacent les cœurs, sans rapprocher les conditions.

xxiv. Avons-nous le droit de tourmenter les cœurs, lorsque nous n'avons pas le pouvoir de les changer?

xxv. L'innocence est souvent seule, contre les puissans; mais Dieu est avec elle; et tôt ou tard, il amène son jour. Telle est la profonde persuasion d'une femme calomniée et opprimée.

xxvi. *Nous nous reverrons dans un meilleur monde!* C'est là le fond de la religion

Digitized by Google

pour toutes les personnes, douées de la tendresse du cœur; et par conséquent pour les femmes; leur ôter cette pensée, serait leur arracher le cœur.

XXVII. Otez cette pensée à la vie humaine; et dites-moi ce que deviennent l'amour, l'amitié, la reconnaissance; toutes les affections domestiques, qui sont devoirs et bonheur; la sympathie des belles âmes; le prix des nobles sacrifices; le charme des pieux souvenirs; et ce besoin des explications, des justifications, des réparations, avec tout ce que nous avons aimé et honoré, qui pèse, toute la vie, sur les bonnes consciences.

XXVIII. Je parcours de la pensée ceux et celles que j'ai aimés et honorés; et je dis à chacun: *Je vous reverrai dans ce meilleur monde*, où j'arriverai, à mon tour; et ce sentiment m'unit encore à eux; et ce sentiment me persuade que je ne suis pas indigne de cette destinée.

XXIX. Une jeune dame était résolue à sacrifier sa passion au désir de ses parens. Ceux-ci, se défiant d'elle, se mettent à persécuter son

Digitized by Google

'ors ce cœur généreux s'exalte
s contraire; et elle dit : *Les miens*
'; *maintenant tout pour l'a-*

mère, placée entre deux fils,
nnaissant pas, sont prets à se
ıe rivalité d'amour, ne balance
tel malheur et la plus cruelle
ns; elle dit : *Je vous le dé-*
de la nature; apprenez le
ıme coupable; vous ne pou-
ous êtes des frères (**).

ır veut qu'on s'engage si
n'y ait plus une résolution
ible.

leurs vues, les parens en-
s dans un jeune cœur un
oussait; et, d'après d'au-
ent lui ordonner de l'é-

---

roman théâtral, intitulé : *Le*
ils naturel. Je me propose de
ouvrage, considérablement

Digitized by Google

touffer. C'est la barbarie dans l'inconséquence.

XXIII. N'est-ce pas un crime dans des parens, de compromettre la vertu d'un jeune cœur dans les rigueurs d'un mariage sans amour, ou d'éteindre son âme, en désenchantant l'aurore de sa vie?

XXXIV. Lorsqu'en aimant, vous sentez que votre cœur ne se détache pas de la passion du bien; que le sentiment de vos devoirs ne fléchit pas sous la victoire de l'amour; ne vous reprochez pas votre amour.

XXXV. Des femmes, quelquefois sans honneur, se croient permis d'attaquer dans leur sexe, ce que peut avoir hors des règles communes, l'innocente beauté de certaines conduites.

XXXVI. Les femmes sont plus asservies que les hommes, sous l'amour.

XXXVII. Il est souvent de leur situation, de l'immoler; et non de leur nature, de le dompter.

XXXVIII. Les hommes le croient ainsi; et

Digitized by Google

lorsqu'ils les tiennent par la passion, ils regardent comme une rébellion la seule pensée de s'affranchir.

XXXIX. Telle personne ne vous a souvent trahie, que pour n'avoir pas été enchaînée par votre confiance.

XL. L'amour malheureux ne peut se plaire à lui-même, se consoler, qu'en faisant tout encore pour l'objet aimé.

XLI. Les femmes d'un noble caractère épousent un devoir, comme elles sentent une passion; et lorsqu'elles ne peuvent les concilier, elles se décident par ce qui frappe sur leur cœur, plutôt que par ce qui est dans leur cœur.

XLII. Une jeune personne est innocente de l'empire qu'elle obtient : sa séduction est dans son innocence.

XLIII. Une séduction, par la naïveté et la candeur, est la plus puissante des séductions.

Digitized by Google

HISTOIRE D'UNE FEMME CÉLÈBRE,

(Tracée par elle-même.)

XLIV. J'ADOPTAI une nouvelle existence; je me livrai à l'étude : j'ornai mon esprit; je désirai ce genre de jouissance et de succès; à la société : je cherchai l'art d'y régner dans celui de plaire; je joignis, à quelques grâces naturelles, la dignité des manières, des procédés, de la conduite; l'art des ménagemens entre les passions et les caractères, au tact des convenances entre les âges, les sexes, les rangs divers. On me crut plus aimable, depuis que rien ne m'attachait plus; j'obtins une sorte d'empire, pour remplir le vide d'un seul sentiment; et ne pouvant être une femme heureuse, je devins une femme célèbre (*).

XLV. Un jeune poëte vivait dans une bonne et honnête maison, dont on mariait la fille; ce qui déplaçait toute la famille. *Et moi*, dit-il, *où irai-je?* La jeune mariée répond pour tous : *Vous irez, où serait allé La Fontaine, si madame de La Sablière avait délogé.* C'est un mot de femme.

(*) Tiré de mon roman théâtral.

Digitized by Google

XLVI. Il y a des personnes, qui se font hautes et fières, dans la crainte d'être trop bonnes; et qui, en cela, se rendent justice; et ne se trompent pas au mal, mais au remède.

XLVII. Rien de plus aimable, surtout dans une femme, que d'être près de la vanité, par sa position, et d'en être loin, par son caractère.

XLVIII. Nous avons vu, dans l'ancien régime, de grandes dames, qui refusaient, près d'elles, de très-vulgaires honneurs; et qui accordaient leur amitié, lorsque leur amitié était devenue un asile.

Nous avons vu des vanités bourgeoises, mais qui n'auraient jamais dérogé, en nulle occasion.

XLIX. Dans les rangs élevés, les femmes, surtout, ont plutôt leurs amies au-dessous d'elles, que près d'elles.

L. Les rangs pareils se repoussent. Les distances rapprochent les belles âmes.

LI. C'est dans ces amitiés obscures et silencieuses, que des femmes du plus grand éclat ont souvent montré qu'elles savaient

Digitized by Google

aimer; et que, sûres de l'être, elles ont éprouvé ce courage, qui sait déplaire, pour servir.

LII. Les femmes, dans les hauts rangs, sont placées comme des médiatrices entre l'obscurité et la gloire, entre l'oppression et le pouvoir réparateur. Qu'on les passionne de cet aimable emploi; et elles le rempliront, comme d'autres femmes s'acquittent de cette fonction, plus sublime, que la religion leur confie, dans les asiles de toutes les souffrances.

LIII. Tout est bien tendre, bien délicat dans le retour des cœurs : craignez de le manquer par l'impatience de vos vœux, et l'exigeance de vos empressemens.

LIV. La femme, qu'une femme aimera le plus, est celle qu'elle croyait sa rivale et qui s'est refusée à l'être (*).

LV. C'est une femme, qui sait le mieux contenir et dissimuler l'ivresse d'un heureux sentiment, qui vient l'assaillir. Il est là, sur son cœur; mais comme un trésor, encore

(*) Situation de mon roman.

Digitized by Google

scellé : cependant, douce, calme, présente à tout, aimable à tous, le tourment même de l'impatience la tient en dehors d'elle; jusqu'au moment où elle pourra se plonger dans les délices mystérieuses qui l'attendent. Alors, seule, dans le silence et le repos de la nuit, repoussant le sommeil, comme un ennemi de sa joie, son âme n'est plus que dans une seule pensée, qu'elle tourne et retourne, au gré de son avide passion (*).

LVI. Il y a des sentimens cachés dans le fond du cœur d'une femme, qui attendent une seule personne, pour recevoir, une fois, un épanchement (**).

LVII. La destinée de madame de Sévigné est aussi singulière qu'aimable : l'un des ornemens d'une belle époque par les agrémens de sa personne et de son esprit, et surtout par le charme qu'elle avait dans le cœur, et qui se répandait jusque sur ses petits défauts et ses légers ridicules, elle se donnait, sans le savoir, à la postérité, lors-

(*) Situation de mon roman.
(**) *Idem.*

Digitized by Google

qu'elle ne se livrait qu'à sa fille; elle est devenue un de nos premiers écrivains par les seules confidences d'une vie privée; et l'un des peintres de son siècle, avec Molière et La Bruyère, puisqu'elle nous en a conservé le ton et les couleurs, dans le tableau des élégantes sociétés où elle fut placée.

LVIII. Fut-il jamais plus de femmes ornées du goût et de l'instruction des lettres, qu'à la fin de l'ancien régime, en France? Et quelles femmes eurent plus de bons sentimens dans le cœur; surent mieux faire les sacrifices à leurs devoirs; eurent plus de simplicité, de décence, de véritables grâces dans les mœurs, le ton et les manières? Je me plais à relever cet honneur pour l'esprit général de cette époque: sans doute, il fut pour beaucoup dans cet immortel héroïsme, que les femmes ont montré, aux jours infâmes et lamentables de ce régime, qui s'appelait lui-même *la terreur*. Comment donc se montrent-elles, aujourd'hui, si aliénées de cette régénération des institutions et des lois, qu'elles avaient favorisée de tous leurs vœux?

LIX. Ces pensées, que je recueille de

Digitized by Google

quelques-uns de mes écrits, auront peut-être le tort, à leurs yeux, de ne pas leur offrir leurs défauts, et même leurs vices. Elles ne haïssent pas le reproche, même l'accusation, surtout la plainte; et veulent être montrées tout entières; je ne puis me retenir d'observer, que c'est encore là un de leurs mérites; car je suis condamné à bien parler d'elles, jusqu'à la fin.

SUR LA DESTINÉE DES FEMMES,

DANS L'ORDRE SOCIAL, ET LEUR PARTICIPATION A LA CULTURE DES LETTRES ET DES ARTS.

Ce morceau est un extrait de deux discussions sur ce double sujet, faites, à des temps très-différens; l'une avant, l'autre pendant la révolution. J'ai essayé de rédiger celui-ci, uniquement par des citations des morceaux mêmes; c'est un extrait par réduction. Il y a des ouvrages qui gagneraient, et d'autres qui perdraient à ce genre de travail. Sur quelques matières, qui intéressent différens ordres de lecteurs, l'ouvrage réduit, peut être précieux; je crois que l'auteur seul peut s'extraire ainsi.

1. Il est également heureux et malheureux d'avoir à écrire sur les femmes, après

Digitized by Google

Rousseau : il faut partir de ses principes, sous peine de s'écarter du vrai éternel; ou les affaiblir, si on les reprend. C'est là où sa philosophie est aussi parfaite que son éloquence. Le traité et le roman, intitulé : *Sophie, ou la Femme* (car l'ouvrage a fondu, admirablement, les deux genres) est un des plus beaux ouvrages de notre langue et de toutes les langues. Il est pourtant vrai que l'application de ses principes à plusieurs questions de l'ordre social, restait à faire.

II. Presque point de livres en observations morales, qui n'offrent, plus ou moins des morceaux ou des traits détachés, sur les femmes. Le sujet est piquant et aimable; inépuisé, parce qu'il se renouvelle de toute la variété et la mobilité des mœurs. C'est surtout, dans le dernier siècle, qu'il a été le plus considéré, sous un aspect philosophique. Au commencement et à la fin, deux dames illustres se sont placées, à cet égard, dans une glorieuse rivalité avec de grands écrivains : sous la régence, l'honorable amie de Fénélon, de Fontenelle et de Montes-

Digitized by Google

quieu, la marquise de Lambert; et aujourd'hui madame la baronne de Staël, qui, seule, dans son sexe, a su se former un talent à part, des inspirations de l'âme et des richesses de l'esprit observateur.

Ces dames se trouvent en concurrence avec Thomas, Diderot, Condorcet, Saint-Lambert. Rien ne se ressemble moins que les écrits de ces quatre philosophes. Tous, on peut le dire, sans les rabaisser, sont effacés par Rousseau, pour la justesse de la méditation, et pour le charme du coloris.

III. Une révolution, comme celle de la fin du dix-huitième siècle, devait tout remettre en question : on fut près de demander pour les femmes, une participation aux droits politiques.

IV. Il ne s'agissait là de rien moins que de savoir, si un assentiment universel de tous les peuples, de tous les siècles, n'avait été que la violation d'une loi de la nature; et si, pour réparer cette erreur, cette injustice, le genre humain aurait à recomposer autrement tout le système social.

V. De telles discussions, qui ne peuvent

Digitized by Google

que conserver chaque chose à sa place, en donnant la raison pour garantie à l'expérience, comme l'expérience doit devenir celle de la raison, ne sont pas entièrement vaines et oiseuses, comme on pourrait le croire.

VI. Elles peuvent éclairer sur plusieurs erreurs accessoires; elles peuvent servir à rectifier des choses, dont rien, avant cet examen, n'avait indiqué les véritables règles.

VII. D'ailleurs, en législation, comme en philosophie, ne faut-il pas avoir dans l'esprit les motifs évidens et certains de tout ce qui doit rester invariable? C'est là le vice capital du droit civil de toutes les nations, où des principes, bons en eux-mêmes, n'ayant jamais été éclairés par la philosophie, risquent sans cesse d'être mal appliqués, parce qu'ils manquent des explications, qui en fixeraient les effets par les causes.

VIII. L'homme et la femme sont tellement inséparables, qu'on ne peut les concevoir, existans isolément.

Digitized by Google

L'assemblage des femmes est le seul, qui ne peut jamais former une aggrégation politique.

Les femmes, dans la société, ne sont jamais que des individus, attachés à des pères, des frères, des maris.

La nature, par ses lois, et la société, par ses institutions, ont rendu ces deux êtres nécessaires l'un à l'autre, en les unissant par leurs différences mêmes.

C'est le besoin, et non une convention, qui les a rassemblés.

Leurs devoirs ne sont pas plus les mêmes, que leurs droits.

Les prérogatives de chacun sont le dédommagement de ses obligations.

IX. Tout est bien, quand ils suivent cette loi. Tout est mal, quand ils s'en écartent.

X. L'homme, fort, indépendant, chargé des travaux, des périls, possède l'empire. Mais cet empire est le prix d'un tendre dévouement.

XI. La femme, soumise par besoin, l'est encore plus par reconnaissance. Elle porte, avec amour, une autorité, qui se tempère

Digitized by Google

dans son action; qui s'amollit, en tombant sur un si doux objet.

XII. Admirons l'économie de la nature ! C'est par l'amour qu'elle se conserve au sein d'une continuelle destruction. Mais l'amour, qui ne rapproche, qu'un moment, les autres espèces, fonde, dans l'espèce humaine, une durable société de soins et de plaisirs; et cet amour est bien mieux affermi sur les mutuels ménagemens, d'une fierté qui se plaît à s'adoucir, et d'une douceur qui jouit de ce qu'elle accorde, que sur l'ombrageuse égalité.

XIII. Voilà ce que demande la raison; et non ce que les hommes ont établi; car ils en ont souvent ordonné, tout autrement.

XIV. Le sauvage, qui traite les femmes, non suivant l'ordre de la nature, mais suivant le penchant des êtres forts à devenir des oppresseurs; le sauvage en fait des esclaves, qu'il condamne à ce qui lui paraît le plus grand des maux, le travail.

XV. Les peuples barbares, qui ont des affaires publiques, sans connaître encore les liens de la société, les relèguent dans leurs maisons, dont ils leur laissent l'empire.

Digitized by Google

XVI. Les peuples de l'Orient, chez qui toute autorité est un despotisme, méprisant et redoutant leur faiblesse; ne voyant en elles que des êtres voués à une perpétuelle enfance, les renferment pour leurs plaisirs, sous une garde injurieuse et terrible; et ne daignent recevoir d'elles que le service de perpétuer leur race.

XVII. Les nations civilisées, à qui les mœurs domestiques ne suffisent plus, qui cherchent de nouvelles jouissances dans cette communication d'idées et d'impressions, dont leurs loisirs et des goûts plus raffinés leur ont fait des besoins, font des femmes les ornemens de ce commerce, qu'ils ont établi entre eux.

XVIII. Suivant les époques où arrive ce changement, et les principes qui le dirigent, leur association au commerce des hommes, adoucit les mœurs ou les corrompt; ennoblit les âmes ou les dégrade.

XIX. Dans cette nouvelle position, l'ordre naturel n'est nullement renversé à leur égard.

Digitized by Google

XX. Il y a, dans la société domestique, une chose intérieure, réservée à la femme; et une chose extérieure, qui ne convient ni à ses facultés, ni à ses inclinations. Ce n'est pas là une exclusion; c'est une destination.

XXI. Réglez autrement les choses; supposez les hommes retenus au dedans de la maison; les femmes portées au dehors; tout devient choquant et mauvais, parce que tout est déréglé.

XXII. Les hommes, ravalés de la dignité naturelle, perdant l'empire, en conservant la force, ne savent plus qu'être vils et brutaux.

XXIII. Les femmes, devenues hommes, sont moins que des femmes: elles retrouvent une plus funeste inégalité, parce que celle-ci est un désordre de la société, tandis que l'autre était une institution de la nature.

XXIV. Les enfans, ne distinguant plus, à des traitemens différens, un père d'avec une mère, attendent de l'un ce qu'ils ne peuvent obtenir que de l'autre.

XXV. Les dissensions du ménage ne trou-

Digitized by Google

vent ni frein, pour les contenir, ni règle; pour les terminer.

XXVI. Dans la chose publique, le mélange des sexes fait décider par la crainte ce qui doit être résolu par le courage; il livre au dérèglement des petites passions ce qui demande tout le calme d'une raison forte.

XXVII. Apprenons à ne pas confondre, avec les vieux préjugés, ces antiques notions de l'éternel bon sens.

XXVIII. Est-ce à dire que les femmes sont nulles dans la chose publique? Non, car elles co-existent dans les individus de l'autre sexe, qu'elles aiment davantage par la protection qu'elles en reçoivent, et la douce influence d'une innocente séduction.

XXIX. Il n'en est pas de même des droits civils. Sous tous les aspects, les femmes y sont appelées.

XXX. Ne sont-elles pas faites pour connaître tout ce que la loi accorde, tout ce qu'elle refuse?

Pour soumettre leur conduite à la direction publique?

Digitized by Google

Pour fuir le mal, rechercher le bien; aimer la vérité, repousser l'erreur?

Pour remplir tous les devoirs, acquérir toutes les vertus, qui naissent de la continuelle extension des relations sociales?

Or point de devoirs, sans des droits. Les droits, attachés à ces devoirs, naissent donc de leur destination naturelle et sociale.

XXXI. L'état des femmes, dans l'ordre social, détermine leur part dans la culture de la science humaine.

XXXII. Je demande si tous les devoirs des femmes n'exigent pas de l'instruction?

Si la connaissance des lois n'est pas nécessaire à l'exercice de leurs droits?

Si les arts ne sont pas les guides de beaucoup des occupations, qui leur sont propres?

Si les sciences ne peuvent pas souvent étendre leurs facultés?

Si leurs agrémens ne s'ennoblissent pas d'une participation à nos connaissances?

XXXIII. Je demande si cette frivolité, où on a voulu les réduire, n'est pas le plus honteux écueil de leurs qualités?

Digitized by Google

Si l'ignorance n'a pas un plus sot orgueil que l'instruction?

Si le propre de la saine instruction n'est pas d'épurer tout, d'ajouter aux vertus, d'améliorer le caractère, d'embellir jusqu'à la modestie?

XXXIV. Tout, dans l'organisation sociale, demande de l'accord et de la proportion.

XXXV. Lorsque les hommes sont grossiers, les femmes doivent être ignorantes. Sans cela, elles obtiendraient un empire, que la nature leur dénie.

XXXVI. Par la même raison, lorsque les hommes sont éclairés, les femmes doivent être instruites. Sans cela, elles seraient au dessous des aimables services, que les hommes ont le droit de leur demander.

XXXVII. Ce qui fut convenable dans les époques de la primitive simplicité, ne le serait plus dans les siècles de la grande civilisation.

XXXVIII. Sans les lumières, elles n'auraient que les vices de cet état de société; avec les lumières, elles en ont les vertus.

Digitized by Google

XXXIX. Ouvrons-leur donc l'établissement de l'instruction publique.

Qu'elles y viennent sans aucune gêne, sans le blâme d'ancien préjugé, cultiver leurs talens; qu'elles en partagent les honneurs, comme les travaux.

XL. La nature leur accorde ce droit.

L'ordre public doit l'établir.

L'intérêt de la science humaine le réclame.

L'opinion publique en corrigera les écarts.

LXI. Ici, comme dans tout le reste, leur droit finit où commence une fonction publique; une fonction où une sorte d'autorité est nécessaire.

XLII. C'est ici que cette modestie, qui doit toujours les orner, vient réclamer l'exclusion que j'énonce.

XLIII. Une bienséance impérieuse ne veut pas qu'on voie, sous l'autorité de la loi, une femme entourée d'hommes, l'écoutant comme un maître, ou en recevant des lois dans un conseil.

XLIV. On a vu des peuples placer des

Digitized by Google

femmes sur le trône, et leur confier le terrible pouvoir du despotisme.

Mais ces peuples respectaient plutôt dans une reine son sang et son rang, qu'ils ne se prosternaient devant son sexe.

XLV. J'ai dit les fonctions de l'instruction publique, qu'elles ne peuvent partager.

Je dois dire celles qu'elles doivent posséder, exclusivement.

XLVI. Tout ce qui regarde particulièrerement leur sexe, son enseignement; la direction de ses mœurs; le soulagement de ses maux; tout cela doit leur être confié; et ne peut être placé dans de meilleures mains.

XLVII. Elles doivent avoir ici, jusqu'à un concours à la législation.

C'est à elles à proposer les plans, ensuite en avoir l'exécution.

XLVIII. Toute société, où elles sont mécontentes, ne peut bien aller.

Tout gouvernement est dégradé par leur avilissement, leur oppression; et surtout par leur corruption, qui a toujours sa cause

Digitized by Google

unique dans un mauvais régime, à leur égard.

XLIX. Considérez les femmes dans la grande civilisation.

Elles ne vivent plus sous l'unique inspection de leurs familles; elles sont sous les regards du public.

Elles n'existent plus dans des mœurs grossières et franches; mais dans des mœurs où le raffinement est entré avec l'esprit et le luxe.

L. Tout est changé pour elles.

Leur naïve pudeur est devenue de la modestie; leur vertu, de la sagesse.

Leur maintien a perdu de sa simplicité, pour prendre de la décence.

Leurs actions et leurs discours, qui n'étaient que timides, se revêtent de cette noble réserve, qui est de la dignité.

Leurs époux, moins violens, sont livrés à plus de passions, plus de vices; il faut les retenir par des attentions plus aimables; les soutenir par de plus habiles conseils.

Elles n'ont plus seulement à élever des enfans sains de corps et d'esprit; il faut les préparer et les rattacher à des talens, à des vertus, à l'honnêteté, à la gloire.

Digitized by Google

LVII. On a vu des femmes régner avec grandeur; d'autres s'illustrer dans les combats. En s'élevant au-dessus de leur sexe, elles semblent avoir voulu surpasser l'autre; comme si elles n'avaient pu justifier que par là cet essor désordonné, qu'elles avaient osé prendre.

LVIII. Il n'est pas impossible que des femmes réalisent un personnage poétique; et qu'elles réunissent, comme *Clorinde*, les charmes de leur sexe à la gloire du nôtre. Alors une adoration extraordinaire sera due à des choses, toutes prodigieuses. Mais l'exception même confirmera l'éternelle loi de la nature, à laquelle les femmes les plus illustres par leurs talens, se sont toutes soumises.

LIX. Toujours les progrès de la civilisation leur furent favorables.

La Grèce éleva des temples à la beauté.

L'urbanité romaine environna leur sexe d'égards et de respect.

Mais notre ancienne galanterie a paru obtenir, de leur part, plus de reconnaissance; et fait, aujourd'hui, l'objet de leurs regrets.

Digitized by Google

Serait-il donc vrai que notre philosophie ne fût pas meilleure pour elles, comme pour nous?

C'est là une de ces erreurs, qu'elles ne pourraient chérir, sans faire douter de ce sentiment délicat, qui les avertit si bien de ce qu'elles doivent préférer.

De l'ancienne galanterie.

LX. L'exaltation de l'amour, se mêlant à l'esprit religieux, décida de tout dans ce culte, que la chevalerie avait institué pour les femmes. Tout y fut outré; rien n'y resta raisonnable.

En effet, ce n'est pas un être faible et touchant, que la galanterie veut rétablir dans ses droits; c'est un être charmant, dont elle veut porter les fers. Elle venge les injures faites à ce sexe; mais elle ne s'occupe pas des injustices, que lui font les lois. Ce n'est pas une fille modeste, une épouse fidèle, une digne mère, qu'elle récompense par des hommages; c'est une belle personne, à qui elle prodigue l'idolâtrie.

LXI. Elle affecte cette idolâtrie pour tout

Digitized by Google

le sexe; mais elle ne la réserve réellement que pour la beauté. Toutes les qualités sont oubliées pour celle-là. Toutes les autres femmes restent sous l'oppression; mais celles-ci ont un trône.

LXII. La beauté brille surtout par le rang et la naissance; ainsi se réduisent toujours les honneurs, qui lui sont rendus. L'ancienne galanterie avait réellement créé, parmi les femmes, une aristocratie, doublement humiliante.

LXIII. On ne juge pas la divinité; on la sert. La galanterie commande de toujours supposer les vertus; et par-là elle aide plus aisément à en manquer; c'est une séduction, qui se cache sous le voile du respect.

LXIV. Devenant un mérite, et faisant une réputation, la galanterie ne suppose pas plus la passion, qui devrait l'animer, qu'elle ne tend au bonheur de la personne qui en est l'objet; elle finit par se réduire à des formes et par s'allier avec la conduite, qui outrage plus les femmes. Elle fait tout pour les dames dans la représentation des mœurs

Digitized by Google

dommager le mérite obscur, qu'à enfler la gloire de celui que tout a favorisé.

LXX. La philosophie s'occupe encore plus de leurs intérêts, que de leurs honneurs. Elle cultive leurs facultés, pour étendre leurs droits; plus elle chérit leurs qualités particulières, plus elle veille à ce qu'elles ne s'altèrent pas; à ce qu'elles se perfectionnent sans cesse. C'est par les vertus et les talens, qu'elle accroît le doux empire de la beauté et des grâces; c'est par un sentiment plus réfléchi des convenances; et non par des règles hors de la nature et de la raison, qu'elle conserve leurs mœurs et trace leur morale.

LXXI. Ah! que les femmes quittent de vains regrets, pour adopter de nobles espérances; qu'elles conçoivent mieux leurs droits et leurs destinées; qu'elles jugent mieux de leur siècle, et de la rénovation générale, qui en sera le caractère; qu'elles soient justes envers cette philosophie, qui les aura aimées et honorées, comme elles doivent

Digitized by Google

l'être; en cherchant leur place dans toute l'amélioration humaine.

LXXII. Les femmes aiment naturellement leur patrie. Tout ce qui environne leurs peines et leurs plaisirs; tout ce qui a vu leurs beaux jours; tout ce qui assiste même à leur déclin, agit plus vivement sur ces âmes, dont toutes les pensées tiennent à des émotions. C'est par cette puissance de l'imagination, qu'elles s'attachent aux lois de leur pays, lors même qu'elles leur sont injustes et cruelles; qu'elles s'attachent à une constitution, à proportion que son caractère est plus prononcé : on les a vues idolâtrer l'austérité républicaine, comme le faste monarchique.

LXXIII. Elles ne savent pas moins servir leur pays que l'aimer. Leur patriotisme a des autels dans toutes les histoires. Elles ne se distinguent jamais plus que dans les crises des empires; elles y réalisent des prodiges, que les hommes ne savent ni tenter, ni espérer; elles y portent surtout un désintéressement, qui confirme les principes que j'ai établis. Comme si elles n'existaient pas

Digitized by Google

pour elles-mêmes, elles s'oublient dans la chose publique.

LXXIV. Nulle révolution ne s'est faite sans elles : toutes les faces de la nôtre en ont reçu ce caractère passionné, qu'elles donnent à tout ce qui tombe sous leur influence.

LXXV. Mais aucune révolution n'a eu à se défendre de leurs stipulations; aucune ne s'est encore signalée par le redressement de leurs droits. La nôtre aura la gloire et le bonheur, d'avoir prévenu et surpassé leurs vœux.

Digitized by Google

DE LA GÉNÉROSITÉ.

Ce morceau a été fait en 1780; c'est le premier écrit littéraire de l'auteur. Il fait partie d'une collection de fragmens de morale, destinée à rentrer dans ses œuvres. Le tableau de mœurs qui le termine, se rapporte à la fin du règne de Louis XV.

Je ne prends pas ce mot dans le sens populaire, pour une inclination et une habitude à répandre des largesses. La véritable générosité est bien autre chose : c'est la plus belle et la plus aimable des qualités, dont l'âme humaine puisse être ornée; c'est ce besoin d'estime et d'amour, et cette passion des beaux faits, qui font que nous mettons notre bonheur à nous sacrifier souvent pour les autres; et à donner toujours, à nos bienfaits et à nos services, un caractère particulier de grandeur ou de délicatesse.

Il est plusieurs vertus, qui ressemblent beaucoup à la générosité : ce sont la bienfaisance, la clémence, l'amour de la patrie, et le sentiment de l'honneur.

Digitized by Google

fait; c'est toujours lui qu'il retrouve au fond de ses affections. Pourquoi ce prodigieux dévouement des Spartiates et des Romains, pour leur pays? C'est qu'ils aiment les hommes, avec qui ils se sont trouvés au sénat et à l'armée; le gouvernement dont ils sont membres; le lieu qui les a vus naître; celui où ils doivent mourir; celui où ils ont entendu proclamer les noms des bons citoyens, et où les leurs doivent bientôt retentir; c'est pour ces objets qu'ils s'enflamment; et ces objets leur appartiennent. C'est la perfection de l'homme, de porter ainsi hors de sa personne cet amour de soi, qui le domine nécessairement; de lui donner le bien public pour objet et pour récompense. Puisque l'amour de la patrie dépouille l'homme de cette préférence pour lui, qui lui est naturelle; la générosité fait donc l'essence de cette vertu. Mais l'amour de la patrie, dans ses vœux et ses sacrifices, ne voit jamais que des citoyens; et il peut y avoir une générosité, moins exclusive, qui ne se dévoue pas à toute la race humaine; mais qui s'émeuve pour les malheureux qu'elle vient à connaître, quel que soit leur pays; car c'est

Digitized by Google

là le sentiment de l'humanité ; tel que nous l'éprouvons. Or, cette générosité, plus universelle, est la générosité par excellence ; et doit seule conserver ce nom.

Le sentiment de l'honneur est le besoin de l'estime des hommes, avec qui l'on vit. L'institution de l'honneur est née de l'insuffisance des lois, pour remplir le but de la société. Les lois avaient prescrit ce qui était nécessaire au repos de la société, et non pas tout ce qui serait utile à son bonheur ; et elles ne pouvaient punir, que ce qu'elles avaient défendu. L'opinion s'est élevée, a proclamé des règles à suivre ; et a promis, pour se faire obéir, l'estime ou le blâme universel. Mais la voix de l'opinion n'est pas celle de la sagesse ; elle parle, d'après les idées et les mœurs des nations et des temps. Ses décrets sont plus ou moins sensés, plus ou moins sévères ; et ne sont ni universels, ni invariables. Je ne vois que l'infidélité à sa parole, qu'ils aient flétri dans tous les siècles et dans les pays ; c'est que c'était là partout le plus essentiel supplément à donner aux lois. Dans des époques de gloire et de fierté, (et ce sont heureusement celles où

Digitized by Google

l'honneur se plaît à faire des lois) dans ces époques, les hommes ne consentent pas à s'estimer pour peu de chose; et alors l'honneur peut commander des actions généreuses; cependant il n'en exigera jamais de bien grandes, ni un grand nombre. Il s'explique par des règles; et il est de la nature des règles, de porter plutôt sur des choses d'un usage fréquent, que sur des cas extraordinaires. D'ailleurs, imposant ses lois à tous les citoyens, il faut qu'il les proportionne au degré de la noblesse d'âme, qu'il peut espérer de chacun d'eux. L'honneur ne s'élève que rarement, à la générosité.

La générosité a donc en elle les principes de toutes les vertus, que nous venons d'en rapprocher; et elle s'élève au dessus de ces vertus, par je ne sais quoi de plus fier, de plus utile, de plus grand. C'est la dignité, c'est la beauté suprême de l'homme; on désirerait un culte pour elle; et lorsque l'idolâtrie faisait descendre du ciel les hommes généreux, elle mettait plutôt du délire, que de la profanation, dans sa reconnaissance.

Cependant l'homme généreux est plus grand que parfait; il peut avoir des faiblesses

Digitized by Google

et même des vices; et alors ses faiblesses et ses vices pourront, non seulement ternir, mais même altérer sa générosité; car il n'est pas donné à l'homme d'être toujours fidèle à ses principes, ni même à son caractère.

Comment l'homme s'élève-t-il jusqu'à la générosité? Est-ce la nature qui le créé pour cette sublime destination? Sont-ce les institutions sociales qui l'y préparent, qui l'y amènent, par degrés? Ou quelle part ont-elles dans ce bel ouvrage?

Une grande âme, ainsi qu'un beau génie, est essentiellement un don de la nature. Il est possible à tous les hommes de remplir leurs devoirs; mais non de faire de grandes actions. Il faut, pour celle-ci, des facultés de l'âme, qui ne sont pas données à tous.

Il en est une surtout, sans laquelle la générosité ne peut exister; c'est cette sensibilité vive et profonde, qui reçoit et conserve l'impression des malheurs étrangers; qui fait, qu'il nous est i[illegible]portable d'en être les témoins, et dé[illegible] d'en être les répa-rat[illegible]rs.

[illegible]ut encore, [illegible]s rendre généreux; [illegible] nature n[illegible]oués de cette con-

Digitized by Google

stance de l'âme, par laquelle nous savons résister à des craintes, à des menaces, à des séductions; triompher des dangers et des douleurs; nous roidir contre les difficultés; et ne désespérer ni des choses, ni des hommes.

Il faut enfin que la nature nous ait donné un esprit capable d'apercevoir, de saisir et de manier les moyens du bien. Toute grande action demande du discernement. Aussi la nature a-t-elle voulu qu'une grande âme ne fût jamais dégradée par l'alliance d'un esprit borné et mal fait. C'est que la perfection de l'âme est elle-même la plus grande source de la perfection de l'esprit.

Mais en vain la nature aurait-elle doué un homme des facultés qui l'appellent à une destinée généreuse, si l'éducation qu'il recevra, et les institutions sociales, dont il vivra environné, ne concourent, pour développer et mûrir en lui les dons de la nature.

C'est dans l'examen des qualités, dont se compose la générosité, qu'il faut chercher les moyens de former et de multiplier les hommes généreux.

Celle de ces qualités, qui a été la moins

Digitized by Google

remarquée, et qui me frappe d'abord; c'est une certaine force physique, d'où résulte la force morale; et qui fait qu'un homme marche, avec assurance, dans la vie; qu'il n'est point absorbé par le sentiment de ses besoins; qu'il lui reste des facultés et des pensées, pour les besoins des autres. Que l'éducation affermisse donc le tempérament; qu'elle donne de la vigueur et de l'adresse au corps; qu'elle l'arme contre les privations et les douleurs.

Les anciens l'avaient bien compris, ce grand principe d'une politique, qui veut mener les hommes à de grandes choses; et l'on sait quels prodigieux effets ils tiraient d'une éducation mâle et robuste. Chez eux, la force et l'agilité avaient leurs jours de gloire, et leur prix en tout temps. Le génie et la vertu n'étaient pas même dispensés de ce mérite, qui, en effet, les sert et les embellit. Leurs spectacles étaient des institutions de victoire; leurs jeux faisaient des hommes; chez eux, le luxe n'avait pas tout avili; le pauvre, encore honoré, pour sa mâle nudité, ne baissait pas un regard jaloux et ébloui devant le riche efféminé, que

Digitized by Google

son bra ... ce qui a été grand et
sein de la ... et pour elle; que tout
avoué de l ... , soit averti d'y pré-
... remplisse les imaginations
Cette fo ... des temps anciens; et
l'homme à ... de l'attente d'un ave-
mence et l' ... les hommes et les
l'humanité; ... et les siècles. Qu'elle
nos semblal ... , comme de son cortége
aider l'amou ... peignent, qu'ils la chan-
notre person ... rent : il est bien juste qu'ils
naître et de l ... qu'elle les anime. Qu'elle
sociales à lui ... : par le caractère auguste
jets, des mo ... de ses récompenses,
ne le féconde ... de nouvelles impres-
mestiques. En ... nce quelque chose de
nous rempliss ... doux qu'elle-même;
hommes qui les ... milieu des honneurs,
pour tous ceux ... tu; et qu'elle décrie
et à qui ils en o ... toute la vanité d'un
affections; nous
sance, en même ... nplète, ou plutôt
croît et s'étend ... généreux, c'est le
nous avons reçu ... même; de pouvoir
se répandant d'u ... me, avec un sen-
qui exalte le sen ... ; et de pouvoir
sont les cérémon ...

Digitized by Google

récompensent; c'est cette loi de Sparte, qui ordonnait à tout citoyen de se détourner devant une femme grosse; c'est cette loi de Rome, qui faisait mutiler une statue, qui, en tombant, avait écrasé un citoyen; c'est un temple élevé à la concorde, à la clémence.

Mais si le sentiment de l'humanité nous porte aux actions généreuses, c'est l'amour de la gloire qui nous y conduit. Elle crée le mérite, aussi aisément qu'elle le récompense : un trophée promet de nouvelles victoires. *Miltiade, tes lauriers ne me laissent pas dormir*, disait Thémistocle; et il faut qu'il devienne aussi un héros. Tout languit, rien ne s'élève, quand la gloire ne vient que lentement, et par une faveur capricieuse, couronner les services de la vertu et du génie; et qu'elle garde ses pompes, pour les tombeaux. Son culte alors s'éteint, comme celui de ces divinités, qu'on accusait d'indifférence sur le sort des mortels.

Mais placez-la au milieu de toutes vos institutions; qu'elle se varie sous toutes les formes; qu'elle s'offre à tous les âges, à toutes les conditions; qu'elle préside surtout à ces travaux, qui épouvantent la faiblesse de

Digitized by Google

l'homme; que tout ce qui a été grand et utile, revive par elle et pour elle; que tout ce qui peut le devenir, soit averti d'y prétendre; qu'elle remplisse les imaginations de toute la majesté des temps anciens; et qu'elle les tourmente de l'attente d'un avenir, qui saura comparer les hommes et les hommes, les siècles et les siècles. Qu'elle s'entoure des arts, comme de son cortége naturel; qu'ils la peignent, qu'ils la chantent, qu'ils l'inspirent : il est bien juste qu'ils la servent, puisqu'elle les anime. Qu'elle fasse mieux encore : par le caractère auguste et presque religieux de ses récompenses, qu'elle ouvre l'âme à de nouvelles impressions; qu'elle annonce quelque chose de plus beau, de plus doux qu'elle-même; qu'elle fasse désirer, au milieu des honneurs, la sainte joie de la vertu; et qu'elle décrie elle-même, secrètement, toute la vanité d'un triomphe.

La qualité enfin qui complète, ou plutôt qui perfectionne l'homme généreux, c'est le désir de se plaire à soi-même; de pouvoir toujours rentrer dans son âme, avec un sentiment de paix et de bonheur; et de pouvoir

Digitized by Google

l'ouvrir à l'Être Suprême, comme un sanctuaire, où ses dons n'ont pas été profanés. Avec ce goût intime de la vertu, on va aux bonnes actions, comme à ses plaisirs. Mais pour concevoir véritablement cette récompense, qui tient lieu de toutes les autres; et pour la goûter toute entière, il faut l'avoir long-temps méritée. Procurez donc de bonne heure aux hommes la félicité des bonnes actions. Les bonnes actions de notre jeunesse sont des otages, que nous donnons à la vertu.

Voilà les qualités qu'il faut cultiver pour former des hommes généreux; leur développement est plus ou moins favorisé, par les lois et les mœurs. Aussi la générosité reçoit-elle des caractères différens, dans les diverses époques de la société; elle prend, en quelque sorte, la couleur de chaque siècle. Elle est une vertu née de la société, et pour la société.

Les sauvages la connaissent peu. Bornés aux premiers besoins de la nature, vivant pour eux-mêmes, parce qu'ils ne demandent leur bonheur qu'à eux-mêmes, ils chérissent leur liberté, comme leur bien propre; et non comme un présent de leur patrie; et ils

Digitized by Google

n'éprouvent pas pour leur patrie, ce dévouement, qui est le salut et la gloire des nations civilisées; ou plutôt ils n'ont pas même de patrie. Ils ne voient dans leurs concitoyens que les compagnons de leur repos et de leurs dangers; et non des êtres qui les regardent, et dont l'estime leur importe.

Les nations, qui ne sont plus sauvages, mais qui ne sont pas encore policées; qui ne sont que barbares, connaissent aussi d'autres vertus que la générosité: vous y trouverez une équité austère; une bonne foi inviolable; de la fierté avec les ennemis; de la bonté entre les citoyens; un patriotisme ardent. Tels furent les Romains de Romulus. Cependant la générosité commence alors, mais sous un autre nom, et sous une autre forme; elle s'est versée toute entière dans l'amour de la patrie. La gloire même n'existe encore que relativement à la patrie: on fera de grandes choses; mais ce sera uniquement pour obtenir une couronne au *Capitole*. L'estime des nations et des siècles n'est encore rien pour un Romain de ce temps.

L'époque des sociétés où la générosité se répand dans les mœurs publiques; où elle

Digitized by Google

acquiert toute sa dignité et ses grâces, c'est celle où la civilisation est très-développée; sans toucher encore au terme, où commencent ses abus et ses écarts; où elle tempère les mœurs grossières, mais sans les avoir encore amollies et dépravées: celle où les hommes ont surtout le besoin de s'estimer; et où leur estime est encore à un grand prix; celle où les femmes sortent de cet esclavage solitaire, où elles sont condamnées, pendant tout le temps de la rusticité de l'homme; où les affections qu'elles inspirent se mêlent à la passion de la gloire; où la gloire commence à être distribuée par leurs mains; où elles inspirent le mérite, en même temps que l'amour, parce que le mérite est encore le meilleur moyen de leur plaire; celle où la gloire protége, embellit et adoucit une nation; car, pour en jouir, il faut la faire pardonner; et la victoire ramène l'humanité, que l'ambition avait étouffée; celle enfin où les arts, toujours tributaires de l'amour et de la gloire, viennent les chanter, et fleurir à l'abri de la prospérité publique; c'est le temps qui suivit la défaite des Perses, chez les Grecs; celui qui suivit la destruction de Carthage,

Digitized by Google

à Rome; et celui de la chevalerie, chez les nations modernes; depuis que les arts de l'Italie, et les mœurs de l'Orient eurent donné quelque politesse aux sentimens, et quelque décoration aux mœurs.

Mais tout change, dès qu'une nation en est au point, où on abuse de la sociabilité. Tout paraît servir la générosité, à cette époque; tout lui nuit en effet. Un poison secret corrompt la sagesse et les vertus même de ces siècles. En vain le commerce, devenu universel, a rapproché les nations, les a dépouillées de leurs vieilles haines; et a porté au moins quelque humanité, dans leurs guerres; en vain la philosophie a réclamé les droits de l'homme et du citoyen; et les lui a rendus, au moins, dans les livres; en vain les sciences, toujours plus sages dans leur marche, et plus heureuses dans leurs travaux, semblent inviter l'homme à ne pas dégénérer, dans ses vertus, de la sublimité de son génie; en vain les arts étendent et perfectionnent la sensibilité; et promettent l'immortalité aux belles actions; en vain la misère et l'opulence se trouvent-elles sans cesse en présence; et pourraient-elles, si aisément,

Digitized by Google

faire un échange de bénédictions et de bienfaits : tous ces principes de générosité resteront stériles ; des causes contraires leur résistent et agissent plus puissamment.

La philosophie a tout pesé, tout apprécié, tout remis à sa place ; elle a dit ce qui est juste, ce qui est bon, ce qui est beau ; mais peu d'hommes ont compris ses leçons ; et un bien plus petit nombre encore les a adoptées. La plupart voient les vices de la société, avec cette superstition, qu'on a pour les choses anciennes ; et souvent ces hommes trouvent leur bien propre, dans les abus. Voulez-vous qu'ils s'accusent, qu'ils se réforment eux-mêmes ? Quelquefois cependant ils approuveront ce qu'elle enseigne ; mais comme des points de doctrine, et non comme des objets de pratique. Tel homme qui s'enthousiasme au théâtre pour une vertu antique, la défendrait à son fils, comme la plus haute extravagance. Eh ! qui oserait acheter une vertu, par un ridicule ? On n'a plus ce courage-là. D'ailleurs la philosophie réforme si peu les mœurs du siècle ; et les mœurs mêmes des philosophes sont souvent si loin de leurs maximes, qu'on ne se figure pas

Digitized by Google

qu'ils nous les proposent sérieusement. La philosophie fera cependant une révolution sensible, dans les choses où le goût du siècle la secondera. Elle décréditera les guerres, parce que les guerres fatiguent la mollesse des mœurs. Elle dissipera les animosités religieuses, parce qu'elles portent du trouble dans le commerce de la vie; et qu'elles lui ôtent des agrémens. Elle étendra la culture et le goût des sciences et des arts, parce qu'ils servent quelquefois à la fortune; et qu'au moins ils embellissent la société. Les arts, qui reçoivent une partie de leur gloire des objets auxquels ils se sont consacrés, ramperont autour de l'opulence; et dégraderont des chefs-d'œuvre par l'adulation. Les besoins de bienséance sont devenus si nombreux, qu'ils absorbent les fortunes médiocres; ceux du luxe épuiseraient les fortunes les plus considérables : malheur à l'homme, qui s'est asservi au train et au ton des gens de sa condition et de sa fortune! il ne se trouvera jamais en état de rendre un service, tant soit peu important. On craint de tomber dans les privations et les humiliations de la pauvreté; on ne veut pas non

Digitized by Google

plus risquer de perdre des protections utiles, des liaisons flatteuses; et on porte cette crainte, jusqu'à la pusillanimité. Les sociétés riches et puissantes promettent des plaisirs de tous côtés; et on s'est fait une habitude de les épuiser tous. Cependant, pour faire des actions généreuses, il faudrait savoir au moins renoncer à quelques plaisirs. On apprend tous les jours à s'estimer moins les uns les autres; et on se reproche souvent un service rendu, comme une duperie. A force de lumières, d'esprit et de philosophie, on se détrompe sur la gloire, comme sur les hommes. Le despotisme, qui veille toujours, et qui a son art, comme ses violences, profite de cet état des choses et des esprits; il se déguise et s'adoucit, pour mieux s'affermir; et c'est toujours un moindre mal. On veut de la magnificence; il la prodigue. Les riches veulent jouir et briller, il s'environne de leur éclat, et il protége leurs jouissances; les pauvres ne peuvent songer qu'à leurs besoins; il les contient par leurs besoins mêmes; on consent bien à être esclave, mais on ne veut pas le paraître; il s'impose des formes, il s'enchaîne, en apparence, par des

Digitized by Google

lois; mais ces formes et ces lois sont des précautions et des moyens pour lui-même. On ne veut pas perdre l'enchantement des arts, ni renoncer tout-à-fait à la gloire; il permet les talens et les vertus, dont il n'a rien à craindre.

Alors plus de patriotisme; plus de générosité nationale; plus de grandes actions. Cependant il y a dans les mœurs une certaine douceur; et je ne sais quelle heureuse faiblesse, qui rend incapable des grandes oppressions; qui fait qu'on accorde, sans bonté; qu'on soulage, sans commisération; qu'on n'est pas dur, jusqu'à la barbarie. Une sorte de sentiment du beau et du grand, que les sciences et les arts entretiennent, sauve d'une dégradation totale; inspire quelques grandes choses; laisse des ressources à un administrateur habile; et promet au moins de la reconnaissance et de l'enthousiasme, pour les hommes, qui s'élèveront par la vertu ou par le génie.

Telles sont les mœurs générales, à cette époque; mais aucun siècle n'exclut les sentimens élevés et les belles actions.

PORTRAITS

HISTORIQUES.

Digitized by Google

Digitized by Google

PORTRAITS

HISTORIQUES,

ANCIENS ET MODERNES.

LYCURGUE.

Ce Portrait a été écrit en 1782, retouché en 1816.

Dans ces temps où les peuples n'avaient pas encore assez confondu leurs idées et leurs mœurs, pour qu'on n'en pût séparer un par des institutions toutes particulières, et par une révolution soudaine; il s'est rencontré un de ces hommes extraordinaires, dont les desseins étonnent encore plus, par leur succès même. Il avait porté ses premières pensées de pays en pays, pour les comparer à toutes les législations que l'on connaissait alors; et il en était revenu, chargé d'une profonde tristesse sur le sort qu'elles

Digitized by Google

faisaient au genre humain. Il se promit d'en préparer un différent à sa patrie; et il s'exila, pendant plusieurs années, dans cette méditation. Enfin, il sortit de sa retraite; il forma un parti, et il parut en armes, dans le lieu des assemblées publiques.

« Citoyens, dit-il aux Spartiates, je m'y » prends pour fonder des lois, comme d'au- « tres s'y sont pris pour les renverser. Mais » ces armes ne peuvent commander que l'at- » tention que vous me devez; les choses » que vous allez entendre vont vous causer » une bien autre frayeur. Réprimez-la; vous » tournerez ensuite ces armes contre moi, » si j'ai plus espéré de vous, que vous ne » sauriez accomplir.

» J'ai voulu que vous fussiez le peuple » le plus libre de la terre; et, pour cela, » j'ai conçu que vous deviez être le peuple » le plus soumis aux lois.

» J'ai voulu que vous fussiez le plus heu- » reux. Mais tout le bonheur de l'homme » est dans l'emploi de son courage. Vivez » donc dans un exercice continuel de tra- » vaux et de périls; et ne soyez ni des » riches, ni des pauvres; mais des hommes

Digitized by Google

» qui n'aient rien à perdre, rien à conser-
» ver, que leur force et leur vertu.

» Je vous destine à des choses sublimes;
» et vous ne feriez rien de grand, sans les
» passions. Cependant, si je vous en accordais
» plusieurs, elles se combattraient et vous
» déchireraient. Vous n'en aurez qu'une;
» mais la plus généreuse de toutes, l'amour
» de la patrie et des lois.

» Citoyens, mes institutions ne peuvent
» avoir rien de commun avec celles que l'on
» a tracées sur des tables, chez les autres
» peuples; elles ne peuvent être gravées que
» dans des cœurs fidèles. Elles ne seront
» rien, si elles ne deviennent des mœurs.

» Des héros ont sauvé leur pays par des
» victoires : pour moi, je voudrais sauver
» le mien par les lois. Quelque chose d'im-
» périeux dans mon âme, me dit que celles-
» ci sont bonnes, et qu'elles vous convien-
» nent; il me semble que ce sont les dieux
» eux-mêmes qui me les ont inspirées; je
» les en remercie devant vous; et je les
» conjure de vous accorder de les aimer :
» puissiez-vous les aimer, tant que l'Eurotas,
» qui coule ici sous notre vue, descendra

Digitized by Google

» des montagnes et baignera nos rivages! »

Il expliqua ensuite ces institutions, auxquelles on n'a rien à comparer; et on eut le courage de les accepter. Il en dirigea l'établissement, de sa main douce et ferme; car cette inflexible austérité n'était que dans ses principes et ses vues; tout était modération et bonté dans son âme. Voyant que ses lois commençaient à s'affermir, il demanda d'aller consulter sur elles Apollon, au temple de Delphes; et il obtint un serment général qu'elles seraient inviolablement observées, jusques à son retour. Il envoya un oracle favorable; mais il ne reparut plus; et il abrégea sa vie; heureux de sceller par sa mort la durée de sa législation! Jamais on n'avait plus ressemblé à ces demi-dieux, de qui les hommes croyaient tenir ces premières découvertes, qui furent les fondemens de la société.

Pourquoi faut-il que la plus puissante des législations, n'en fût pas la meilleure? Tout s'y rapportait à la guerre; à la guerre, sans les conquêtes. Aussi la dureté, l'oisiveté, l'orgueil farouche du soldat, se mêlaient, à Sparte, à la frugalité, à la modération, à

Digitized by Google

l'héroïsme du citoyen; l'humanité fut bannie de ses vertus; les affections de la nature, de ses mœurs; et la douce pudeur, de ses fêtes et de ses plaisirs. Son empire, dans la Grèce, fut souvent protecteur, mais toujours odieux; et quelquefois aussi insupportable que la tyrannie.

Digitized by Google

ARISTIDE.

Ce Portrait a été composé en 1782, retouché en 1816.

Contemplons la Grèce dans cette époque des grands événemens et des grands hommes, où, réunie par la défense de la liberté, elle repoussait la domination des Perses, par tant de prodiges de courage et de vertu. J'y remarque un héros et un sage, qui, sans paraître le premier de ses contemporains, en fut le meilleur et le plus utile; c'est le juste Aristide.

Dès que l'histoire nous le montre, c'est au milieu des affaires de son pays. Mais tous les moyens de le servir ne lui conviennent pas; il n'appartient à aucune faction, de peur d'avoir des amis ou des ennemis, aux dépens du bien public.

Jamais, ni intérêt, ni ressentiment ne souillent son cœur pur et généreux. On l'accuse devant ses concitoyens : sa justification

Digitized by Google

couvre d'opprobre son accusateur et soulève contre lui la haine publique. L'homme de bien va être vengé ; mais l'homme de bien ne souffrira pas que les mouvemens de la passion viennent altérer en sa faveur la sévère impartialité de la justice ; il devient le protecteur de son ennemi ; il le ramène à leurs juges, et les supplie de l'entendre et de lui pardonner.

Un jour, qu'il est assis lui-même sur le tribunal, un citoyen lui dit : « *Aristide, l'homme que je poursuis t'a fait aussi beaucoup de mal.* » — « *Dis celui qu'il t'a fait ; car je suis ici pour te rendre justice, et non pas à moi.* »

Sa douce et sincère éloquence a proposé un décret, que le peuple va consacrer par ses suffrages ; mais, tout à coup, éclairé par les contradictions de ses adversaires : « *Arrêtez, citoyens, s'écrie-t-il, je me rétracte ; écoutez ceux qui vous conseillent bien, et non pas ceux qui se trompent.* »

Thémistocle, son antagoniste, joint des vertus à de plus grands talens. Mais, souvent utile, il est quelquefois dangereux. Dans les assemblées publiques, Aristide est pour

Digitized by Google

lui un censeur vigilant; à l'armée, il est son plus fidèle soldat : c'est ainsi que, la veille de la bataille de Salamines, il vient, la nuit, apporter à son rival, un avis, qui assure à celui-ci tout l'honneur de la victoire.

Faut-il toujours rencontrer l'ingratitude des peuples, dans les beaux faits des grands hommes! Aristide aussi va subir l'ostracisme. C'est ici que j'aperçois, tout ensemble, dans une courte scène, restée fameuse, ce que le cœur humain peut renfermer et de plus vil et de plus grand. Voyez ce paysan de l'Attique, qui l'aborde, en le priant d'écrire pour lui le nom, qu'il vient de vouer à la proscription. « *Mon ami, et quel mal as-tu donc reçu d'Aristide?* »—« *Aucun; je ne le connais pas : mais il me fâche de l'entendre sans cesse appeler le Juste.* Le juste remplit paisiblement la demande de cet obscur ennemi de la vertu; et levant les yeux au ciel : « *Fassent les dieux que les mauvaises affaires des Athéniens ne les forcent pas de rappeler Aristide!*

O combien la vertu est auguste dans ces mouvemens de l'âme, dans ces démarches naïves et passionnées, qui font la beauté

Digitized by Google

particulière des mœurs antiques! Représentons-nous Aristide, à ce moment, où, capitaine général des Athéniens, il lui est échu de combattre celles des villes grecques, qui tiennent du côté des Perses. Son cœur s'épouvante du combat fratricide qui va se livrer; il s'élance entre les armées; et le visage baigné de larmes : « *O Grecs, souvenez-vous de votre patrie; voyez, des deux côtés, qui vous allez combattre : voulez-vous arroser de votre sang les champs de la Grèce, en présence de ses dieux!* » Les deux armées mettent bas les armes et traitent de la paix.

Beaux jours de Marathon, de Salamines et de Platée, c'est dans vos fastes que je lis la vertueuse déférence des Athéniens aux saints conseils d'Aristide. Le grand roi ne veut plus détruire Athènes; il veut se réconcilier avec elle; il veut lui donner l'empire de la Grèce. Les Spartiates, alarmés, députent à Athènes; voici la réponse que leur fait Aristide : « *Les Athéniens pardonnent à un roi barbare d'avoir cru toute chose vénale; mais ils se plaignent des Lacédémoniens, qui, ne considérant que la détresse présente*

Digitized by Google

de leurs alliés, oublient leur fidélité et leur courage. »

A l'instant, il fait introduire devant le peuple les ambassadeurs Perses; et étendant la main vers le soleil : « *Sache votre maître, que tant que cet astre continuera sa course, les Athéniens seront ses mortels ennemis, pour le ravage de leurs terres, l'incendie de leurs maisons, et la destruction des temples de leurs dieux.* »

Ce peuple était alors également magnanime et dans les succès et dans les revers. Après l'illustre victoire de Salamines, Thémistocle lui annonce qu'il a un projet d'une haute importance; mais qui ne peut être expliqué publiquement. Quel autre qu'Aristide méritait d'être l'arbitre des desseins du sauveur de la Grèce? Il écoute cette confidence, et revenant au peuple : « *Rien de plus utile, mais rien de plus injuste que le projet de Thémistocle.* » Un cri unanime ordonne à celui-ci de se désister. Ainsi un peuple entier, sur la foi d'un seul homme, comme un sage et vertueux magistrat, méconnaît tout intérêt personnel, et n'adopte pour règle que l'équité.

Digitized by Google

Les nations assemblées ont, seules, des récompenses dignes d'un tel mérite. Dans ces jeux naissans du théâtre, où assistait toute la Grèce, on trace le portrait du véritable homme de bien, *de celui qui ne songe pas à paraître vertueux, mais à l'être.* Le spectacle s'interrompt : et dans le recueillement de l'amour et du respect, tous les regards s'arrêtent sur Aristide.

Il est vrai qu'il fut exilé. Mais l'exil, dans sa patrie, n'était qu'un aveu jaloux des hautes qualités; une sorte de défense démocratique contre l'aristocratie naturelle des services et des réputations.

Il est vrai encore qu'il vécut et mourut pauvre. Mais il avait fait de sa pauvreté la sauvegarde et la décoration de son caractère; et nous devons en penser, comme ses concitoyens. Il avait un parent très-riche, qui fut traduit devant le peuple, pour avoir laissé dans l'indigence l'honneur de leur famille. Il vint rendre témoignage de ses refus d'être enrichi par Callias; et les Athéniens se retirèrent, en disant : « *Il vaut mieux être pauvre comme Aristide, que riche comme Callias.* »

Digitized by Google

Mais, s'il ne fallait pas être riche comme ce Callias, il était beau de l'être comme le grand et le généreux Cimon ! Quel touchant contraste dans la vie de deux grands hommes de la même nation et de la même époque ! Cimon ne sortait de ses foyers, qu'environné d'amis, chargés de prévenir les demandes timides par des libéralités honorables ; et dans les temps calamiteux, sa maison, ses domaines étaient ouverts, comme une propriété publique : dans ses bienfaits, c'était la grandeur d'un roi ; dans ses mœurs, c'était la frugalité d'un Spartiate. La plus humble demeure, le plus chétif vêtement suffisaient à Aristide ; et il fit à sa patrie cet honneur de lui laisser ses funérailles à payer, et sa fille à doter.

Digitized by Google

SOCRATE.

Ce portrait est tiré d'un ouvrage inédit de l'auteur : *Études sur le style, soumises à l'examen de l'Académie française*, où l'auteur discute *les trois plus excellens hommes* de Montaigne : *Homère*, *Socrate*, *Alexandre*, en suivant les sujets dans les écrivains des siècles suivans. Ce morceau, venant à la suite d'une discussion sur le style de Montaigne, on a essayé d'en reproduire quelques vieilles expressions.

Si la poésie, chez les anciens, a été si haute, si pleine, si féconde, dès son début, par Homère, la morale aussi n'a-t-elle pas reçu, par Socrate, de bien augustes *rudimens*?

Je me frappe de quelques vues sur ce père de la sagesse, qui, en le signalant par tout ce qui lui fut propre, montrent en lui l'homme de son siècle et de sa nation.

Déjà toutes les sciences, tous les arts, toutes les études se développent, attirent,

Digitized by Google

passionnent les esprits supérieurs ; et se versent même dans les esprits vulgaires. Il n'a ni l'injustice, ni le fol orgueil de les dédaigner ; il y pénètre, jusques au point où il le faut, pour reconnaître combien elles restent encore, pour la plupart, vaines et stériles ; pour y apprendre le doute ; et s'en armer, comme de la première science ; pour distinguer et embrasser, de préférence, celle qui est toujours si près et si loin de nous ; qui, par la pureté du cœur, conduirait à la rectitude de l'esprit : c'est dans la morale qu'il se renferme ; c'est elle qu'il veut faire prévaloir.

Placé dans une époque où la simplicité des mœurs anciennes, et l'énergie des vertus républicaines cédaient à l'ivresse de la gloire politique ; à cet avancement de toutes les choses sociales, qui les fait déjà toucher à leur détérioration, quand un continuel perfectionnement des institutions publiques ne rattache sans cesse au bien, des progrès, qui se détournent vers le mal, il avait pour contradicteurs, dans son entreprise, les sophistes de son temps ; cette espèce d'hommes, qui naît toujours des lumières même,

Digitized by Google

pour les corrompre. Ils ne songeaient qu'à éblouir par des doctrines mensongères, et à séduire par des maximes, au profit des vices et des désordres. Il voulut et il sut les décrier. Doué d'un esprit éminemment juste, il y joignait tout le piquant d'un esprit fin; alliant heureusement à la candeur de la vertu la sagacité de la malice, il allait écouter les sophistes; feignait d'avoir besoin de tout apprendre, pour les amener à tout dire; feignait quelquefois de les admirer, pour leur donner toute l'audace de l'ignorance présomptueuse; par des questions nettes, les forçait à des réponses positives. Alors, d'un coup bien préparé, il renversait tout l'échafaudage de leur faux savoir; et les montrait ce qu'ils étaient, des charlatans de sagesse; il les rendait ainsi des instrumens de leur propre humiliation.

Il fait tout, d'après une mûre délibération et par le choix du *meilleur*. De là (j'oserai ici reprendre l'expression de Montaigne); de là *toute l'incorruptible tenure* de sa vie. Sous un gouvernement libre, et dans un état démocratique surtout, les premiers devoirs, les premiers services de l'homme

Digitized by Google

de bien sont envers la patrie. Mais il aperçoit les siens, où lui seul pouvait et devait les placer.

Assez d'autres viendront briller à la tribune publique par la censure de ce qui se fait, par les promesses de ce qu'ils sauraient faire. Pour lui, il ne s'occupera que de fournir à son pays des esprits fermes et modérés, des âmes honnêtes et généreuses. C'est pour cela que, tenant partout son école, on le verra, sans cesse, devant les dieux domestiques, comme sur les places publiques, enseignant ce qui est beau par ce qui est bon; et *admonestant* chacun de ses vices et de ses erreurs; surtout la jeunesse, plus docile à la voix de la raison, à l'impulsion de la conscience; et aussi propre à affermir les bons principes qu'à les goûter; parce qu'en les épousant avec la chaleur de ses passions, elle peut encore les soutenir de toute la force des premières habitudes: la jeunesse, par qui toute une chose publique peut se régénérer de la bonne *nourriture* qu'elle a reçue.

Cependant si la patrie a besoin d'un soldat de plus, il marche; si elle lui demande une fonction civile, il la remplit; et ne cherchant

Digitized by Google

que ne le furent l'éloquence de Démosthène, le style de Platon, les tragédies de Sophocle, les statues de Phidias. Ce fut un art, un goût, un charme que tout son siècle se félicita d'avoir appris; et se fit un honneur de s'approprier et de transmettre, par l'imitation. Il vit dans ses disciples, et par ses disciples.

Cette vie, devenue un exemplaire éternel de la sagesse et de la vertu, s'est couronnée dans une mort, où elle s'est surpassée elle-même. Chez les anciens, chez les modernes, elle a été un digne tableau pour les beaux-arts, pour la poésie, pour l'éloquence. Il ne m'appartient pas de le reproduire; et je n'y toucherai point.

Digitized by Google

RAPPROCHEMENT

D'ARISTIDE AVEC CATON D'UTIQUE.

Ce morceau a été écrit en 1782, retouché en 1816.

Le siècle et le pays de l'homme, dont je viens de tracer la vie, étaient distingués par la simplicité énergique des mœurs, et par la franchise généreuse des sentimens. Mais cette énergie des mœurs tenait de cette rudesse primitive d'un peuple, qui ne donne encore aux devoirs de la société qu'une soumission inquiète et ombrageuse; et cette élévation des sentimens naissait plutôt des affections saines et fortes de la nature, que des principes, encore peu developpés, de la morale. Le caractère d'Aristide était singulièrement propre à tempérer et à diriger heureusement ce courage indocile et cette civilisation grossière. De tant de douceur, unie à tant de perfection, il sortait une onction presque divine, qui épurait et ennoblis-

Digitized by Google

sait les vertus de cet âge, de même que les religieuses et pacifiques institutions de Numa, tempèrent, un peu, le génie féroce des premiers Romains.

Mais les vertus des grands hommes n'obtiennent cet empire, que dans ces commencemens de la destinée des nations. Lorsqu'elles sont parvenues au dernier terme de la civilisation et de la puissance, les vices et les désordres, profondément enracinés dans la constitution politique, en deviennent eux-mêmes les principes et les ressorts. La vertu, alors, adopte une marche plus impétueuse, des formes plus fières; et souvent elle ne parvient qu'à donner au monde un grand et mémorable exemple.

CATON D'UTIQUE.

Dans les derniers temps de la république, il parut à Rome un mortel, que le ciel semblait avoir accordé à la terre, pour ajouter à la dignité de la nature humaine; et pour montrer, une fois, jusqu'où pouvait aller la vertu (*).

(*) Ce personnage-là fut vraiment un patron que la

Digitized by Google

Citoyen du monde, encore plus que Romain, et quoique Romain; nourri dans les préceptes stoïques, qui ne se trouvèrent jamais au-dessus de ses mœurs; il vit que la destinée des nations était attachée à celle de sa patrie; et que sa patrie allait perdre sa liberté et ses vertus; et pendant toute sa carrière, aussi actif pour le bien public, que César pour sa fortune; calme et inflexible au milieu des tumultes populaires; briguant les dignités, pour les enlever aux méchans, il osa lutter, seul, contre la pente des mœurs et le cours des événemens, qui entraînaient l'univers.

Il semblait encore destiné à venger la haute vertu de cet outrage, qu'on lui a toujours fait, de la juger inhabile à gouverner les états et les hommes. Quel autre Romain de son temps rapportait mieux à sa cause, la situation politique de son pays? Il ne prétend pas allier, dans Rome, l'ancienne égalité des citoyens et la domination universelle. Pour conserver libre sa patrie, il voudrait affranchir les nations. Quel autre encore attaquait mieux les

---

nature choisit, pour montrer jusqu'où l'humaine vertu pouvait atteindre. MONTAIGNE : *liv.* 1. *chap.* 36.

Digitized by Google

maux présens; pourvoyait, de plus loin, aux dangers à prévenir? Dans toutes les grandes circonstances, le sénat ne voit, ne veut que Pompée: Caton songe surtout à rabaisser Pompée. Le peuple s'enivre du jeune César: Caton poursuit, dans César, un nouveau Marius; plus dangereux par de généreuses qualités. Il hait et méprise le riche et avare Crassus: il soutient cette faction et l'interpose entre les deux autres. Il s'effraie moins de leurs discordes que de leur réunion. Il démêle tous les projets du plus habile de ces ennemis publics; il en avertit le peuple, le sénat, ses rivaux; il le traverse dans sa gloire, comme dans le plus puissant moyen de son ambition. On croit voir aux prises, pour la dernière fois, le bon et le mauvais génie de la république. On ne le crut pas; et la liberté romaine périt; mais le sénat lui rendit, au moins, cette justice, que toujours il avait bien conseillé la patrie.

Exclu, deux fois, de la première magistrature, parce qu'il en eût fait le frein des factions; ne sacrifiant jamais ni le devoir au succès, ni le bien public à la gloire; tout paraît lui enlever les honneurs ordinaires

Digitized by Google

de la vertu; voyez cependant les hommages que la sienne obtient de cette Rome, qui recueillait tous les vices, ainsi que toutes les richesses du monde soumis: on ne peut plus le récuser dans les jugemens, sans décrier sa cause; son aspect inattendu interrompt les spectacles licencieux; et ceux qui l'entourent le proclament l'homme invincible, au moment où il fuit devant le vainqueur de Pharsale.

Le plus intrépide des hommes, il en est encore le plus sensible et le plus doux; quand il peut l'être, sans démentir le rôle, qu'il se croit départi par les dieux: jamais, dans sa jeunesse, il n'avait pris le repas de sa journée, qu'avec son frère; durant la guerre civile, il est toujours couvert de deuil; un grand soin l'occupe encore, au moment où il a résolu de mourir, celui de pourvoir au salut de ses amis; il mêle cette tendre inquiétude aux méditations de l'immortalité du juste, dans le calme de sa nuit dernière. Enfin il sort de la vie, comme un homme qui, ayant accompli sa tâche, retournerait, satisfait et paisible, vers celui qui l'avait envoyé.

Digitized by Google

THRASÉAS.

Ce portrait a été écrit en 1782, retouché en 1816.

La fortune entre dans toutes les gloires, et même dans celle des vertus. Elle peut placer les grands hommes dans des siècles, tellement avilis, qu'ils ne puissent ni rien opérer, ni rien entreprendre. Que pouvait, sous le règne d'un Néron, un dernier républicain, un digne stoïcien, l'intrépide Thraséas? Quelles ressources avec un peuple, qui regretta un empereur histrion et parricide; et avec un sénat, qui ne savait se défendre des attentats à venir, que par la consécration des crimes récens! Ne pouvant rendre des vertus à sa patrie, il ne pouvait que la délivrer; et je ne vois à lui demander que cette conspiration, dont Pison n'était pas digne. Il fallait détrôner le tyran, étouffer le monstre, et prendre sa place. Mais la vertu n'aime pas à se couvrir des apparences

Digitized by Google

de l'ambition; elle brave les tyrans, plus souvent qu'elle ne les punit.

Dans ces temps d'horreurs et de bassesses, on reconnaît l'homme de bien à une vie pure et retirée; à un maintien sévère et triste; on voit qu'il porte dans son cœur un cruel tourment, celui de n'avoir d'autre emploi pour son courage, que de conserver son honneur.

Il épuise sa patience à endurer la dégradation publique. Mais s'il voit un sénat dresser des félicitations, remercier les dieux pour un prince, qui vient de tuer sa mère; il sort, affrontant le monstre; et s'échappant d'une telle infamie; et tandis qu'un délateur qui, cette fois, ne mentait pas, lui reproche, pour tout crime, d'avoir l'âme de Caton; il entend ses amis délibérer, s'il lui convient de se montrer à ses juges sous les vêtemens d'un accusé; de parler avec l'autorité de la vertu, avec la liberté d'un mourant; ou bien, s'il doit prévenir sa condamnation par une mort volontaire; pour laisser douter de ce qu'eût fait le sénat, s'il eût entendu la voix de Thraséas, et

Digitized by Google

contemplé, à son extrême moment, cet auguste visage.

Néron, impatient de vengeance, ne lui laissa pas le temps de prononcer sur cette question, qui reste encore indécise.

Digitized by Google

PARALLÈLE

DU

STOICISME ET DE LA CHEVALERIE,

CONSIDÉRÉS COMME PRINCIPES DE MŒURS ET COULEURS DES CARACTÈRES, DANS DEUX ÉPOQUES DE L'HISTOIRE.

Ce morceau a été écrit en 1782, retouché et augmenté en 1816.

LE STOICISME.

Lorsque la politique, dans la Grèce, perdait l'art et les moyens de conserver des constitutions libres, la philosophie entreprit sur les hommes, ce que la politique ne savait plus faire sur les peuples.

Parmi toutes ces sectes, que le développement des premières lumières et le fanatisme des systèmes et des disputes, avaient si fort multipliées à Athènes, il en est une,

Digitized by Google

qui fut le triomphe de l'austérité morale. Quels étaient donc les principes par lesquels elle dirigeait les hommes extraordinaires, dont elle s'honore? J'écoute et je frémis :

« De quoi te plains-tu, disait-elle à » l'homme? Pourquoi livres-tu cette portion » de la divinité, qui t'anime, à tant de pro- » fanes objets? Pourquoi ouvres-tu ton âme » à ce que tu appelles le plaisir et la douleur? » L'ébranlement du monde peut t'écraser; » mais il n'a pas le droit de t'émouvoir. Fais, » comme il convient, les choses qui sont en » ta puissance; soumets-toi, sans réserve, » sans regret, à celle que tu ne peux empê- » cher. Sache vouloir toutes choses, comme » elles arrivent; et tu seras parfaitement, » heureux. Ne te plains donc plus; car ton » bonheur ne dépend que de ta volonté. » Ainsi le portrait de son sage était une sorte de défi, proposé à la nature humaine.

En outrant tout dans ses principes, elle semblait ne devoir réussir à rien. Mais elle avait pour la conduite de l'homme des maximes aussi pures que sublimes. Écoutons encore ce qu'elle lui prescrivait :

« Ce n'est pas pour toi seul que tu dois

Digitized by Google

» devenir fort et sage ; c'est pour le genre
» humain tout entier. Tu portes l'image de
» l'ordre dans ta pensée ; c'est pour le
» faire régner dans toute la grande société.
» Adopte tous les malheureux ; les dieux ont
» bien montré qu'ils t'aimaient, lorsqu'ils
» ont imposé à ton courage le soin de les
» protéger ou de les venger. Ministre des
» dieux dans cet auguste emploi, étouffe
» dans ton cœur toute pensée injuste,
» comme un sacrilége. Ne cherche que
» dans ta conscience le profit de tes bonnes
» actions. Et, pour remplir tout le devoir
» de l'homme de bien ; sois toujours prêt,
» suivant l'occasion, à vivre ou à mourir. »

Long-temps elle n'enseigna que des subtilités métaphysiques et morales. Mais dans les extravagances mêmes de cette doctrine, on respirait déjà je ne sais quoi d'étrange et d'élevé, qui tirait l'homme des routes communes; elle lui proposait une perfection idéale ; mais elle présumait beaucoup de son courage.

Il lui fallait une époque, qui mît dans une lutte vigoureuse les bons et les méchans. Cette époque arriva. Le stoïcisme passa de

Digitized by Google

la Grèce à Rome, où des citoyens puissans se disputaient la tyrannie et achevaient d'opprimer le monde, au milieu des guerres civiles; tandis que d'autres citoyens avaient osé embrasser l'espoir de maintenir la liberté et de ramener les mœurs anciennes. De pareils hommes ne pouvaient goûter dans le stoïcisme que ces maximes fières et généreuses, dont il armait leur vertu; le reste, ils l'abandonnaient à ceux qui faisaient des dispositions philosophiques une profession oisive et mercenaire.

Le stoïcisme eût fait un grand progrès, dès qu'il put s'autoriser de grands exemples; le monde n'avait pu croire à ce prodige; dès qu'il crut, il adora; et les gens de bien se jetèrent tous dans une doctrine, qui portait leurs âmes à une hauteur, où la servitude universelle ne pouvait les atteindre. Lorsque l'empire du monde fut tombé à ces tyrans féroces et ombrageux, devant qui on ne pouvait se racheter de l'estime publique, que par la plus servile adulation, le stoïcisme forma des hommes, qui ne craignirent pas de les braver par leur renommée; et qui osèrent, en leur présence, couvrir leur front

Digitized by Google

de l'indignation de la vertu. Dans ces temps où il n'était plus permis de bien vivre, il enseignait du moins à bien mourir. Le stoïcisme n'était plus une secte, c'était la religion des gens de bien. Les Néron, les Domitien lui firent une guerre acharnée; la vénération des peuples en augmenta; et on le vit enfin monter sur le trône, avec ces empereurs, qui furent non-seulement les modèles des princes, mais encore les plus parfaits des hommes.

LA CHEVALERIE.

Ainsi une institution philosophique a fait la gloire du genre humain, dans l'époque de la plus grande dégradation des peuples et des gouvernemens. Une autre institution, amenée par divers hasards, dans les temps modernes, a produit aussi, dans les mœurs de l'Europe, une régénération, dont les principes et les effets présentent avec ceux du stoïcisme, un parallèle intéressant.

Retraçons-nous cette époque, où les barbares se débordant de toutes les limites du

Digitized by Google

monde, vinrent couvrir tous les pays policés de leur ignorance et de leur férocité. Les lois, les mœurs, les arts, les vertus, la religion même, tout périt ou se pervertit. Les hommes ne sont plus ni dans l'état de barbarie, ni dans celui de civilisation; mais dans un état nouveau et encore indéfini, composé uniquement de ce que ceux-ci avaient de mauvais.

Cependant du sein de tant de maux, s'élève une institution secourable et glorieuse. De nouveaux Alcide, de nouveaux Thésée combattent les oppresseurs, comme les autres combattaient les monstres. Le genre humain se retrouve, encore une fois, sous la protection des hommes forts et généreux. Je les vois se consacrer à la défense des faibles; s'associer, sous le simple empire des sermens, des cérémonies et des fêtes; de barbares, devenir des héros; polir leurs mœurs, sans les lumières; former, sur chaque point de l'Europe, une confédération armée, contre les abus de ces tyrannies féodales, dont ils étaient à la fois les fondateurs, les réparateurs et les martyrs. Heureux, s'ils eussent connu ce qui est vraiment noble et grand!

Digitized by Google

Ces intrépides paladins étaient tout à l'amour et à l'honneur; mais jamais l'amour n'eut tant de folie, ni l'homme tant de faux principes.

Influence diverse de ces deux institutions.

MAINTENANT, comparons tous les beaux caractères, dont les annales des nations nous ont conservé les faits et la gloire, dans ces deux époques; l'une de la chute des républiques antiques, l'autre du premier développement de la civilisation moderne; et observons l'influence diverse de ces deux institutions. Nous verrons que, dans ces époques, elles président aux vertus, qu'elles modifient les caractères; qu'elles en forment jusqu'à la couleur.

Par le stoïcisme, nous voyons des actions simples, grandes, sévères, qui paraissent passer et le devoir et les forces de l'homme.

Par la chevalerie, des actions brillantes et héroïques, où je ne sais quoi hors du bon sens; je ne sais quelle folie de l'âme fait admirer et aimer des choses, qu'on désapprouve et qui affligent.

Digitized by Google

La première de ces institutions rapportait tout à la conscience.

La seconde, à la gloire.

Celle-ci avait sanctifié le nom de vertu.

Celle-là a consacré le nom d'honneur.

Le stoïcisme, placé au sein de la tyrannie et de la corruption, avait besoin de conduire les hommes, violemment, par l'idée d'une perfection presque impossible. La chevalerie, ayant à tirer les hommes des mœurs barbares, avait besoin de séduire l'imagination, autant que de l'étonner. Aussi elle mêlait des idées de fêtes et de plaisirs à toutes les *prouesses* qu'elle exigeait; et elle appelait le luxe par ses vertus même.

Le stoïcisme, sorti originairement des vertus républicaines et des méditations philosophiques, avait une sublimité extraordinaire, et ne convenait qu'à des âmes singulièrement fortes.

La chevalerie, née dans les monarchies et pour les monarchies, se guidant par le sentiment et non par la raison, soumettait à ses lois par les passions; et s'étudiait autant de donner des grâces que de la grandeur aux vertus. Aussi a-t-elle fait de bien plus vastes

Digitized by Google

progrès. L'Europe est devenue sa conquête; elle y a tout changé dans les mœurs, de même que la féodalité avait tout transformé dans les lois.

Le Stoïcisme a cessé depuis long-temps; plus on a voulu ranimer l'esprit de chevalerie, plus il s'est éteint: on n'aurait plus, avec ces mobiles, que l'hypocrisie de l'austérité ou une jonglerie de la générosité. C'est que ces doctrines ne sont pas plus en accord avec un nouveau cours de choses, d'idées et de mœurs, qu'elles ne l'étaient, avant leur naissance, avec le règne des institutions républicaines.

Quand le régime social a, par lui-même, de la force pour le bien; on n'a pas besoin de ces ressorts, hors de la nature ou hors de la raison; ils ne viennent, que lorsqu'ils sont des correctifs salutaires.

Les Grecs du temps de Lycurgue et de Solon; les Romains, jusqu'à la destruction de Carthage, eurent un principe des vertus publiques et domestiques, sans la secte de Zénon. Mais, après que les poëtes et les artistes, les théologiens de ces temps-là, eurent trop prolongé l'enfance de l'esprit humain

Digitized by Google

par ces terrestres représentations, dont ils peuplaient le ciel, on sentit le besoin de relever les âmes par l'idéalisme de l'académie et l'austérité du portique.

Lorsque la morale religieuse, exagérant la religion, détruisait la société par l'inutile cruauté des macérations, par une humilité sans bon sens, par une abnégation contre nature, il fallait bien ramener au service public, par l'exaltation de la gloire, et à la vie humaine, par le culte des dames; et c'est ce qui fit survivre l'esprit de la chevalerie à son temps et à ses causes.

Aujourd'hui, il y a, pour les hommes éclairés, si ce n'est encore pour les peuples, une morale, une doctrine, une sorte de religion nouvelle, par une plus grande connaissance des principes et des intérêts sociaux; par le développement de ces idées libérales et de ces affections philanthropiques, nées de l'application des lumières à l'amélioration des destinées humaines; et ce ressort-là en vaut bien un autre. A chaque temps, ce qui lui est propre.

Digitized by Google

L'HOPITAL ET SULLY.

Ces Portraits ont été écrits en 1782; retouchés en 1816.

Tous deux vécurent dans les guerres civiles; mais l'un les vit commencer, l'autre les vit finir.

Tous deux furent des ministres et des hommes d'État; mais l'un avait éminemment le génie de la législation, l'autre le génie des affaires.

Tous deux eurent une vertu ferme et sévère; mais je vois dans l'un les qualités de cette ancienne noblesse, dont il descendait, relevées par une vaste application, un grand sens, un caractère énergique; je vois dans l'autre une âme nourrie dans la méditation des grandes pensées et des grandes actions de l'antiquité, à laquelle il appartenait, même par sa figure, où l'on croyait reconnaître l'effigie d'Aristote; et où l'on sentait une dignité extraordinaire.

Digitized by Google

Tous deux furent les censeurs et les réfrénateurs d'une cour et de leur siècle; mais ici leur gloire n'est pas égale : l'un n'eut que des désordres à réprimer; l'autre eut des massacres publics à prévenir.

Quel imposant spectacle que celui de L'Hôpital, retenant, seul, pendant sept ans, ce torrent de fureurs prêt à se déborder; parlant hardiment de justice et d'humanité dans une cour, où ces mots sacrés ressemblaient à des cris de sédition; démentant et accusant dans les assemblées nationales et dans les conseils des rois, toutes les maximes coupables ou dangereuses; contenant le génie factieux des *Guises*; se soumettant l'âme noire et faible de *Médicis*; captivant, par le respect involontaire qu'il inspirait, les deux rois qu'il servit : rien ne put rendre la liberté à tant de cœurs avides de crimes, que son exil. Eh! quel était donc cet homme qui exerçait ainsi tout l'ascendant de la vertu? c'était le fils d'un proscrit et le petit-fils d'un Juif. Telle fut la destinée de L'Hôpital à la cour.

Celle de Sully y fut bien différente; il était l'ami du meilleur de nos rois. Mais ce

Digitized by Google

qui fit son bonheur devint sa plus belle gloire. Jamais on n'a mieux rempli ce poste si important et si délicat ; il veillait sur le cœur de Henri, avec le même soin que sur l'administration du royaume ; il se serait accusé, dans sa conscience, d'une faiblesse du roi, qu'il aurait pu empêcher, comme d'une prévarication. Il tient école, dans ses Mémoires, de tout le zèle, de toute la franchise, de toute la fermeté, que l'homme de bien doit apporter dans l'amitié des princes.

Digitized by Google

MONTAUSIER.

Les grands caractères ne sont pas seulement déplacés dans des temps d'avilissement; ils le sont encore dans ces siècles de splendeur et de soumission, où une monarchie absolue s'affermit dans une nation, plus avancée dans les beaux arts que dans les bonnes lois. Alors ce qui s'opère de bien se fait par d'autres mobiles que les vertus sévères et énergiques; elles ne peuvent plus même se produire, tout entières, dans les mœurs.

C'est encore beaucoup de ne dissimuler ce caractère, ni au maître, ni à la nation; de le montrer hautement, comme un auguste débris des vertus antiques; et semblable à ces vieilles forteresses, sous lesquelles les peuples des campagnes ne vont plus se réfugier, mais qui attestent encore, dans leur désarmement, la majesté de leur ancienne protection.

Alors un courtisan de Louis XIV, le sévère Montausier, sans être un réformateur

Digitized by Google

dans son siècle, est le censeur d'une cour par ses paroles; il affiche son mépris pour les malhonnêtes gens; il dit la vérité au roi; il élève l'héritier du trône dans les maximes d'une probité inflexible; et au moment où son élève peut devenir son maître, il lui adresse ces mots célèbres : *Monsieur le Dauphin, si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez; et je m'en consolerai.* C'est ainsi qu'il ose ou réclamer la reconnaissance d'un bon roi, ou provoquer la colère d'un tyran; et professer cette indépendance absolue de celui qui ne craint plus rien, quand il a fait son devoir.

Le morceau suivant, qui fait Portrait, est tiré de mon Éloge de *Montausier*, couronné à l'Académie, en 1791.

Quelle cour pouvait menacer davantage un caractère aussi fier, aussi libre que celui de Montausier? Mais quels services ne peut-il pas y rendre? Il ose y venir; il ose y apporter son caractère; et c'est la plus belle résolution de sa vertu.

Digitized by Google

Il me semble que je l'entends se dire à lui-même : « L'exemple de mes aïeux m'in-
» vite à me présenter dans le palais des
» rois; et ma qualité de citoyen m'ordonne
» d'y demander une fonction publique. Com-
» ment me conduirai-je dans ce séjour?
» comme un homme qui y vient faire son
» devoir. J'élèverai la voix pour le faible;
» j'attaquerai l'oppresseur; je porterai au
» souverain l'opinion publique; et tou-
» jours je louerai ou blâmerai, selon ma
» conscience. C'est un rôle, qui vaque long-
» temps dans les cours; je ne le sens pas au-
» dessus de moi; et je m'y voue tout entier.
» Quel est ce jeune roi qui se présente à son
» siècle, avec de si brillantes destinées, et
» qui annonce de grands sentimens! Voyons
» comment il accueillera un homme qui ne
» flatte pas, mais qui dément les flatteurs.
» Sans doute, on sera bientôt fatigué de
» moi dans ce centre des intrigues et des
» faussetés; je serai encore plutôt révolté de
» leurs perfidies secrètes et de leurs orgueil-
» leuses bassesses. Mais je veux entrer en
» guerre avec eux; si je suis vaincu, alors il
» me sera permis de revenir achever ma

Digitized by Google

» vie, pauvre et content, dans le château » de mes pères. *Je vais donc à la cour*; mais » je le jure, *j'y dirai la vérité.* »

Il s'était trompé dans son attente; il trouve dans cette cour un roi, qui devient jaloux de l'existence d'un pareil homme; et qui se croit digne de vivre et de régner, sous ses regards.

Mais il reste fidèle à son serment : aucun intérêt, aucune considération, aucune fausse bienséance ne peut jamais ni en imposer à sa pensée, ni intimider sa franchise; et ce qu'il ne peut dire, il l'exprime sur son visage, qui censure, comme ses paroles.

Digitized by Google

RICHELIEU ET MAZARIN.

Tiré de mon Éloge de *Montausier*.

La jeunesse de Montausier s'écoula entre deux époques mémorables. Il vit la puissance de *Richelieu* et son règne; car c'est de ce nom qu'il faudrait appeler celui de *Louis XIII*, qui n'y eut d'autre part que de donner, le premier, l'exemple de la soumission aux volontés de son ministre; de ce ministre, qui subjugua dans l'âme de son maître jusqu'à la haine; eut un vaste génie; chercha la gloire; fut dépositaire de toute l'autorité royale; mais ne la fit jamais servir qu'au maintien de sa propre grandeur; opprima la France, pour abaisser l'Autriche; apprit aux grands à tout craindre, aux peuples à tout supporter; ne vit jamais dans les lois, que des instrumens serviles entre les mains de l'homme puissant; leur imposait silence devant ses volontés; ou leur commandait de prêter leurs formes et

Digitized by Google

leur nom à ses vengeances ; et n'a dû qu'à la reconnaissance des lettres, d'échapper, peut-être, à la renommée des tyrans.

Montausier vit ensuite la régence d'*Anne d'Autriche*, et ces longs troubles, où la nation parut, d'abord, vouloir se venger de l'affront d'être gouvernée par un étranger qu'elle méprisait; où elle parut même, pendant quelques momens, tendre à la réforme de l'état: dessein digne de l'âme et du génie du cardinal de *Retz*; et qui eût placé, parmi les bienfaiteurs des peuples, un factieux sans but et sans plan; ces troubles où l'autorité royale fut sans vigueur; où les grands ne se révoltèrent que pour trafiquer de leur soumission; où les femmes étendirent l'empire de leur sexe et accrurent la corruption des mœurs, en mêlant la galanterie aux affaires; et en opposant le genre d'intrigues, qui leur est propre, à la fourberie italienne, le seul talent de *Mazarin*; où la magistrature, étonnée d'être devenue le centre des factions, voulut au moins faire régner ses formes dans leur anarchie; et par-là fit entrer le ridicule dans une guerre et une insurrection; où le peuple, seul, montra quelque con-

Digitized by Google

stance et quelque raison, en répétant, tant qu'il eut quelque espoir, ce cri de l'indignation et du mépris: *Point de Mazarin*; mais où la nation entière ne sût ni rien faire, ni rien désirer pour son bonheur; où elle riait et chantait dans une guerre civile; bien différente d'un peuple voisin qui, à la même époque, faisait tomber sur un échafaud la tête du malheureux *Charles* Ier.; et ne reconnaissait rien de sacré et d'inviolable, que ses droits et sa constitution.

Descendons dans l'âme de Montausier; voyons ce qui s'y passe, à la vue de ces spectacles si divers. Tandis que *Richelieu* subjugue les protestans et fait trembler la haute noblesse, Montausier, encore jeune, et qui ne peut encore produire son âme, y nourrit une indignation contrainte; la plus énergique des impressions, que le cœur humain puisse recevoir et conserver. Mais, pendant l'agitation de la *Fronde*, il s'habitue à des sentimens, peut-être encore plus utiles pour le pays et pour le temps où il doit vivre; il monte son âme à ce courage, qui ose juger et reprendre les cours et les rois; et qui est une grande vertu dans une monarchie absolue.

Digitized by Google

PARALLÈLE

DE LOUIS XIV ET DE HENRI IV.

Tiré, *idem* de l'Éloge de *Montausier*.

Dans cet imposant appareil du trône, tout commandait une soumission sans réserve, une admiration silencieuse; rien n'y avertissait plus, que l'on pouvait parler avec la franchise du zèle, avec la confiance de l'amitié; si ce n'est la magnanimité du prince: mais où sont les courtisans, qui sachent y croire, et qui osent s'y fier?

Combien le bon *Henri* fut plus grand dans la simplicité et la familiarité de ses mœurs! Il ne voyait dans ses premiers sujets que les anciens compagnons de ses victoires; et toutes les expressions de l'amitié sortaient continuellement de sa bouche et de son cœur.

Louis parut encore dédaigner l'exemple

Digitized by Google

de son aïeul, dans une autre vertu, dans sa popularité.

Ce dernier, chéri entre tous les autres, comme le meilleur ami du peuple, le cherchait toujours au milieu de ses fêtes et dans ses jours de bonheur; on s'assurait d'un bon accueil, en lui en parlant. Par sa bonté attirante et paternelle, il relevait l'humanité de cette dégradation, où l'avait fait tomber la tyrannie féodale.

Louis renouvela, en quelque sorte, ce crime de la barbarie, par l'orgueil de sa magnificence. Toute cette grandeur, dont il marchait environné; toute cette inflexible dignité de son maintien, semblait dire au peuple: *Adore, et n'approche pas*. Je le remarque avec douleur; mais je dois à l'humanité d'exprimer cette plainte: jamais il n'a reçu lui-même la prière du pauvre; jamais il n'a adressé une parole à un homme du peuple. Cependant il montra souvent une belle âme au milieu de sa cour; il voulait le bonheur du peuple, et désirait son estime.

Digitized by Google

LOUIS XIV,

SOUS UN AUTRE ASPECT.

Ce morceau est tiré d'un ouvrage inédit.

Eh quoi ! grand monarque, avec toute ta puissance et ton orgueil, tu ne pourras donc jamais montrer dans tes villes, dans tes compagnes, ces miracles de l'industrie, qui enrichissent cette province de Hollande, conquise sur la mer par ses habitans; et que tes valeureuses armées ne purent t'assujettir ! S'il te faut renoncer, par les vices de la constitution que tu laissas à ton empire, à ce qu'un despotisme, vraiment magnifique, pourrait avoir de bienfaisant; du moins, par l'éclat des beaux-arts, ne laisse pas ta capitale au-dessous de cette Athènes, éternelle par cette gloire; de qui la ville du monde reçut toutes ses pompes; et de qui seule tu peux encore apprendre, aujour-

Digitized by Google

d'hui, à faire rivaliser ta vaste monarchie, avec cette petite république.

Voilà le vœu que Louis a dignement accompli. Le faste des rois a un charme qui séduit, un ascendant qui subjugue; l'adulation l'a mieux secondé ici, que le zèle dans de meilleures choses; la vanité nationale s'est émue où se taisait l'esprit public; les murmures sur ces ruineuses constructions, n'ont commencé que dans la postérité.

Que ne peut-on donner aux potentats de l'Europe, des idées d'une meilleure gloire, je leur dirais :

Si vous voulez que l'étranger ralentisse involontairement sa course, en parcourant vos états; qu'il fasse envier, au loin, le bonheur de vivre sous vos lois; si vous voulez être heureux vous-mêmes, et laisser de vous un beau souvenir; portez vos regards et vos soins au-delà de vos cours, au-delà de vos capitales. Comment vous borner à la décoration de ces enceintes, toujours trop étroites, pour absorber et réfléter la majesté suprême? Les monumens des arts sont imposans et glorieux; mais l'admiration qu'ils inspirent, est souvent attristée par la

Digitized by Google

misère qui les entoure; et leurs plaisirs ne se communiquent qu'à ceux qui ont appris à les adorer. Ce sont les bienfaits d'une administration savante et généreuse, qui font la vie et l'honneur des monarchies, comme des républiques.

Vous recherchez aujourd'hui la nature dans vos somptueux jardins; vous aimez à y surprendre par tout ce qu'elle offre de simple et d'aimable; vous épuisez vos trésors à l'imiter et souvent à la défigurer : enrichissez-vous, en la secondant; faites de tout votre empire un jardin immense, fécondé par tous les prodiges du travail et de l'industrie; et embelli de toutes les formes, de tous les aspects du bonheur.

Alors, sortez de vos palais; venez jouir de ce que vous avez fait, observer ce qui vous reste à faire encore. Quelquefois, sans pompe, sans cortége, inconnus; et, comme le mortel, content de lui-même, cherchez les lieux infréquentés. Là, mille détails d'une amélioration continuelle, opérée par vous, pour ainsi dire, à votre insu, feront long-temps l'occupation de vos yeux et le charme de vos cœurs. D'autres fois parcourez vos états, dans

Digitized by Google

toute votre splendeur, pour achever la joie de vos peuples, par votre vue; pour contempler votre gloire, dans ce riche développement de la prospérité publique; pour goûter les plus pénétrantes délices, dans ces cantiques de la reconnaissance, qui saluent votre marche triomphale; retentissent encore bien loin derrière votre passage; et se répéteront dans des temps, où vous ne serez plus.

Digitized by Google

FÉNÉLON ET MASSILLON.

FÉNÉLON.

Qui n'a senti, qui n'adore les grâces de l'imagination, qui a produit ce beau livre; un poëme sans versification, puisqu'il est plein de poésie; et, que, hors de la poésie, il n'y a pas un genre où il trouve sa digne place? Qui pourrait se refuser à ce charme d'innocence et de vertu, qui semble épurer l'âme du lecteur, à proportion du plaisir qu'il en reçoit? Mais a-t-on donné assez de bénédictions à cette politique, grande à force d'être simple; qui, s'élevant au-dessus, tout à la fois, et de ce fanatisme patriotique des anciens, lequel, en resserrant les liens des citoyens, rompait tous ceux des nations; et de ces insolens préjugés de la stupide féodalité, qui avaient voué les peuples à la bassesse et au mépris, s'appuie, toute entière, sur la sainte humanité; en fait le commen-

Digitized by Google

cement et la fin de toute sagesse, de toute gloire, de toute puissance, parmi les hommes ?

Un grand roi, qui donna à Fénélon la plus haute marque d'estime, qu'un roi et qu'un père puisse donner, ne vit dans ce livre, écrit pour son petit-fils, que la satire de son règne. Cette accusation était sans justice, et non sans fondement. Fénélon pouvait-il concevoir la pensée d'outrager son bienfaiteur, de flétrir son souverain? Mais son âme, libre et sincère, l'avait conduit, sans qu'il le voulût, à tracer, à l'ombre même de ce trône, resplendissant de gloire et d'orgueil, une pathétique protestation en faveur des peuples, foulés par un gouvernement, qui ne connaissait que la grandeur personnelle du monarque.

Où puisait-il une philosophie, encore si étrangère à son siècle ? Ne suppose-t-elle pas autant d'étendue dans l'esprit, que de générosité dans le cœur? Aimable précepteur des rois, digne patron des peuples, c'est ta gloire particulière qu'on ne puisse rien séparer dans les perfections que tu réunis; et tout ressemble en toi à une nature céleste,

Digitized by Google

mêlée, un moment, à la nature humaine. Tout ce que je puis apercevoir dans ton génie, ou plutôt dans ton âme; c'est qu'elle était une heureuse réunion de ce qu'il y eut de plus candide dans la simplicité antique, de plus pur dans la religion chrétienne, et de plus juste dans la science moderne.

MASSILLON.

Louis XIV venait de mourir, après avoir vu toute la pompe de son règne, s'obscurcir et s'éteindre dans les deuils de sa famille et dans les désastres de son royaume. Ses dernières années n'avaient plus offert, de sa première gloire, qu'un majestueux souvenir. Un enfant de dix ans, seul rejeton de cette auguste tige, occupait déjà le trône, avant d'en pouvoir exercer la puissance et d'en connaître les devoirs. Après de longs et profonds malheurs, c'était la source de toutes les espérances. C'est à cette époque que Massillon, récompensé enfin par l'épiscopat, et touchant à la vieillesse, fut appelé pour venir, encore une fois, prêcher à la cour.

Il pouvait obtenir des triomphes flatteurs,

Digitized by Google

avec ses anciens chefs-d'œuvre. Mais son cœur sensible et vertueux conçut une haute pensée. Il osa embrasser le projet de préparer un bon roi à la nation. Il fit de nouveaux discours, qui formèrent une suite d'instructions pour le jeune prince. Il a sans cesse cet enfant royal devant les yeux; il dépouille son style de son ancienne pompe; il en retranche même une certaine vigueur de raison, qui pouvait effaroucher un âge encore si tendre; il n'en conserve que la douceur et la grâce.

Mais ce ton simple et touchant lui suffit, pour le grand objet qu'il se propose. Il peint, des plus aimables couleurs, les vertus qu'il veut donner au jeune roi. C'est dans son cœur qu'il grave ses devoirs; il les associe à tous les penchans de son âge. Il n'oublie rien, surtout, pour développer sa sensibilité; et pour la tourner vers son peuple. Il lui porte les vœux que l'on forme pour lui; il lui fait goûter les premières douceurs de l'affection publique. Il lui présente la nation; et il le présente à elle; il lui peint, tour à tour, les malheurs et la gloire, qui environnent sa jeunesse. L'or-

Digitized by Google

phelin et le roi sont sans cesse mis à côté l'un de l'autre, afin que son cœur ne puisse s'élever, sans s'attendrir; et qu'il s'afflige, en même temps, de sa fortune et de son délaissement. Au milieu de ces tendres épanchemens, les plus grandes vérités lui sont enseignées; et tous les devoirs du prince sont fondés sur les droits des peuples.

Les auteurs du *Télémaque* et du *Petit Carême* eurent bien des rapports. La nature leur accorda un talent et un caractère pleins de grâces et d'onction; leur destinée les conduisit l'un et l'autre à être les précepteurs d'un jeune prince; et, dans cet auguste emploi, leur âme noble et franche les a élevés au-dessus des préjugés, qui devaient naturellement les dominer. Ils se ressemblent jusque dans l'espèce de leurs défauts, qui sont de la faiblesse et des longueurs. Avouons cependant, que si ces deux hommes peuvent être rapprochés par tant de choses, ils ne peuvent être égalés. La sensibilité, dans Massillon, est moins vive, moins profonde; elle n'annonce pas une âme si heureusement douée. Son imagination paraît aussi souple;

Digitized by Google

elle ne paraît pas aussi féconde. Les beautes et les défauts, dans Fénélon, sortent uniquement d'un cœur, qui ne fait que s'ouvrir et se répandre; les beautés et les défauts, dans Massillon, tiennent davantage à un art singulièrement facile, qui souvent abuse de lui-même.

Digitized by Google

LA BRUYÈRE.

La Bruyère est un plus profond moraliste, qu'on ne l'a dit. Son regard a embrassé tout le spectacle de la société, dans une grande monarchie. Tous les rangs, toutes les conditions, toutes les passions, tous les travers sont saisis, rapprochés, gravés dans son livre ; c'est un tableau de toute la vie civile. La vérité, chez lui, naît de la fidélité et de la variété des nuances. Mais, comme tous les grands peintres, il remonte toujours au type fondamental de toutes les figures ; il peint *un courtisan*, *un bourgeois*, *l'homme d'épée*, *l'homme de robe*, *le parvenu*, *le nouvelliste etc.* ; mais il atteint toujours, dans le cœur humain, à l'affection générale, analogue à la forme particulière ; elle sort toute entière dans ses portraits ; elle en fait l'éclat, le mouvement, et la vie.

Voyez encore combien le cadre qu'il a inventé est riche et heureux ! Moins les transitions, son livre est un ensemble, puisque

Digitized by Google

tous les objets s'y groupent, comme dans un tableau. Frappé de tant d'objets, qu'il range autour de lui, avec un art, qu'on n'aperçoit pas; et toujours frappé vivement, aucun n'est omis; et il se livre à chacun, avec la passion qu'il peut donner. Ici il s'indigne; là il s'attendrit; il invective, avec une rare énergie; il peint, avec la grâce la plus aimable; il descend à la plaisanterie; il remonte à la gravité. Il est orateur, poëte, philosophe, comme il le veut, et où il le faut. Soit qu'il pense, soit qu'il peigne, toujours des tours et des formes, qu'il invente et diversifie, jusqu'au prodige. C'est là surtout où il est et restera un écrivain à part. De tous, c'est celui qui a le moins imité; et qu'il serait le plus dangereux d'imiter.

Tous les grands hommes du beau siècle où il a vécu, nous sont parvenus avec les principaux détails de leur vie, comme avec les titres de leur gloire. Nous pouvons les comparer à leurs ouvrages, et les y reconnaître. Pourquoi La Bruyère a-t-il une destinée si différente? Il n'est pas aisé de le c[illegible]oir. Il n'y a [illegible] qu'un seul monu-n[illegible] l'on puisse [illegible]er quelque image

de cet écrivain; et c'est dans son livre même.

Je me plais à recueillir ici les traits de La Bruyère, qui me font le mieux présumer du fond de son cœur.

Quelle profonde humanité dans cette pensée! « Il y a des misères sur la terre, qui » saisissent le cœur. Il manque à quelques- » uns, jusqu'aux alimens; ils redoutent l'hi- » ver; ils appréhendent de vivre. L'on man- » ge ailleurs des fruits précoces; l'on force » la terre et les saisons, pour fournir à sa » délicatesse. De simples bourgeois, seu- » lement à cause qu'ils étaient riches, ont » eu l'audace d'avaler, en un seul morceau, » la nourriture de cent familles. Tienne qui » pourra contre de si grandes extrémités; je » me jette et me réfugie dans la médiocrité. »

Sa sensibilité ne se contente pas de gémir et de s'indigner, en contemplant le sort des malheureux; elle lui dicte les plus belles règles, pour une bienfaisance active.

« C'est assez pour soi d'un fidèle ami; » c'est même beaucoup de l'avoir rencontré. » On ne peut en avoir trop, pour le service » des autres. »

Écoutons comment il sait aimer:

Digitized by Google

« Être avec les gens qu'on aime, cela
» suffit : rêver, leur parler; ne leur parler
» pas; penser à eux, penser à d'autres objets,
» mais au près d'eux; tout est égal. »

Il ne sait pas moins bien regretter ses amis, que les aimer.

« Il devrait y avoir dans le cœur des
» sources inépuisables de douleurs, pour de
» certaines pertes. L'on pleure amèrement,
» et l'on est sensiblement touché; mais l'on
» est ensuite si faible et si léger, que l'on se
» console. »

Ainsi cette âme, pénétrée de ses regrets, se plaint à la nature, de ce qu'elle lui a permis de sortir de sa douleur!

Il lui appartient bien aussi d'être le législateur de la bienfaisance et de la reconnaissance.

« Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude,
» que de manquer aux misérables.

» Si l'on a donné à ceux que l'on aimait,
» quelque chose qu'il arrive, il n'y a plus
» d'occasion où l'on doive songer à ses bien-
» faits.

» Il y a du plaisir à rencontrer les yeux
» de celui que l'on vient d'obliger.

Digitized by Google

» Celui-là peut prendre, qui goûte un
» plaisir aussi délicat à recevoir, que son
» ami en sent à lui donner.

» Une grande reconnaissance emporte
» avec soi beaucoup de goût et d'amitié
» pour la personne qui nous oblige.»

J'ose dire que l'esprit, tout seul, n'eût pas trouvé ces maximes des belles âmes.

Ce n'est que dans les belles âmes, que naissent les sentimens les plus aimables. D'autres âmes peuvent éprouver toute la violence des passions: elles seules en connaissent la grâce. Je demande si l'on a jamais mieux exprimé tout ce qu'il y a de plus enchanteur dans l'amour, que dans cette pensée :

« Si j'accorde que, dans la violence d'une
» grande passion, on peut aimer quelqu'un
» plus que soi-même; à qui ferai-je plus de
» plaisir, à ceux qui aiment, ou à ceux qui
» sont aimés? »

Mais peut-être la vertu que La Bruyère montre le plus, est ce courage d'un écrivain fier et généreux, qui prend à partie tout ce qui outrage la vertu et les talens; tout ce qui opprime l'humanité; tout ce qui afflige le malheur. Il semble qu'il n'ait écrit que

Digitized by Google

pour ces grandes vengeances. Dans plusieurs endroits de son livre, il ose se rendre à lui-même une belle justice. On sent, particulièrement, que c'est lui qu'il peint dans le portrait du *philosophe*, dont il oppose la tendre popularité à la dédaigneuse insensibilité du riche. *Je vais, Clitiphon, à votre porte*, etc. » Celui qui osait donner de lui-même cette image, devait être sûr de ne la voir jamais démentie.

Digitized by Google

FONTENELLE.

Né à l'époque du plus grand développement des arts, Fontenelle n'eut rien de commun avec tous ces grands hommes, au milieu desquels s'écoula une moitié de sa vie. Mort dans la plus grande effervescence du siècle philosophique, il parut présider à une révolution, où il fut encore surpassé par ses successeurs.

Cependant on revient tous les jours à une plus haute estime pour lui ; on aperçoit, de plus en plus, combien on doit de reconnaissance et d'admiration à cet écrivain, que la nature avait doué de l'esprit le plus net et le plus fin qui fut jamais; qui n'était pas né, sans doute, pour dominer dans les arts; mais pour y porter des idées justes et neuves; n'était pas né, non plus, pour créer dans les sciences; mais pour les étendre par la pénétration de ses vues, et les orner de la lumière de ses pensées; qui, s'étant fait un style propre à sa manière de voir et de sen-

Digitized by Google

tir, dissimule l'absence des qualités qui lui manquent; et fait briller davantage l'excellence de celles qui lui appartiennent; regagne, par la surprise qu'il excite, ce qu'il ne peut obtenir de l'enthousiasme; qui, n'étant que le premier des hommes d'esprit; mais placé dans un temps, et ayant à la fin adopté des sujets, où l'esprit trouve un heureux emploi, a laissé tous les autres bien loin de lui; pour prendre son rang parmi les philosophes les plus utiles, et parmi les écrivains originaux. Pour le bien apprécier, il faut le lire dans la maturité de l'âge et de l'esprit.

Le plus beau titre de gloire de Fontenelle, est son *Histoire des Sciences* et ses *Éloges des Savans*. Je ne puis écrire sur ces ouvrages, après les beaux morceaux de Thomas, dans l'*Essai sur les Éloges*; et de M. Garat, dans son *Éloge de Fontenelle*, couronné à l'Académie française, un des écrits éminens dans ce genre. La gloire se partage entre les deux écrivains : il me semble que le tableau des sciences est plus beau, dans M. *Garat*; que l'appréciation du style de Fontenelle est meilleure, dans *Thomas*.

Je me bornerai ici à parcourir de moin-

Digitized by Google

dres productions de cet auteur; qu'il faut critiquer encore, parce qu'elles peuvent séduire par leurs défauts mêmes.

J'ai essayé, plusieurs fois, de lire ses *Opéras*. J'avoue que ne portant d'autre intérêt dans cet examen, que mon plaisir; et ne le trouvant jamais, je n'ai point achevé.

Je n'aurai pas la même indifférence pour ses *Églogues*. Plusieurs me paraissent avoir un fond très-piquant et de très-heureux détails. Mais comment se passer, dans ces sujets, de l'imagination et de la sensibilité, qu'on n'y trouve jamais? Il faut pourtant que l'esprit ait bien des ressources, puisque Fontenelle approche, quelquefois, de la manière des vrais poëtes :

Elle m'eût, en partant, dit quelques mots tout bas,
Avec sa douce voix et son doux embarras.

Voilà de la grâce de La Fontaine. Il peint ainsi l'impatience amoureuse d'un berger :

Quel siècle jusqu'au soir! Il mesure des yeux
Le tour que le soleil doit faire dans les cieux ;
Il faut que sur ces monts ce grand astre renaisse,
S'élève lentement, et lentement s'abaisse.

Voilà la poésie passionnée de Virgile.

Digitized by Google

Loin de justifier l'espèce d'estime, que quelques personnes conservent encore aux *Dialogues des Morts*, je crois qu'il importe de la détruire. Quel mérite peut-on trouver à un livre, qui ne reproduit les grands personnages et les grands événemens, que pour les dégrader; ne les rapproche que par les rapports les plus forcés, les plus choquans; et ne tire de ces rapprochemens que les résultats les plus frivoles? Un livre, dont le plan est tout dramatique; et où les caractères les plus imposans et les plus variés, ont perdu toute majesté, et paraissent jetés dans le même moule? où l'auteur, ne pouvant s'élever à leur ton, les ravale au-dessous du sien même; car, ici, l'esprit de Fontenelle n'a rien de bien distingué : on n'y rencontre jamais de ces choses si habilement aperçues, si heureusement exprimées; tout s'y réduit à ce qu'on apppelle du bel esprit; qui n'est, dans un tel sujet, qu'un vice de plus?

S'il y avait quelque chose à louer dans cet ouvrage, ce ne serait pas les *dialogues*, mais *le jugement de Pluton*. Fontenelle seul, peut-être, était capable de se charger d'écrire lui-même tous les reproches, qu'il es-

Digitized by Google

suya; ce n'est pas qu'il les méprise; il paraît, au contraire, en sentir la force et la justesse. Néanmoins il les écrit; il en fait une partie de son ouvrage même; il emploie tout son esprit à les bien saisir, à les bien rendre; il ne s'y épargne pas; il s'attaque et ne se défend pas. Eclairé et animé par la critique des bons juges, qu'il avait soulevés, en exprimant les plaintes des héros contre les idées et les discours qu'il leur avait prêtés, il conçoit mieux leur âme et leur génie; et, cette fois, il n'est pas toujours indigne de les faire parler. Ce courage de l'auteur contre lui-même, me paraît un des traits les plus remarquables de son caractère personnel.

Je respecte la réputation plus juste, dont jouit encore le livre des *Mondes*. Je suis loin de contester l'utile nouveauté de son dessein et l'agrément de l'exécution. Sans doute, c'était une belle et heureuse idée, que celle d'apprendre aux gens du monde, qu'ils pouvaient pénétrer dans les sciences; et aux savans, qu'ils pouvaient se faire entendre des gens du monde; et jamais on n'a porté plus de clarté, de précision et d'élégance, dans le développement d'une science, qui n'avait

Digitized by Google

su encore se produire, qu'avec la langue des mathématiques. A ces deux égards, les *Mondes* resteront un des beaux livres de notre littérature. Mais celui-ci, en donnant un bon exemple, n'a-t-il pas donné un mauvais modèle?

Le sujet appelait de hautes idées, de riches images; il demandait un style animé et majestueux. Quel est le ton que Fontenelle y a porté? Celui d'une froide galanterie. Il met en scène deux interlocuteurs, un philosophe et une femme. Mais le philosophe, au lieu d'élever son âme par la magnificence des objets qu'il décrit, n'ose même en parler avec la dignité qui leur est propre; il se fait un bel esprit de toilette, pour parler du mouvement des astres! Cette femme, à qui il pouvait donner une envie de connaître, d'autant plus intéressante, qu'alors encore son sexe était obligé de l'immoler à un sot préjugé; cette femme, dont l'imagination pouvait s'exalter dans les augustes révélations d'une science toute poétique et toute religieuse, à peine daigne-t-elle s'intéresser aux lois de l'univers! Elle les écoute, avec une curiosité avide; elle les pénètre, avec

Digitized by Google

une rare sagacité; mais elle ne sait jamais les admirer; elle semble n'avoir cherché qu'une nouvelle occasion de cet importun badinage, qui était, apparemment, le ton de sa société! N'est-ce pas là dégrader les sciences, plutôt que les embellir? Si l'auteur de l'*Histoire naturelle* avait pris ce ton et ce style, aurait-il mérité sa gloire; ou plutôt n'aurait-il pas tout gâté, et dans les sciences et dans la littérature? Les ornemens que l'on prête aux sciences, doivent être dignes d'elles; ou elles doivent les rejeter.

Veut-t-on voir en ceci l'auteur condamné par lui-même? Il faut lire l'*Histoire des sciences* et les *Éloge des savans*. Alors son talent, interprète des sciences, et entre elles et envers le public, s'était épuré et agrandi dans ce commerce.

La vie personnelle de Fontenelle ressemble à ses ouvrages; elle offre plus de sagesse et d'habileté que de grandeur; il a droit à l'estime, au respect même. Mais, en rendant hommage à la pureté de sa conduite; à des actions, à des paroles mémorables, on voit encore quelque chose de trop calculé

Digitized by Google

dans ses vertus; et il semble qu'on doit à la morale, de ne louer un tel philosophe, qu'à condition d'en préférer un moins occupé de son repos, dans la recherche et la défense de la vérité; et plus entraîné par les bons sentimens.

Digitized by Google

DEUX FEMMES,

(NON PAS ILLUSTRES, MAIS CÉLÈBRES),

ET QUI NE SE RESSEMBLAIENT PAS.

Mme. ÉLIE DE BEAUMONT,

Auteur du roman du *Marquis de Roselle* (*), et épouse de l'avocat célèbre de ce nom.

La vie d'une femme de bien, qui ne s'est pas trouvée dans des situations extraordires, est rarement composée de faits mémorables. Les bonnes actions y sont de tous les momens; et s'y perdent dans la paisible succession des mêmes devoirs, toujours fidèlement remplis.

La mode est venue de déshonorer, en quelque sorte, les bonnes actions, en les

---

(*) J'ai, dans mes morceaux du *Critique littéraire*, un extrait de ce roman.

Digitized by Google

inscrivant, fastueusement, dans les écrits publics.

Certes, c'est bien mal servir la vertu, que de lui prodiguer une récompense, qu'elle n'a pas dû se proposer : et n'est-ce pas troubler son bonheur, que d'y faire entrer de la vanité ? Sans doute, il est des actions qui honorent l'humanité, et qu'il faudrait graver sur les monumens les plus solennels ; mais il est aussi des vertus plus simples, qu'il faut laisser sous le voile qui les cache ; elles font, dans l'intérieur des familles, l'entretien de ceux qui en furent les témoins ; leur doux souvenir prolonge et embellit les regrets de l'amitié ; voilà leur digne prix ; voilà la gloire qui leur est propre.

L'éloge des vertus privées de *madame Élie de Beaumont*, est dans la tendre estime d'un grand nombre de personnes respectables de tous les rangs, de qui elle a été connue. Celles qui l'ont approchée, de plus près, savent combien son inaltérable douceur ; sa politesse vraie et noble ; une gaîté animée ; un excellent esprit ; une instruction plus solide encore qu'étendue ; une mémoire rare ; la connaissance et le goût de presque

Digitized by Google

tous les talens; une élocution facile; un heureux mélange de prudence et d'abandon; le ton de la meilleure compagnie; et une figure, qui n'était pas celle de la beauté, mais celle de la vertu, rendaient son commerce intéressant. Elles ont pu aussi voir ou éprouver souvent, quel cœur elle avait pour les malheureux, dont l'état de son mari et sa sensibilité l'approchaient, plus qu'une autre; pour les personnes qui étaient dans sa dépendance; pour celles, dont le bonheur était plus particulièrement confié à ses soins et à sa tendresse; et pour ses amis, qu'elle conseillait, qu'elle soulageait, au moins, par les plus tendres consolations; dont elle s'occupait dans ses heures solitaires; et qui la revoyaient, le lendemain, avec un projet pour leur bonheur, ou un succès, déjà obtenu.

Au milieu de toutes les peines qui ont troublé sa vie, elle a eu un bonheur, qui lui convenait bien; celui d'être unie au sort d'un homme, qui devait arriver de bonne heure à une des plus belles réputations du barreau.

Autant il est triste et cruel pour une

Digitized by Google

femme d'une âme élevée et délicate, d'un esprit distingué, d'appartenir à un mari étranger à toute espèce de gloire et de mérite; autant il lui est doux d'être associé à cette considération, où les talens, les vertus, les services conduisent les avocats du premier ordre. Alors, elle trouve dans sa maison ces nobles intérêts, dont elle a besoin; et elle peut aimer d'avantage un mari, dont elle s'honore. Heureux aussi l'homme de talent, l'homme de mérite, habitué à trouver dans la compagne de sa vie, des idées et des sentimens, qui relèvent son âme; animent son génie; qui voit autour de lui l'estime et l'amitié s'accroître, sans cesse, pour la personne qu'il chérit le plus; et qui peut, à son tour, se couvrir du respect et de l'intérêt qu'elle inspire !

Qui saura jamais toutes les peines que peut éprouver une femme tendre et sensible, chez qui tous les chagrins sont plus vifs et plus profonds; et qui souffre encore des maux de toutes les personnes qui lui sont chères ?

Mais ces âmes trouvent souvent en elles-mêmes de grandes sources de bonheur. Leur manière d'aimer un père, un fils, un époux,

Digitized by Google

est remplie de délices, qu'elles seules connaissent; et loin de s'épuiser dans ces vives, dans ces premières affections, elles savent encore se répandre dans d'autres sentimens.

Tous les cœurs qui aiment, sont aimés; il n'y a que les hommes froids et égoïstes, qui vivent dénués d'intérêt et d'attachement. Mais l'estime et la bienveillance, obtenues et rendues, ne composent qu'une amitié ordinaire. Il en est une autre, pour laquelle peu de gens sont faits; et que bien peu de ceux qui en seraient dignes, trouvent à former.

C'est dans celle-ci que vous avez toujours un objet où reposer votre cœur; qui assiste à vos actions, à vos rêveries; pour qui vous recueillez toutes les pensées, tous les sentimens, qui ont occupé et agité votre âme; et de qui vous attendez tout ce que vous lui réservez. L'existence se double dans ces unions seules intimes, qui se forment de ce qu'il y a de pur dans les passions, d'aimable dans la sagesse; après la douceur de l'épanchement, vous y goûtez celle des affections partagées; vous y jouissez de tout ce qu'il y a de bon et de varié dans des âmes qui s'entendent; de tout ce qu'elles s'empruntent;

Digitized by Google

surtout d'une conscience qui s'épure, et s'ennoblit sans cesse, par le bonheur qu'elle reçoit.

Il fut accordé à la digne femme, dont je fais l'éloge, d'éprouver et d'inspirer cette espèce d'amitié, dans laquelle c'est une faveur des cieux de mourir le premier; et qui ne laisse plus dans la vie, d'autre bonheur, que le charme des regrets et des souvenirs.

Toutes les vertus de *madame Élie de Beaumont* venaient de l'inépuisable bonté, qui faisait son caractère. Elle portait la bonté à un excès, qui mérite d'être remarqué.

Née avec une sensibilité très-prompte et très-vive, tout l'affectait fortement; et souvent jusqu'à la douleur et l'impatience. Mais, persuadée que la douceur et la complaisance étaient les vertus particulières de son sexe, elle s'était fait une loi, dès sa jeunesse, d'immoler toujours ses goûts; de dissimuler ses peines; de ne laisser échapper ni plaintes, ni reproches; dans les affaires, dans les amusemens de la société, la crainte de chagriner ou celle de déplaire la tenait sans cesse attentive à ce que désiraient les autres; elle n'en exigeait rien; elle en souffrait tout; elle re-

Digitized by Google

nonçait à ses volontés, au point de laisser croire qu'elle n'en avait point. Le monde est plein de gens, qui s'accommodent parfaitement d'un pareil caractère; et qui en abusent avec cruauté. Aussi ces sacrifices, sans cesse renaissans, la déchiraient, usaient une santé naturellement délicate; et troublaient les plaisirs auxquels elle était le plus sensible. Ses amis lui reprochaient tant de sacrifices, pour des personnes, qui ne savaient pas même les apercevoir! Elle-même s'en accusait, comme d'une faiblesse; mais jamais il ne fut en elle, ni de cesser de s'offrir pour victime, ni de l'être sans douleur.

Je ne connais rien de plus touchant que ce caractère, qui est souvent celui des femmes les plus vertueuses. Il appelle autour d'elles ces tendres soins, ces attentions délicates; inventées par leur sexe, parce qu'il en éprouve davantage et le prix et le besoin.

Madame Élie de Beaumont a été enlevée, avant l'âge qui touche à la vieillesse; et par une maladie subite, qui l'a, tout d'un coup, fait passer d'un état de convalescence à un état de mort; trois jours avant sa mort même. Ainsi elle a encore éprouvé un mal-

Digitized by Google

heur, toujours redouté des âmes aimantes; celui de quitter tout ce qui nous est cher, sans donner et recevoir ces tristes adieux, qui sont la dernière douleur, et la dernière consolation de la vie.

Mlle. DE SOMERY.

Auteur d'un ouvrage, fort piquant, intitulé : *Doutes sur les opinions reçues dans la société.* (J'ai, dans mes morceaux de littérature, un examen de cet ouvrage.)

Mademoiselle de Somery était une vieille fille, fort singulière; on ne savait, elle ne savait elle-même de qui elle était née; du moins, c'est une confidence qu'elle n'avait faite à personne. Personne ne s'est jamais vu plus complétement hors des rapports et des affections de famille. Jetée dans un couvent, dès son jeune âge, une petite pension, que le couvent recevait pour elle, finit bientôt; sans qu'on ait su davantage pourquoi elle avait cessé, que pourquoi elle avait commencé. Heureusement qu'elle se trouva douée d'un esprit prématuré : dès l'âge de quinze ans, elle était le bel esprit du couvent; elle prétendait que, dès cet âge, elle

Digitized by Google

avait tout lu, tout jugé; et elle s'en tenait encore à ces jugemens-là.

Elle en avait de fort bizarres; elle appelait La Fontaine, *un niais*; Fénélon, *un bavard*; Madame de Sévigné, *une caillette*. Jugez du reste.

Je me rappelle que, parmi ceux qui la connaissaient, c'était une chose plaisante à deviner, que la manière dont elle serait affectée de tel ou tel ouvrage. Ses succès de couvent furent, pour elle, une honorable ressource; ils lui donnèrent des amis, qu'elle mérita de conserver, par un profond dévouement. *La maréchale de Brissac*, avec qui elle avait été élevée, la plaça chez elle, à son mariage; et lui assura une pension de 3000 livres, par son testament. Alors elle vécut chez elle, avec une parfaite indépendance.

Elle n'avait rien à prétendre ni du côté du mariage, ni de celui de l'amour. Elle était laide; et sans aucun des agrémens des femmes, ni dans la personne, ni dans le caractère. Elle prit bientôt son parti là-dessus; et s'habilla toujours, à sa manière; ce qui allait d'ailleurs à son étroite fortune.

Digitized by Google

Cependant elle cultiva toujours les liaisons du grand monde; et parvint à s'y bien établir; elle voyait chez elle-même la meilleure compagnie; et avait un maintien fort noble.

Ses bizarreries, sa franchise, et un tour d'esprit très-mordant, lui tenaient lieu de tout ce qui lui manquait; elle savait braver les ridicules et en donner; deux moyens de se soutenir et de faire effet. Elle aimait uniquement l'esprit; les choses d'esprit; les gens d'esprit; et en trouvait fort peu, en tout et partout. Il y avait là de quoi être pédante et choquante; elle n'était que singulière. Sa méchanceté était toute en paroles, jamais en tracasseries; ses décisions étaient toujours tranchantes; mais elle essuyait, sans aigreur, des contradictions, non moins absolues; elle jugeait sans cesse et sans appel, les personnes et les choses; mais la bizarrerie de ces jugemens en faisait le sel; on s'en moquait, tant qu'on voulait; au risque qu'elle se moquât des moqueurs; et elle s'entendait très-bien à cela; elle avait sur chacun, des mots très-piquans, et qui restaient.

Du reste, si elle était insupportable à

Digitized by Google

quelques-uns, elle était très-agréable à d'autres; elle sentait très-bien le bon ton dans les hommes, la grâce dans les femmes; et ceux et celles qui lui plaisaient, s'en faisaient un triomphe plus flatteur. Il faut encore ajouter qu'elle avait beaucoup d'expérience de la société; savait beaucoup d'anecdotes; et contait très-bien.

Elle n'était pas moins hors de l'ordre commun, dans ses affections et sa vie intérieure. Elle n'entendait rien à tous les sentimens de la nature; elle ne concevait là que des devoirs; l'héroïsme des vertus se bornait pour elle aux beaux et nobles procédés; elle les pratiquait et en recevait.

Rien ne peut mieux la caractériser, que sa manière d'être avec le vieux président de Nicolaï; elle dînait chez lui, trois jours de la semaine; et les autres jours, il passait la moitié de la soirée avec elle; c'était sa confidente, son conseil; et autant que cela se pouvait entre eux, son amie; elle l'avait sauvé de la mort dans une maladie, par ses soins, son zèle, et surtout sa résolution, au milieu des avis divers des médecins; il lui faisait une pension et tenait un carrosse à

Digitized by Google

ses ordres. Or, en voyant ces deux personnages ensemble, on eût dit les deux plus hargneux ennemis; ils se disputaient, se contredisaient sur tout, ne se cédaient en rien; se disaient, de part et d'autre, les plus impitoyables vérités; et le tout, sans jamais se fâcher.

Elle vivait beaucoup chez elle, où elle avait souvent un cercle fort bien composé. Elle avait besoin d'un intérieur agréable; mais, à force d'exiger de perfections dans ses domestiques, elle était parvenue à ne pouvoir plus être servie; elle n'en pouvait garder aucun, plus d'un mois; rien ne la faisait plus souffrir; sans qu'elle ait jamais pu concevoir, que cela venait d'elle seule. C'était une espèce d'hommes qu'elle avait réellement prise en haine.

Elle avait été, dès le couvent, ce qu'on appelait un *esprit fort*; et avait gardé, de la vie de couvent, les plus misérables superstitions; elle ne se serait pas mise à table, elle treizième; elle croyait aux mauvaises rencontres; s'étouffait, pendant de longues heures, dans une chambre noire, à l'approche du tonnerre.

Digitized by Google

Ses bonnes qualités étaient la prudence, la discrétion, la fidélité, et le désir de servir les honnêtes gens et les malheureux ; elle les exemptait d'esprit, dans ces occasions, seulement.

En tout, c'était une personne fort singulière, que mademoiselle de Somery.

Digitized by Google

THOMAS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Ce morceau a été écrit, quelques mois après la mort de M. Thomas, en 1786.

Avant de connaître M. *Thomas*, ses écrits avaient été utiles à mon âme; ses conseils ont dirigé mes premiers essais; son estime a été le but de mes plus nobles efforts; son amitié, la récompense de ce que j'ai pu penser ou écrire d'un peu estimable. Tant de précieux souvenirs ont dû me recueillir davantage sur ses productions; me faire distinguer quelques traits particuliers dans son caractère. C'est dans ces impressions, approfondies par sa mort prématurée, que je me propose de rechercher une image fidèle de l'homme respecté, que nous venons de perdre.

L'époque où M. *Thomas* est entré dans

Digitized by Google

la littérature, est singulièrement remarquable. L'éclat des beaux-arts, sous Louis XIV; cette foule de génies supérieurs et divers; de nouveaux procédés, de meilleures méthodes dans les sciences; un grand nombre de découvertes déja faites; d'autres encore qu'on cherchait ou présentait : toutes ces causes réunies avaient renouvelé, fécondé, agrandi l'esprit humain. Il ne lui manquait plus que le courage d'employer toutes ses forces, et de les porter sur des objets, encore plus imporportans; et c'est ce qu'on obtint de plusieurs événemens, qui concoururent ensemble.

Les désastres de la fin de ce règne, en donnant aux esprits l'énergie naturelle de la plainte et du murmure, les avaient tournés vers les erreurs du gouvernement; les querelles théologiques lassaient une nation polie et aimable, qui commençait à s'éclairer; tout contribuait à les décrier et à porter ailleurs l'activité de l'esprit national, jusqu'à ces crises de finance et cette licence des mœurs, qui furent les déplorables événemens de la régence; on pensa avec plus de liberté; on trouva moins de résistance pour des idées nouvelles. De grands hommes se

Digitized by Google

rencontrèrent, qui mirent les sciences en honneur, en les expliquant avec intérêt et clarté. Les sciences, encore plus que les beaux-arts, ont besoin de la communication des peuples. Notre philosophie naissante se nourrit dans la philosophie plus profonde d'une nation, qui avait fait de la liberté de penser et d'écrire la base de sa constitution politique.

Ce fut l'action lente et graduée de toutes ces causes, qui amena la révolution mémorable, qui distinguera la seconde partie de ce siècle; et dont le projet de l'*Encyclopédie* a été comme le signal.

Alors a commencé cette philosophie, qu'on a appelée du dix-huitième siècle, qui, plus impatiente d'user de ses forces, que soigneuse de mûrir ses entreprises; plutôt irritée que modérée par les obstacles qu'elle rencontrait; s'avançant, dans sa lutte, avec les préjugés, comme au milieu d'une guerre civile, a donné à la raison même je ne sais quoi d'impétueux et d'exagéré, qui secondait mieux ses attaques, qu'il n'assurait ses succès. Mais cet esprit philosophique, en détruisant de grandes erreurs; en manifes-

Digitized by Google

tant de grands abus ; en brisant les chaînes de la pensée ; en lui créant un nouvel art de se saisir des choses ; en lui donnant d'autres vues ; en la tournant sur d'autres objets, a jeté partout des germes de vérité et de liberté ; a imprimé une autre direction aux esprits ; et presque un autre cours aux événemens politiques et moraux : il aura au moins la gloire d'avoir préparé une grande révolution sociale ; les grands hommes, qui seront placés à la tête des nations, trouveront des lumières acquises sur le bien qu'ils voudront faire ; et, ce qui leur sera encore plus favorable, des esprits plus disposés à l'accepter.

De là un nouveau caractère dans les écrits de ce siècle. Un lecteur attentif, en passant des ouvrages de l'autre siècle à ceux du nôtre, reconnaît la même langue, mais aperçoit un nouvel esprit. L'espèce des idées, la manière même de les énoncer, les moyens et le but ; tout ce qui sert à distinguer des choses, qui ne se rapprochent, qu'en se produisant dans ces heureuses formes de la pensée, création de la première de ces époques, héritage impérissable de toutes les autres ;

Digitized by Google

tout cela donne une autre couleur aux ouvrages; annonce dans les auteurs une éducation différente; et la plus puissante de toutes, celle des objets et des opinions qui les entourent.

Lequel de ces siècles vaut le mieux? Chacun devait avoir ses avantages et son mérite propre; c'est la loi de la nature, qui veut que tout se succède; et que les choses se détériorent d'un côté, en se perfectionnant de l'autre. Nous avons un grand nombre de génies éminens à mettre dans la balance des deux siècles, et un plus grand nombre de bons ouvrages; parce qu'avec des lumières plus étendues, une raison plus exercée, plus de modèles et de secours, et de nouvelles carrières qui s'ouvrent sans cesse, on peut bien faire, avec un talent moindre; comme on ne peut plus s'élever à la hauteur des grands écrivains antérieurs, même avec un talent égal, dans les genres où ils ont excellé.

Telle était l'époque où M. *Thomas* a commencé d'écrire: plusieurs des grands hommes, qui avaient fait cette révolution philosophique, étaient déjà morts. Un plus grand

Digitized by Google

nombre restait; et d'autres encore s'élevaient pour prendre place au milieu d'eux. Sans le sentir, du moins sans le croire, M. *Thomas* en était un. Comme tous les écrivains qui ont un caractère à eux, il a des défauts marqués, ainsi que des beautés supérieures. Je n'aurais pas le droit de louer les unes, si je n'examinais les autres; car, dans les éloges, c'est la justice qui honore, c'est la vérité qui reste.

Les défauts qu'on a reprochés à M. *Thomas*, sont une manière, un peu colossale, d'envisager et de présenter les objets; avec cela, et par un contraste singulier, une analyse quelquefois lente et uniforme, où il sépare tout, par la division et l'énumération. De là, souvent dans son style, une continuité de peine et d'effort; et quelquefois un mélange de sécheresse et d'enflure. On lui conteste cette philosophie inventrice, qui, en offrant beaucoup d'idées, les tire de ses propres impressions, plus encore que des richesses d'une savante et profonde lecture. On lui refuse ce développement simple et facile du discours, qui soutient l'attention, en la délassant. On lui refuse aussi cette fusion

Digitized by Google

heureuse des sentimens dans les idées; et cette douce chaleur des passions, qui ne laisse rien sans intérêt; et répand, jusque sur les plus austères pensées, une grâce, qui en embellit la vigueur. Enfin on lui refuse ce don d'être toujours inspiré par les sujets; de se varier de leurs nuances; d'obéir à leurs mouvemens; de saisir tous leurs caractères, pour produire toutes leurs impressions.

A l'examen, chacun de ces reproches paraît vrai, jusqu'à un certain point. Dans l'entraînement d'une simple lecture, on en est moins frappé, parce que le sentiment s'en efface dans l'admiration des grandes beautés, qui les accompagnent. Il n'est donné qu'à un petit nombre d'écrivains privilégiés, d'avoir des défauts, qui se fassent peu sentir; et je ne sais même s'il en est de tels; car ceux dont on ne peut marquer les mauvaises qualités, peuvent encore être recherchés sur les bonnes, qui leur manquent.

Voyons maintenant les qualités grandes et réelles, qui lui ont enfin obtenu une si haute estime. Les sujets qu'il a traités, ont tous de l'élévation et de l'intérêt: la plupart n'appartiennent qu'à la littérature; mais il

Digitized by Google

y a fondu tant de connaissances, répandu tant de vues et d'esprit, qu'il exerce beaucoup la pensée de ses lecteurs. Il y a, dans sa philosophie, sinon une grande souplesse, du moins une grande sagacité, et une variété piquante d'idées et d'objets. Il est de ces écrivains, dont le talent peint le caractère; en le lisant, on jurerait sur le fond de son cœur; et ce respect qu'il inspire, dispose encore plus à cette sage indépendance, à ce vif amour du beau et du bon, à ce besoin de n'avoir que des intentions, dont on puisse s'honorer à ses propres yeux, qui paraissent ses passions personnelles. Si on ne le lit pas toujours avec charme, on le lit souvent avec enthousiasme; s'il n'est pas la lecture favorite des gens du monde, à qui il faut des grâces plus légères et plus faciles, il est celle de l'homme solitaire, qui veut élever son âme et agrandir sa pensée; il est surtout celle des jeunes gens les mieux nés, qui ont un grand attrait pour ce qui est énergique et même austère; il entretient en eux cet enthousiasme du bien, qui est la vertu et le bonheur de leur âge. Il sera un des écrivains les plus utiles, par les instructions et les impres-

Digitized by Google

sions qu'on en reçoit; il sera un des plus remarquables, par un caractère d'originalité, auquel tiennent également ses beautés et ses défauts; il aura en cela un grand avantage sur des écrivains d'un talent plus pur; car les défauts ne nuisent qu'au succès; mais ce sont les hautes beautés, qui donnent la gloire.

Si je cherche maintenant qu'elle fut sur lui l'influence de son siècle, je me vois conduit à un résultat, tout autre que celui qu'on attend. Il faut mettre une grande différence entre les premiers et les derniers écrits de M. *Thomas*. C'est dans les uns qu'on aperçoit tous ses défauts; c'est dans les autres que les beautés les font oublier; avec une philosophie trop jeune, il les a trop laissés dominer; avec une philosophie plus mûre, il les a beaucoup corrigés, du moins adoucis. Il avait besoin de vivre dans une époque de lumières vives et nouvelles, parce qu'il était singulièrement propre à s'en saisir, à en faire une partie de son talent. Je crois donc que ses défauts tenaient beaucoup à la nature de son talent; et qu'il a dû de grandes beautés à son siècle. Il paraît avoir peu connu les

Digitized by Google

passions, s'être plus recueilli dans ses études que dans ses sentimens; et c'est par-là qu'il est un écrivain penseur, encore plus qu'un penseur original. La force de sa tête ne puisant pas assez dans son propre fonds, il lui a été utile d'avoir à se déployer dans l'examen et la combinaison des plus grands progrès de l'esprit humain. Son style, qui n'a qu'un ton, demandait une grande variété d'idées et de formes de discours; c'est ce qu'un heureux instinct lui fit apercevoir; et il sut s'aider dans ce travail d'une foule de comparaisons, et y porter un art très-habile. Enfin, il me semble que, sans beaucoup d'esprit, son talent ne pouvait acquérir son complément; et rien n'était plus propre que son siècle, à nourrir et à perfectionner son esprit.

Il n'est aucune des qualités du philosophe supérieur, de l'homme éloquent, dont M. *Thomas* n'offre de beaux exemples.

Voulez-vous des morceaux d'un esprit très-piquant, d'un talent aimable; des modèles, même d'élégance dans le style? Celui de ses ouvrages, qui a eu le moins de succès, et qui manque véritablement du charme

du sujet, vous en offre un grand nombre; c'est l'*Essai sur les Femmes* : ouvrage précieux par des vues très-fines; intéressant pour le sexe qu'il veut instruire de toutes ses vertus, consoler dans tous ses malheurs; et qu'il n'a peut-être si peu attiré, que parce qu'il voile trop ses faiblesses et ignore trop ses passions.

Vous faites cas sans doute d'un esprit, qui sait embrasser jusqu'aux dépendances des sujets dont il s'occupe; et les exposer d'une manière nette, précise, et aussi simple qu'élégante : lisez les *notes*, dont il enrichissait ses Éloges; et qui forment d'autres ouvrages; des ouvrages d'un ton et d'un ordre très-différent.

Voulez-vous savoir par quelle force de génie on peut renfermer dans un discours l'appréciation d'un homme extraordinaire, qui a embrassé toutes les sciences, et fait une révolution dans l'esprit humain; et comment on peut animer, par la plus haute éloquence, ce grand tableau tout philosophique? Lisez l'*Éloge de Descartes*. Lisez encore un autre ouvrage du même genre; un des plus beaux présens de l'amitié à l'amitié; d'un

Digitized by Google

sujet aussi vaste ; un des notables discours de notre langue ; doublement éloquent par la plus grande hauteur des pensées, et un style toujours en verve ; et qui annonce tout ce qu'on devait attendre des derniers progrès de cet écrivain, qui avait toujours été, en acquérant et en se perfectionnant.

Voulez-vous les plus grandes leçons pour les rois, dans un beau drame? Lisez l'*Éloge de Marc-Aurèle* : une des belles conceptions du génie poétique ; un morceau antique du plus beau caractère.

Voulez-vous un monument d'un plan riche, d'une grande instruction ; où le talent de l'auteur lutte sans cesse avec les plus grands objets ; où il vous fait passer en revue les événemens mémorables de tous les siècles ; les hommes illustres de tous les ordres ; où il les peint avec toute leur grandeur ; et les apprécie d'une manière à fixer les jugemens de la postérité ? Lisez l'*Essai sur les Éloges* : ouvrage digne d'un titre plus imposant.

Ce qu'un homme d'un aussi grand talent a fait, laisse de profonds regrets sur ce qu'il aurait pu faire encore, lorsqu'il meurt, avant

Digitized by Google

la vieillesse et dans la maturité de son génie. Quelle place dans notre littérature ne pouvait-on pas espérer pour M. *Thomas*, occupé, depuis vingt ans, d'un *poëme épique*, et préparant un grand ouvrage sur l'*histoire!*

Ce n'est pas seulement comme un homme d'un grand talent, que M. *Thomas* a marqué dans ce siècle; c'est encore comme un modèle de toutes les vertus, qui conviennent à l'homme de lettres. Sa gloire en est plus belle; elle en sera plus chérie, pour être fondée sur ce double mérite. Il faut encore ici rapprocher M. *Thomas* de l'époque où il a paru.

C'était le moment où les gens de lettres, s'emparant d'une sorte de censure sur les désordres et les abus de la société, étaient plus exposés à la détraction, à la calomnie; avaient besoin de se soutenir par une vie plus exempte de reproches, plus ennoblie de vertus. M. *Thomas* trouvait toutes les vertus dans son cœur; mais il semble encore avoir tiré des circonstances particulières où il s'est rencontré, un plan d'honnêteté plus parfait. De nouvelles vérités à enseigner, à affermir,

Digitized by Google

demandaient plus de courage; mais le courage, dans le bien même, a besoin de sagesse et de mesure. Le cours des opinions ne doit pas être plus forcé que celui des choses. La vraie philosophie, comme une bonne administration, mûrit toutes ses réformes; elle doit choisir ses objets et prendre son temps; on s'aperçoit plutôt des changemens qu'elle opère, que des secousses qu'elle a données. M. *Thomas* examina, non avec timidité, mais avec une vue calme, les choses qu'il convenait de dire; et celles-là, il les dit, non avec la fougue et l'impatience d'un esprit, plus avide de faire du bruit que du bien; mais avec la vive conviction d'une âme sincère, d'un esprit réfléchi. Dès ses jeunes années, il avait aperçu combien les sentimens nobles, les mœurs pures, la pratique assidue des vertus, que notre position nous demande ou nous permet, peuvent donner de bonheur; et c'est à celui-là qu'il appliqua tous ses soins, toutes ses pensées. Observant tous les jours en lui-même, combien le talent s'accroît des qualités de l'âme; combien il est heureux de puiser le sentiment du juste et du beau dans ses jouissances person-

Digitized by Google

nelles; l'amour de la gloire, sa seule passion, l'attachait encore plus intimement à la vertu; et mettait un nouvel intérêt dans la sévérité de sa conscience.

M. *Thomas*, par la prudence de ses paroles et de ses actions, le respect des convenances et le tact des égards, se conciliait l'estime et la considération de ceux même, qui ne savent pas s'élever jusqu'à des qualités, plus éminentes, de l'âme et de l'esprit. Celles-ci conviennent trop à l'homme de lettres, pour ne lui être pas nécessaires. Il ne lui suffit pas qu'on l'estime, il faut qu'on l'honore. Exposé aux regards publics par sa réputation; appelé à la gloire d'agir sur les opinions et les mœurs de son siècle, il a besoin de frapper par quelque chose de noble et d'élevé; la dignité de sa vie doit créer de l'autorité à ses écrits. Il a rarement, sans doute, à se signaler par de grands exemples; et il lui conviendrait moins qu'à un autre, de donner de l'éclat à des vertus privées. Mais il est une fermeté dans le bien, un éloignement des choses suspectes, une noblesse de sentimens et d'actions, dont il ne doit jamais se départir. Tel fut, à tous

Digitized by Google

les égards, M. *Thomas*. Jamais la voix publique n'a fait entendre un reproche contre lui; il n'est aucune qualité estimable, qu'elle ne lui ait reconnue.

Ce désir de la considération publique, encore plus que le soin de son repos, l'éloignait de tout parti : et ce n'est pas qu'il songeât à se ménager entre eux; il ne voulait que conserver sa liberté, échapper aux préventions, aux préjugés que l'esprit de parti traîne après soi. Chacun d'eux pouvait le rallier à lui, quand il ne voulait que le bien; et qu'il consentait à le faire avec sagesse. Il eut encore une autre force plus rare, celle d'étouffer tout ressentiment à l'injure; et de s'interdire le plaisir légitime d'humilier la critique, par la critique même. Il ne lui répondit jamais, qu'en s'élevant plus haut; c'est la seule vengeance qu'il se permit; et elle lui était très-agréable. Je me trompe; il en est encore une autre, qu'il goûtait davantage, celle de professer, pour quelques-uns de ses rivaux, une justice, qu'ils lui refusaient.

Il aimait la retraite, parce qu'il voulait aimer les hommes; et qu'il avait éprouvé

Digitized by Google

qu'en les voyant beaucoup, on apprenait à les craindre et à les mésestimer. Sa sagacité à les démêler lui avait souvent fait faire de tristes découvertes; et il se précautionnait contre elle d'une défiance générale, qui n'avait rien d'offensant pour eux, ni de douloureux pour lui-même. Il aimait la retraite, parce qu'il n'avait rien connu qui valût les délices qu'elle offre à l'homme qui possède un esprit cultivé, une imagination sensible, un bon cœur. Les amis de M. *Thomas* n'ont rien perdu à ses longues et fréquentes solitudes, puisque sa gloire, son bonheur et son attachement pour eux devaient s'en augmenter. Il n'est point de mérite qui ne crût gagner quelque chose dans l'opinion publique, et à ses propres yeux, en obtenant de lui une estime particulière. Tous ses amis étaient dignes de lui, parce qu'un cœur, comme le sien, ne pouvait s'attacher qu'à de nobles qualités. Faits aussi, la plupart, pour être connus de la postérité, ils feront à sa mémoire l'honneur que la leur en recevra.

Ses ouvrages, un peu trop dénués de l'empreinte des passions, pourraient faire

Digitized by Google

soupçonner dans son caractère une certaine rigidité, qui l'eût rendu moins aimable. Nos mœurs demandent au sage de l'indulgence; invitent le philosophe à des observations fines et déliées. L'humeur, en exagérant tout, ne juge rien, ne corrige rien. La vraie vertu, suivant les objets, sait s'indigner et pardonner. J'ai plus aimé M. *Thomas*, plus recueilli ses bontés, que je n'ai joui de son commerce. Je l'ai cependant assez connu pour croire, pour oser assurer, que peu d'hommes de lettres avaient une conversation plus utile, plus attachante. Indifférent aux succès de société, il ne se montrait que dans l'intimité; mais il était impossible de ne pas l'y goûter, l'y admirer. L'aménité de ses mœurs, la sérénité habituelle de son âme, la noblesse et la pureté de ses sentimens s'animaient et s'embellissaient d'une gaieté très-agréable, d'une plaisanterie assez maligne, d'une sagacité très-habile sur les vices, qu'on veut cacher, sur les ridicules, dont on ne se doute pas. Il lui échappait beaucoup de mots à citer. J'ai souvent remarqué qu'il avait de quoi s'acquitter envers la satire, qui ne l'a pas

Digitized by Google

épargné : mais sa conscience veillait sur son esprit ; il ne se serait jamais permis d'user d'un talent, qui l'avait fait souffrir.

Ces agrémens de l'esprit et du caractère, donnaient un intérêt de plus à l'instruction qu'on puisait près de lui ; et qui était telle, que sa conversation valait une bonne lecture. Peu d'hommes de lettres avaient appliqué leur esprit à plus de genres, avaient plus analysé dans chaque genre. Du fond de sa retraite, il suivait, dans leurs progrès, presque toutes les sciences, tous les arts ; et sur tous les objets, il s'était fait des résultats par la comparaison des siècles et des nations. On n'était pas seulement étonné de tout ce qu'il savait, mais de la manière dont il savait.

Je dois remarquer que les gens de lettres d'aujourd'hui, trouvant dans toutes les parties de la science humaine de bons livres, et une meilleure méthode d'apprendre, tombent au-dessous de leur siècle, et perdent des ressources, qui deviennent de plus en plus nécessaires, lorsqu'ils ne sortent pas des études particulières à leur genre. Le talent ne peut plus atteindre à une grande dis-

Digitized by Google

tinction, sans des connaisances, sinon très-étendues, du moins bien généralisées; et sans un esprit, qui sache mordre à tous les objets et se nourrir de toutes les espèces d'instruction.

C'était dans les correspondances que M. *Thomas* entretenait avec ses amis, dans toutes les réponses qu'un homme de sa réputation avait à faire, qu'il répandait les fruits de ses études, de ses continuelles méditations; c'était là qu'il appréciait, d'une manière supérieure, les événemens, les hommes, les ouvrages; qu'il discutait les principes de la législation, de la morale, des arts, avec un sentiment profond de tout ce qui est utile et grand, avec un goût aussi ouvert aux beautés, que sévère aux défauts. Ses lettres, qui ne seront peut-être pas charmantes par l'abandon et les grâces familières, seront des morceaux précieux de philosophie et de littérature; son esprit y est aussi fort et plus détendu.

M. *Thomas* n'avait d'abord cherché, dans ce goût universel, qu'il avait développé en lui, qu'un exercice utile de son esprit, qu'un moyen de plus de mettre à profit ses études

Digitized by Google

et ses travaux. Il sentit ensuite qu'il pouvait en faire un usage précieux; et qu'on doit aux autres, tout ce qu'on peut leur communiquer de ses connaissances. Fidèle à la confiance, sensible à tout désir sincère d'instruction, ami de tous les talens; soit qu'on le consultât sur un essai; qu'on lui demandât son jugement sur un ouvrage; ou une réponse à une question de philosophie ou de littérature, on le trouvait toujours prêt à accorder une partie de son temps à ces soins presque perdus pour la gloire. Il s'était fait un art de tromper la vanité importune par une politesse froide, sans être désobligeante; un devoir de dire la vérité à ceux qui étaient dignes de l'entendre; et un plaisir d'éclairer le talent sur ses défauts; de l'encourager par une forte estime : il le démêlait à travers l'indifférence générale; il le démêlait dans un mauvais ouvrage; il lui apprenait ce qu'il devait éviter, ce qu'il devait attendre. Il n'était pas prôneur; mais il avertissait les bons juges; il était digne de préparer la justice publi[illegible]t il eut, plus d'une fois, [illegible]tte satisfac[illegible]

Digitized by Google

Ainsi, jusque dans cet intérieur de sa vie, le véritable homme de lettres exerce une sorte de magistrature; il dirige, protége, console, anime. C'est par-là encore qu'il devient infiniment cher à ceux qui doivent être les successeurs de cette autorité et les gardiens de sa gloire.

Si le talent naissant et encore inconnu a besoin de services plus délicats, il sait aussi les recevoir avec une reconnaissance plus tendre. L'homme généreux qui nous a tendu une main protectrice dans une grande infortune; l'ami courageux qui nous a sauvés d'une grande erreur, deviennent à jamais pour nous, des objets touchans et vénérables; mais l'homme illustre, qui a développé en nous ce que nous avons de plus cher, le don des talens et le goût des vertus (car ces deux biens naissent l'un de l'autre dans les âmes faites pour les réunir), acquiert encore sur nos cœurs des droits plus sacrés. Cette admiration particulière qu'il nous a inspirée; cette confiance timide qui nous a portés vers lui; cette joie, pleine de courage et d'espérance, que nous avons reçue de ses premiers encouragemens, sont des impres-

Digitized by Google

sions, qui ne s'effacent pas. Comme ses conseils ont fait une révolution dans notre esprit, ils deviennent une époque dans notre vie. Lorsque nous avons perdu ses secours et ses bienfaits, nous nous en ressaisissons, par nos souvenirs. Ses entretiens, ses lettres, tous les signes de sa bonté, de son estime, nous sont toujours présens. Il reste pour nous un juge, un guide, un consolateur; nous lui reportons nos honneurs; nous nous plaignons à lui des injustices qui nous affligent; notre vie, toute entière, sera consacrée à l'honorer et à le faire honorer. M. *Thomas* a mérité que je me serve ici de son exemple, pour appeler encore davantage les hommes du premier ordre, dans tous les genres, à une vertu si utile.

De tous ceux à qui il a prodigué et ses conseils et ses bontés, je serai peut-être celui qui leur ferai le moins d'honneur, qui répondrai le moins à ses espérances; mais je n'en serai pas tout-à-fait indigne, par la reconnaissance que j'en garderai. J'ai voulu lui offrir, au nom de tous ceux qui en ont reçu les mêmes services, un hommage, par-

Digitized by Google

ticulièrement destiné à les acquitter; j'ai compté sur l'intérêt de ce sentiment, pour donner quelque prix à ce faible Éloge, où j'ai tâché que tout fût vrai; afin que les illusions, si excusables de l'amitié, ne puissent servir d'argument contre la mesure de gloire, que j'ai osé lui déférer.

Digitized by Google

BARTHÉLEMY,

AUTEUR DU JEUNE ANACHARSIS.

L'ABBÉ Barthélemy a offert, dans les fastes littéraires, non ce qui range parmi les esprits dominateurs d'un siècle; mais tout ce qui place d'une manière à part, même dans un grand et beau siècle : quelque chose de complet et d'accompli dans la carrière parcourue; un heureux accord des qualités personnelles avec les travaux; et un contraste frappant de la destinée de l'homme avec le cours de son temps.

Nul ne fut plus studieux, plus ingénieux dans les moyens d'abréger et d'étendre les études; et n'en porta plus loin les savans produits. Pas une langue, si reculée dans la profonde antiquité, dont il n'ait eu des notions; pas un manuscrit, à portée de lui, qu'il n'ait lu; pas un manuscrit, si loin de lui, dont il n'ait eu, au moins, le renseignement; pas une médaille qui n'ait passé par son examen;

Digitized by Google

lequel appréciait, classait, éclairait tout; pas un monument dont il n'ait connu les caractères et les rapports. Nul homme ne fut jamais plus riche de l'antiquité ; il en avait manié, en quelque sorte, tout ce qui en reste ; et pouvait deviner sagement dans tout ce qui n'en offre plus que des traces effacées.

Ces études, qui paraissent si dénuées d'un attrait propre, en ont un réel néanmoins ; et capable d'animer et de soutenir tant d'application et de constance : c'est un goût qui se déclare dès la jeunesse ; se nourrit de ses jouissances silencieuses ; et devient la passion unique, celle de la vie entière ; en sorte, qu'on peut dire des hommes qu'elles absorbent, ce qu'on n'a dit encore que des poëtes : *qu'on naît érudit.*

Mais il est trop prouvé aussi que, parmi tous ces hommes possédés de la passion de l'antique, peu sont partagés de cette sagacité, de cette justesse, de cette ingéniosité; qui peuvent, seules, faire sortir de cette science ses fruits les plus précieux; et c'est par ces hautes qualités, que Barthélemy a surtout marqué ses travaux ; dans lui, tous les

Digitized by Google

faits cherchent leur liaison et tendent à des résultats; tous les faits deviennent des idées, et sont moyens ou preuves de quelque vérité. Il n'a été surpassé par personne dans sa science; et plus qu'aucun autre, il a fait de sa science un instrument de rectitude, d'avancement, de perfectionnement dans tout le domaine de l'esprit humain.

La plupart des écrivains de ce genre n'ont eu besoin que de la précision du raisonnement et de la correction du style; et s'y sont bornés. Barthélemy a fait un ouvrage d'érudition, qui appartient au talent littéraire et à l'esprit philosophique. Il avait approfondi dans tous les détails; considéré sous toutes les formes et les aspects la topographie, les lois, les sciences, les arts, les mœurs des contrées, si variées, de la Grèce. Les immenses matériaux de cet ouvrage, amassés avec le soin le plus sévère, sans cesse vérifiés avec scrupule, seraient, dit-on, la production érudite la plus prodigieuse; et, sans doute, ils ne sont pas perdus. Barthélemy conçut la belle idée, l'idée neuve de faire de ce vaste ensemble de recherches, une [illegible] bleau, une scène.

Digitized by Google

Cette belle Grèce n'existe plus dans ses propres contrées ; on ne la retrouve plus que dans des livres. C'est avec des livres qu'il a fallu la recréer, pour en faire le sujet des contemplations d'un jeune Scythe, appelé par la renommée et l'amour de la sagesse. Mais tout est reposé, sur les lieux, dans un accord complet ; tout revit avec l'illusion la plus parfaite et un effet délicieux ; vous épuisez le travail d'un savant, pendant trente années ; et vous croyez ne lire qu'un roman : le cadre seul en appartient à la fiction ; l'histoire a tout fourni ; tout l'intérêt vient de l'histoire et s'y rapporte. Cette pensée originale a retracé, avec plus de grandeur, le brillant essai de Fontenelle, dans son ouvrage *des Mondes*, de populariser les sciences ; et imité, avec un succès égal, si la gloire ne l'est pas, l'application des couleurs de la poésie et des pompes de l'éloquence à l'*Histoire naturelle*.

Du reste, cet ouvrage, comme toutes les innovations, a fait éclore beaucoup de copies, sur lesquelles je n'ai pas à parler. Et voilà, non pas le mal, mais l'erreur. Ces heureuses entreprises n'apprennent souvent qu'à multiplier des productions, jetées dans le

Digitized by Google

même moule; qu'à répéter les mêmes tableaux avec de moins belles couleurs; qu'à refaire, avec du bel esprit, l'œuvre d'un goût créateur.

Peu d'ouvrages, dans aucun siècle, ont obtenu et mérité un succès aussi certain, aussi universel, aussi permanent : le *jeune Anacharsis* restera un livre de toutes les bibliothéques; une lecture utile ou agréable à toutes les classes de lecteurs; le commencement des études savantes pour ceux qui s'y dévouent; et un riche fonds d'instruction pour ceux qui ne peuvent les embrasser, que dans un seul livre.

Avec des mérites si précieux, il peut se passer des hauts caractères du génie; et peut-être aussi eussent-ils dénaturé le plan de l'ouvrage. Un écrivain, d'un ordre plus éminent, aurait tout subordonné à ses principes, à ses affections; il aurait tout vu en lui seul; et n'eût reproduit que les impressions du sujet sur son âme. La Grèce avait besoin d'être envisagée d'une vue plus calme, par une imagination moins passionnée, pour reparaître à nos regards, telle qu'elle était.

Si des travaux du savant, de la gloire de

Digitized by Google

l'homme de lettres, nous passons au tableau de sa vie, nous trouvons encore un spectacle, non moins intéressant.

Parmi les hommes de lettres, ce ne sont pas les savans que l'on voit, de préférence, tenir une place dans les sociétés du grand monde. Ils y apportent peu de ce qui plaît, de ce qu'on y recherche; et leurs goûts solitaires; des études auxquelles les jours ne suffisent pas, ne les en éloignent pas moins. Cependant Barthélemy trouva ses amis les plus justement chéris, comme une maison à lui, comme une seconde famille, dans la famille et la maison d'un premier ministre, en réalité, sinon en titre; du dernier des grands seigneurs en France par l'éclat, l'importance et la somptuosité. Là, il ne s'était pas rendu nécessaire par l'intrigue, le manége; par ce dévouement servile, qui subjugue les grands. Son caractère simple, vrai, noble, avait formé et entretenait l'alliance de ces choses, si peu en accord; là, il n'avait pas besoin de se revêtir de la dignité d'une belle réputation, pour se maintenir en face des rangs élevés; là, il paraissait toujours à sa place, parce qu'il en avait une

ailleurs; que l'on reconnaissait la sienne propre à sa modestie, à sa modération constantes; là, il recevait et rendait l'honneur dans la même mesure, parce que entre le grand seigneur et l'homme de lettres, ni l'un, ni l'autre, ne gâta jamais par l'orgueil les charmes d'une mutuelle estime, d'une mutuelle affection; et peut-être aussi, parce que entre le grand seigneur et l'homme de lettres, était placée une femme ornée de toutes les vertus de son sexe, et douée de toutes les grâces du cœur; la femme la plus honorable et la plus honorée du dernier siècle (la duchesse de Choiseul).

Le mérite précoce de Barthélemy obtint de bonne heure tout son effet, et n'essuya jamais de contradiction; l'envie, la haine, le dénigrement n'ont pas existé pour lui. Était-ce l'importance de ses liaisons qui le protégeait? dans un autre, cet avantage n'eût fait qu'ajouter aux siens propres tous les ennemis d'un ministre. La sagesse de sa conduite? qui vécut aussi plus près des princes et des grands que Fontenelle? qui fut plus discret, plus modéré; plus habile même à écarter de lui tout ce qui trouble

Digitized by Google

la vie? et cependant Fontenelle avait comblé une malle d'écrits et de satires contre lui, auxquels il a l'honneur unique de n'avoir jamais répondu. Ses services, toujours délicats, toujours modestes pour les talens contemporains? combien d'autres ont su faire du bien et le bien faire, et n'ont trouvé que des mécontens et des ingrats! Il faut en convenir, il y eut en ceci un bonheur mérité; mais enfin un bonheur rare, dont il faut faire un honneur à l'humanité, un hommage au siècle, un encouragement à ces vertus paisibles, si bonnes à ceux qui les possèdent, et qui plaisent tant à ceux même qui n'en reçoivent que l'exemple.

L'auteur *du jeune Anacharsis* traversa toute cette fameuse époque de la fin du dix-huitième siècle; il vit, dans les académies et dans le monde, cette fermentation des esprits; ce besoin de choses nouvelles; cette élaboration lente et profonde d'une révolution, sans modèle et sans exemple, entre toutes les autres.

Ces époques, si utiles et si funestes par les mouvemens qu'elles impriment dans les peuples, sont favorables aux grands ouvra-

Digitized by Google

ges; elles échauffent utilement les esprits, assez forts pour ne pas s'en laisser emporter.

Tel est le caractère auquel on reconnaît les beaux écrits de cette époque; ceux qui la consacreront par des services éternels; et la disculperont des maux sortis d'autres causes, plus puissantes pour le mal, que les bons livres ne le sont pour le bien. Mélangés de vérités et d'erreurs, leur effet propre était sur les hommes capables de séparer les unes des autres; sans une subversion nationale, ils ne faisaient qu'éclairer; dans une subversion nationale, ils ne pouvaient plus que fournir des alimens à l'incendie. Tel m'a toujours paru le point de vue où ils retrouvent la haute estime, que la postérité leur rendra ou plutôt leur conservera.

Soit parce que l'ouvrage de Barthélemy n'a paru qu'à un temps où le caractère philosophique n'était plus un reproche par personne; soit que sa philosophie fût au-dessus de tout reproche; quoique ami de tous les écrivains, que l'on essaie de nouveau de décrier comme philosophes, on consent à l'excepter de cette proscription; et c'est encore

Digitized by Google

là un effet de cette fortune favorable, qui environna sa vie entière.

Il fut pourtant un de ces grands coupables, si c'est un crime d'avoir concouru à répandre la connaissance des vrais principes de la société et des saines organisations politiques; d'avoir cultivé dans les âmes cette passion philanthropique, de voir les hommes chercher les moyens de leur bonheur dans le développement des affections généreuses, et dans l'accroissement de leurs lumières; cet intérêt, supérieur à tous les autres, de s'embrasser par la paix, par le commerce, par tous les bienfaits de la civilisation; ce discernement de la vraie gloire, qui, dans les temps éclairés, se sépare des grandeurs désastreuses, et ne s'attache plus qu'aux noms des bienfaiteurs de l'humanité. Tout cela sortait naturellement du tableau de la Grèce; la seule portion de l'antiquité, où le sentiment de l'humanité ait un peu adouci l'esclavage et embelli la liberté même; où la civilisation ait marché à la suite des conquêtes; où la domination ait porté la philosophie et les beaux-arts aux vaincus; et, ce qui n'est ni moins précieux ni moins ho-

Google

norable, où la servitude même les ait communiqués aux vainqueurs. Tout cela s'y versait encore par l'action de l'esprit du siècle sur l'écrivain, qui avait dû d'ailleurs à cet esprit le plan, le but et la conception de l'ouvrage; ce n'est que de cette manière que Barthélemy a été philosophe; ce qui heureusement n'est pas arrivé à lui seul.

Mais ne trouvé-je pas ici même un exemple des dangers attachés aux meilleurs livres, lorsqu'ils paraissent dans des temps, qui ne leur conviennent pas? Ces révolutions de la Grèce, qu'une implacable fureur de liberté y renouvelait sans cesse dans chaque contrée; ces grands noms consacrés par le nom fanatique de liberté; ces honneurs immortels pour les héros de la liberté; cette horreur attachée à la seule idée d'une suprême magistrature, qui n'avait là que le nom abominable de *tyrannie*; toute la Grèce reproduite dans l'ébranlement d'une monarchie, devait exalter les têtes ardentes et égarer notre jeunesse, par ses plus nobles passions.

On n'a pas encore observé, ce me semble, que ce ne furent pas les vices d'abord, mais

Digitized by Google

plutôt des vertus, mal dirigées, qui ont jeté notre révolution si loin de son but ; que nos livres classiques, qui ne nous montraient la liberté publique que sous des formes démocratiques, ont résisté, pour notre ruine, à l'effet, plus heureux, des doctrines modernes, qui ne la plaçaient plus que dans les gouvernemens mixtes. Tandis que les esprits éclairés en cherchaient le système, par la lumière des derniers écrivains politiques ; les jeunes gens, toujours enivrés des impressions de nos écoles, ne voulaient vivre que sous les assemblées du peuple; ne connaissaient de lois que les décrets de la place publique; et prétendaient tous devenir des Démosthènes. J'en conclus qu'il faudrait mettre, de préférence, dans notre enseignement public, plusieurs des ouvrages, si décriés aujourd'hui, des philosophes du dix-huitième siècle, pour amortir du moins l'action trop violente des doctrines anciennes dans les matières politiques; et pour mettre un bon ouvrage à côté d'un autre, bien supérieur, je ne laisserais lire à un jeune homme *le Voyage d'Anacharsis*,

Digitized by Google

qu'après la *Constitution d'Angleterre*, par le Génevois *de Lolme*.

Je finis par une dernière vue sur l'intéressant spectacle de la carrière de Barthélemy. Rien n'eût manqué à la paix, comme à l'honneur de sa vie, si la publication de son ouvrage en avait été le terme.

La révolution, il est vrai, ne toucha à sa liberté qu'un seul jour; et ce qui est encore une circonstance à remarquer ici, elle ne fut point sans quelques égards pour lui; mais il en vit sur le trône, dans sa patrie, dans toute l'Europe, les attentats, les ravages, les catastrophes; il assista à la proscription, à la mort tragique de tant d'illustres victimes; elle lui enleva tous ses amis: et quel plus grand supplice pour l'homme de bien! il est tel, que je ne puis concevoir qu'aucun voulût recommencer la vie, d'ailleurs la plus heureuse, à la condition de parcourir toute entière une telle époque.

Digitized by Google

DIDEROT.

Écrit en 1809, retouché en 1816.

Il est des génies d'un ordre à part, dont la gloire éminente ne pourrait être contestée, si, par la fougue indomptée de leur impulsion, ils n'avaient souvent violé ces limites, ces principes, ces bienséances, qui sont des lois pour le génie lui-même. Il semble que la nature n'ait pu les enfanter que dans des jours de force et de caprice. Tous les talens en eux ne paraissent en former qu'un seul : poëtes, dans leur manière de grouper les idées, de les sentir, de les peindre, parce qu'ils sont philosophes dans leurs manières de les chercher, de les féconder, de les placer sur les grandes routes de l'esprit humain; et orateurs, parce qu'ils sont philosophes et poëtes. Point de sciences où ils ne pénètrent; point de matières où ils n'ouvrent des voies nouvelles; point de sujets où ils ne portent

Digitized by Google

une touche originale; et cependant, par une inconséquence ou une imperfection dans l'emploi de ces riches facultés, ils ne laisseront pas un monument égal à leur puissance, où ils aient atteint toute leur gloire.

Peut-être aussi, et par une autre faveur de la nature, seront-ils doués encore de cette verve de la parole, de cette éloquence, autrefois souveraine, à laquelle furent réservés tant de prodiges; et dans des temps et des pays où la parole se trouve sans tribune, en les écoutant, on croirait volontiers que, reculés dans les siècles anciens, ils eussent offert ou de ces fondateurs de la société, qui amenaient sous le joug des lois, les hommes encore brutaux et sauvages; ou de ces vengeurs de la liberté, qui replaçaient les peuples dans la souveraineté publique; ou bien, de ces fiers usurpateurs des droits du ciel, qui renversaient et recréaient des religions; ou enfin, de ces pieux enthousiastes, qui, montrant au loin, un tombeau sacré, précipitaient l'Europe sur l'Asie.

Soit qu'ils parlent, soit qu'ils écrivent; toujours en eux quelque chose de puissant, de désordonné. Cet enthousiasme, que tout

Digitized by Google

excite, que tout entraîne, les pousse dans tous les sens.

Voici les jours de la pure inspiration : approchez et recevez les plus nobles, les plus saines leçons sur l'ordre politique et moral, sur les sciences, sur les arts; sur le goût même, dont ils aiment à braver les règles, dont ils savent enrichir les principes; ils sont nés pour éclairer le monde.

Voici les jours d'une sorte de sédition dans leurs pensées : il ne faut plus les écouter, que pour leur résister et les combattre; ils osent tout ébranler; ils peuvent tout compromettre; et, dans ces coups, presque fanatiques, qu'ils ne veulent porter qu'aux préjugés et aux erreurs, ils vont peut-être blesser elles-mêmes les vérités tutélaires; ils sont nés pour donner une secousse à leur siècle.

Détournez-vous ou gémissez: placés entre une austérité souvent hypocrite, et des mœurs hautement dissolues; curieux de tout peindre et enclins à des scandales, je ne sais quelle maligne influence leur dictera de ces pages, qui, en outrageant la décence et la pudeur, mettent en fuite les grâces. Mais absolvez-les

Digitized by Google

par le témoignage de leur vie; voyez, elle offre encore plus de bonnes actions que de mauvais discours; et songez qu'il faudrait encore honorer Platon, quand même il se serait montré, un moment, dans le tonneau de Diogène.

Par ce mélange des services et des écarts, des beautés et des défauts, c'est pour eux que le dénigrement a des fureurs plus implacables, plus prolongées; c'est pour eux que la postérité, avec son ferme discernement, arrive plus tard; mais enfin elle arrive; et alors ils reçoivent, parmi les premiers génies de leur temps, de tous les temps, une place, qui n'est ni supérieure, ni inférieure; une place, qui les sépare encore, et par l'espèce des emblèmes qui les signalent et par l'espèce du culte qu'on leur doit : pareils à ces divinités des anciens, que la religion des mortels allait implorer aux cieux, dans l'espérance du bien; conjurer aux enfers, dans la crainte du mal; et à qui des attributs, opposés, n'avaient pas permis d'assigner un empire, où, seules, elles régneraient.

Digitized by Google

PORTRAIT DE MIRABEAU.

Ce Portrait était dans une brochure sur le gouvernement du Directoire; refait en 1816.

Mirabeau offrait un singulier mélange de qualités, qui semblaient s'exclure : de hauteur dans le caractère et de bassesse dans la conduite; il eût, suivant les occasions, bravé des rois sur leurs trônes et cajolé des laquais de ministres : d'étourderie et de souplesse : il ne pouvait retenir un mouvement et faisait tout concourir à ses fins; d'élévation philosophique et de sotte vanité : personne ne concevait mieux la dignité d'un beau caractère et ne se pavanait davantage dans un carrosse à la mode ; d'abandon à ses plaisirs et de puissance sur ses passions : il eût tout sacrifié à une courtisane ; et l'eût quittée, au moment même, pour une entreprise d'éclat ; d'ambition et de justice : il eût tout brisé pour arriver à une place ; et ensuite relevé un

Google

pauvre commis, à qui il aurait fait perdre la sienne, chemin faisant; d'emportement et de modération : il ne gouvernait jamais mieux ses démarches et ses paroles, que dans l'énergie d'une défense personnelle. Il lui fallait, argent, plaisirs et gloire; mais, avec ce triple lot, il eût été de tout son cœur un honnête homme. Tout tenait beaucoup en lui à ce que, jusques aux jours tardifs et rapides de sa gloire, la fortune ne lui avait laissé que des ressources moins qu'honnêtes, pour satisfaire à la fougue de ses passions. Il avait plutôt les habitudes que le fond des vices; et encore faut-il en excepter l'envie; tous les vrais talens, toutes les bonnes réputations lui étaient honorables et inviolables; il ne cédait rien à ses rivaux; mais hors l'objet de la concurrence, personne qu'il aimât mieux embrasser, prôner et servir.

Il s'était appliqué à toutes les parties de l'administration publique; et il était propre à chacune; on pouvait répéter sur lui le mot sur Catinat : *qu'on ferait de lui, comme il plairait, un chancelier, un ministre, un général.* La passion d'une révolution en France, lui en avait fait démêler les symp-

Digitized by Google

tômes éloignés; et il s'y préparait, dès le donjon de Vincennes; c'est ainsi qu'il expiait ses premiers déréglemens. Nul ne se plaisait plus dans les intrigues des cabinets; mais il y mettait en mouvement les plus belles idées de l'ordre social. Nul ne se plaisait plus dans les troubles, parce qu'il y voyait la source de sa grandeur; mais il ne tendait qu'à la subordination des lois, parce que là, seulement, il concevait une belle gloire. Dans la révolution, tout moyen lui était bon; mais sans aller au-delà de son but. En Provence, il fit une sédition de deux mois; c'était pour arriver aux états-généraux; il attisa une émeute par le pain; et la finit par l'augmentation de la taxe. Il appelait à Versailles le faubourg Saint-Antoine, *le 5 octobre*; et, au milieu des piques, il proposait la loi martiale. Profondément attaché à la monarchie, dans le plan de la liberté même, il s'était emparé, au commencement, de tous les démagogues; mais pour les briser; au terme obtenu.

Ce qu'il rencontra de plus difficile, fut de surmonter sa mauvaise réputation, pour gagner de la confiance et de l'importance

Digitized by Google

dans les parties honorables de ce grand événement; où il n'était que juste à lui-même, lorsqu'il croyait que le premier rôle lui appartenait; et il en vint à bout. A l'époque de sa mort, il dirigeait l'assemblée constituante, ralliait les Tuileries à la révolution; il s'était coalisé avec La Fayette, et menaçait les Jacobins, pour se les asservir. Pour prix de ses services, il demandait à la reine le ministère des relations extérieures; afin, lui écrivait-il, *de lui épargner l'humiliation de subir, seule, entre les têtes couronnées, une révolution* (*).

Si je le considère comme écrivain et homme de lettres, je trouve que là est sa moindre distinction; il n'avait pas de génie; il puisait partout; s'appropriait ce qui n'était pas de lui; et il n'a laissé ni un véritable ouvrage, ni une belle production. Si je l'ap-

(*) Je me souviens qu'ayant rencontré un soir Mirabeau au jardin des Tuileries, il me montra cette lettre; elle me parut pleine de grâce, d'esprit, même de convenance, attendu qu'il était alors en position de traiter avec une reine aimable et intéressante, et de lui offrir de nobles réparations. Je n'ai rien vu d'une originalité plus piquante. Là était le vrai talent de Mirabeau.

Digitized by Google

précie comme orateur, je dis, avec tous ses contemporains, qu'il a tout effacé à cette assemblée constituante, qui fit débuter la France dans cette carrière, comme la république romaine avait fini; et, en disputant cette palme à l'Angleterre, déjà vieille de plus d'un siècle, dans les discussions politiques. J'ajoute qu'il a tout effacé, parce qu'en lui l'orateur développa surtout un homme d'état; et plus que cela, un homme fait pour conduire une révolution. Lui conservé, lui de plus dans le cours de la nôtre, il est permis de croire que, sans la terreur abjecte des Marat et des Roberspierre; sans la servitude conquérante d'un Bonaparte; sans les deux invasions de l'Europe; sans les essais d'une stupide contre-révolution, nous aurions pu être les témoins, les coopérateurs et les sujets fidèles et heureux d'une monarchie constitutionnelle, sortie de la régénération entière d'un vaste empire, usé de patience sous le poids de ses abus anciens et nouveaux. Et de quel autre pourrais-je dire une pareille chose?

Digitized by Google

PORTRAIT DE FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

Ce Portrait a été écrit deux ans avant la mort de Frédéric, refait en 1816.

AILLEURS les rois n'appellent souvent autour d'eux, que par tout ce qui n'est pas eux. A Berlin, c'est le roi surtout, qu'on vient chercher.

En voyant ces états formés des démembremens des autres états : ces armées, dont les mouvemens ont la précision du calcul; souples à toutes les combinaisons de l'esprit qui les meut; savantes à retrouver un ordre accompli, dans un désordre imprévu; et qui, se rassemblant de tous les points de cette longue ligne sans profondeur, ne paraissent que les divisions d'un même camp, qui se rapprochent et se resserrent : ces généraux, dignes d'une grande renommée, si la leur n'était éclipsée par celle de leur mai-

Digitized by Google

tre; et disciplinés dans le commandement, comme le soldat dans l'obéissance : en l'observant surtout lui-même, au milieu de cet imposant cortége : ce vêtement de sa vieille infanterie qu'il a pris, en tirant l'épée, et dans lequel il mourra; ces cheveux blancs, qui n'attestent qu'une longue expérience, ajoutée à une si grande force d'âme; cette physionomie, d'où tout s'échappe et où tout se contient; cette tête, qui a porté tant de profonds desseins, bravé tant de hasards, créé tant de ressources; et maintenant illustrée par le souvenir, déjà ancien, des plus célèbres batailles; surtout de ces victoires miraculeuses qui, deux fois, relevèrent sa fortune abattue, lorsqu'il luttait encore, avec les débris d'une dernière armée, contre les armées renouvelées, de l'Autriche, de la France, de la Russie : en rassemblant tous ces signes d'une grandeur, depuis long-temps inconnue, on croit retrouver un de ces anciens conquérans, devant qui la face du monde changeait; et l'on craint que tout ce qui pourrait encore tenter son ambition, ne soit dévolu à sa puissance et à son génie.

Cependant il repose, depuis vingt ans, ce

Digitized by Google

Lion du Nord; il s'est nourri de son repos même. Mais, content de cette crainte respectueuse, dont il a fait une habitude à ses ennemis vaincus, il promène fièrement ses regards sur eux, sans les provoquer. Il rassure, en menaçant; pour n'avoir rien à entreprendre, il est toujours prêt; sa garantie est dans sa modération, comme dans sa force. Premier capitaine de son siècle, il est le meilleur politique de l'Europe. Cette nouvelle puissance, préparée par ses pères, dont il est le fondateur, il en fait une base de l'équilibre général. Ennemi de l'Autriche, il préserve l'Allemagne et l'Italie. Victime des erreurs de la France, il lui a permis de se relever sur les mers. Servi par la Russie, il lui fait, du moins, une limite de sa part dans un odieux partage. Il n'est pas le chef du corps germanique, il en est le protecteur; et il expie la guerre, en maintenant la paix.

Suivez-le dans sa retraite; vous trouverez un autre roi, un autre homme. Seul, entre les monarques, il a rendu léger à ses peuples le poids du rang suprême, en ne lui laissant que l'éclat de sa grandeur personnelle. Seul entre les héros, le goût innocent

Digitized by Google

des vers a été l'unique frivolité de sa vie; et encore y remarque-t-on l'ascendant de son caractère sur son esprit : c'est en vain que le prince veut être poëte; mais ce n'est pas en vain que le poëte reçoit, quelquefois, son vers du prince. Seul, entre les héros, l'unique attachement qui entre dans son histoire, fut pour le plus beau génie du siècle; et c'est là que, comme dans une passion, il a éprouvé l'attrait des âmes et le choc des esprits; les querelles et les raccommodemens; les réparations, après les outrages; le besoin de se tenir, et celui de se séparer; il devra du moins et à ce noble amusement et à ce digne attachement d'être devenu, ainsi que César, le meilleur historien de ses propres exploits. Seul, entre les dominateurs, il a senti, confessé une autre puissance; et le jugement intime d'un grand roi nous a révélé, qu'un Voltaire est encore au-dessus d'un Frédéric.

Toutes les qualités éminentes, tous les dons brillans se rassemblent en lui. Mais la vraie gloire ne lui est pas réservée; car la sienne l'exclut du nombre, encore si borné, des bienfaiteurs du genre humain. Heureux,

Digitized by Google

si, placé sur un trône, où l'ambition commune n'eût plus eu rien à désirer, et dans une de ces grandes nations, qui, depuis Charlemagne, attendent un roi législateur; cette âme, appelée à quelque chose de grand et d'extraordinaire, eût embrassé le seul dessein, qui puisse encore élever un nom moderne au-dessus des plus grands noms de l'histoire; celui de consacrer la puissance absolue par la régénération d'un vaste empire; pour la briser ensuite elle-même, sur un si bel ouvrage! Jeté bien loin de cette carrière, que, seul, il eût mérité de remplir, il est resté au-dessous de lui-même, dans les principes de son administration civile; comme s'il eût dû être puni de n'y avoir pas porté la première ardeur de son âme et toutes les forces de son esprit.

Mais, du moins, si ses peuples sentent partout qu'ils ne sont rien sous le pouvoir qui les régit, partout aussi ils éprouvent que ce pouvoir sait se régir lui-même, par ses propres lois, la fermeté, la justice, la vigilance, et cette économie tutélaire, la vraie munificence des gouvernemens; n'ayant pas à haïr leur servitude, ils

Digitized by Google

la parent de la gloire de leur prince ; ils portent son joug avec orgueil et reconnaissance.

« Je l'ai vu, me disait un de ses plus dignes » admirateurs (*), dans ces lignes où il paraissait le dieu de la guerre ; le feu du génie brillait encore dans ses yeux ; mais son corps » fléchissait sous le poids des années ; et déjà » les ombres de la mort s'amassaient autour de » cette tête glorieuse. Resté, presque seul, de » cette génération d'hommes éminens, qui décorèrent notre siècle, il ne semblait plus » nous appartenir ; et quelque chose de sombre et de triste rendait plus profonde la » vénération qui m'attachait à sa vue. Au » moins, j'ai pu le saluer à son déclin ; et » mes souvenirs seront enrichis de ces impressions, que nous laissent les regards et » les paroles d'un grand homme. »

(*) Le comte de Guibert, qui, quelques mois après la mort de Frédéric, en a fait un très-bel Éloge ; un des écrits remarquables de cet époque. Cet Éloge fournit tous les développemens des faits indiqués dans ce portrait.

Digitized by Google

MALESHERBES.

Voici ce que j'écrivais, il y a quelques années, à la fin d'un Éloge historique de M. de Malesherbes; très-précieux par les faits, et intéressant par le ton et le style; dernier écrit de mon confrère à l'Institut, le respectable M. Gaillard.

« Et moi aussi, j'ai connu M. de Malesherbes : je l'ai connu, non par des rapports » avec le magistrat, avec le ministre; mais » au sein de sa famille, au milieu de ses » vieux serviteurs, dans les occupations de » sa retraite, dans les pensées de la solitude; je l'ai connu par le bienfait, sans prix, » de ses conseils, de son estime, de son » amitié; par le dépôt de ses confidences » intimes; et je puis dire, à mon tour : » Nul homme ne réunit jamais plus de vertus, de connaissances, plus de beaux faits » et de hautes pensées; un esprit aussi piquant et un aussi beau caractère. »

« Je voudrais, ainsi que M. Gaillard,

Digitized by Google

» écarter de lui ces comparaisons, que l'on
» a déjà multipliées, avec plusieurs grands
» hommes de l'antiquité; non qu'elles ne
» lui conviennent; mais parce qu'elles dissi-
» mulent trop sa physionomie distincte.

» J'ai recueilli, dans ma mémoire, les
» souvenirs, les impressions de ses entre-
» tiens, pendant plusieurs séjours à Males-
» herbes, en tête à tête, avec lui. D'autres
» traceront mieux que moi le grand homme;
» c'est surtout le bon homme que je veux
» montrer; l'homme sans modèle et sans
» copie; un de ces êtres originaux, dont il
» semble que la nature ait brisé le moule,
» après l'avoir employé, une fois. »

Lors de sa rentrée au conseil d'état, en 1787, il avait bien voulu me choisir, pour rédiger les travaux préparatoires de plusieurs plans de réformes dans les lois, que le roi l'avait autorisé à lui présenter. J'ai encore ces travaux, qui ne sont que d'informes ébauches. Je viens de les examiner; elle demanderaient ce second travail qui reçoit, seul, le style, par l'achèvement et l'épurement des idées : ne pouvant plus leur donner ce mérite nécessaire; j'allais les

Digitized by Google

brûler; mais je me suis arrêté par la pensée, que je devais conserver les méditations d'un grand citoyen; propres à féconder quelque jour les esprits qui se porteront vers ces objets. Je placerai en tête de ces morceaux, tous assez étendus, quoique non complets, une relation de mes rapports avec M. de Malesherbes; c'est par cette forme simple; et en m'abandonnant à des souvenirs, qui me sont sacrés, que je le louerai, comme il voulait l'être, par la seule vérité. Ce recueil fera un volume dans mes œuvres, en y joignant quelques-uns des écrits de M. de Malesherbes.

En attendant, je crois devoir reproduire l'hommage, que j'avais rendu à cet auguste martyr d'un héroïque dévouement: c'est son portrait dans le plus beau moment de sa vie, celui qui a consacré sa mémoire.

Il est encadré dans la fin d'un de mes écrits sur la révolution. Cet écrit avait pour but une mesure, proposée, pour prévenir l'abominable coup d'état, dit *du* 18 *fructidor*. C'est du même écrit que j'ai tiré le morceau ci-dessus, un *second Mirabeau, au directoire*. Il a pour titre: *Adresse au*

Digitized by Google

directoire ; sur la réélection du corps législatif, en l'an 5.

On y trouve des réflexions sur le cours des opinions, dans ce temps, qui s'appliquent encore à nos manières de voir et de nous conduire d'aujourd'hui : ce sera, je l'espère, une excuse à l'étendue du morceau.

Je me suis conformé d'ailleurs à deux principes, que j'ai établis, dans une discussion inédite, sur les *portraits historiques* : l'un, qu'un portrait historique peut très-bien ne montrer le héros, que sous l'aspect le plus saillant de sa vie ; l'autre, que si le portrait fait partie d'un morceau, c'est le morceau lui-même, qui est le portrait. Exemple dans Bossuet : détachez, comme on fait, du tableau des guerres civiles de la Grande-Bretagne, le portrait de Cromwel, vous lui ôtez la moitié de son effet ; rendez-le au tableau ; et vous sentirez tout ce que vous lui ôtiez, en l'isolant.

MALESHERBES.

Je ne sais quel mauvais génie se joue impitoyablement du caractère des Français !

Digitized by Google

Nul peuple n'est aussi propre à dépasser les autres dans la recherche de la vérité; nul peuple ne tirerait plus de prodiges du régime de la liberté; nul peuple ne s'est porté plus violemment vers un changement de son état et de son sort. Nous avons fait, pendant un demi-siècle, toutes les espèces de guerres à toutes les espèces de préjugés. Et, à cette heure, que nous les avons détruits dans nous et autour de nous, nous en recherchons l'autorité, sans pouvoir en reprendre la persuasion. Plus légers encore qu'inconstans, nous voudrions faire avec la raison, non un *divorce de haine*; mais un *divorce d'humeur*.

Châtiés par la liberté même, nous sommes mûrs pour la posséder; désabusés par la philosophie de quelques-uns de ses écarts, il est en nous de ne plus employer que ses véritables acquisitions. Mais, ayant en horreur notre état actuel, nous n'accusons que cette liberté, que cette philosophie, dont nous avions reçu l'impulsion, dont nous avons faussé la direction; comme des enfans dépités, nous nous absolvons de tout, nous n'accusons que nos maîtres. Arrivés à un terme, où

Digitized by Google

tous les changemens qui se sont faits parmi nous, sont nos seules ressources; où nous pouvons nous lancer dans un avenir plus vaste et plus fécond, nous ne savons plus que tourner nos regards en arrière; c'est ce qui ne nous convient plus que nous regrettons; c'est ce qui nous est acquis que nous répudions. Humiliés de la violence avec laquelle nous avons brisé les vieilles institutions, nous perdrons la fierté, avec laquelle nous devons maintenir les nouvelles.

A l'origine, pas une classe qui n'ait voulu, qui n'ait concouru, de tous ses moyens, à renverser le vieil édifice; à commencer par le gouvernement, et à finir par la plus petite corporation. Nul signe plus certain qu'il n'était plus bon; nulle preuve plus irrécusable, qu'il fallait le renouveler. Et il n'en fallait pas moins pour l'ébranler; et avec ce genre d'ébranlement, il n'en pouvait rien rester. On s'était partout passionné de l'idée, qu'il n'y avait point, ou qu'il n'y avait plus de constitution en France; et qu'il en fallait une.

Mais on dirait que nous ne sommes entrés dans les révolutions, que pour échapper

Digitized by Google

à des constitutions. On les met en discussion, lorsqu'il ne s'agit que de les faire aller; on les condamne, avant de les éprouver; on leur demande la réparation de tous les maux; et on reprend tous les maux, plutôt que de consentir à ce remède.

Nous ignorons que toute constitution est bonne, dès qu'elle va; qu'elle va beaucoup plus parce qu'on y met, que parce qu'on y trouve; par le zèle sincère de tous ses agens, que par la sagesse de ses institutions; que la plus parfaite devant être celle qui choquerait le plus de préventions, de préjugés et de passions, serait précisément celle qui irait le moins, si tout le monde ne s'attachait à son char; que s'en défier, en trop raisonner, lui trop demander d'abord, est ce qui lui nuit le plus; que c'est du jour seulement, que tous s'en contentent, que tous aident à son mouvement, qu'on peut commencer à la réformer; parce qu'alors, c'est relativement à son succès qu'on la réforme, et non pas pour sa chute.

Ce qui décrie à l'avance les constitutions, c'est d'en faire, à l'avance, le triomphe d'un parti sur un autre, et non un gage d'al-

Digitized by Google

liance entre tous les partis; c'est de leur commander de marcher entre l'arrogance des vainqueurs et l'animosité des vaincus; c'est de les exposer aux voies de la tyrannie par la crainte des soulèvemens; c'est d'en dénaturer les principes par les effets qu'elles opèrent; c'est de provoquer des troubles par la manière dont on les établit; c'est de les forcer à jouer contre des troubles, avant de jouer dans leur ordre régulier; c'est de ne pas pourvoir à la création d'un esprit public, capable de les maintenir; c'est d'appeler, dans leurs pouvoirs, de faux amis ou des ennemis acharnés; c'est d'empoisonner, d'avance, la représentation des discordes des élections; c'est de fonder la guerre même dans l'état de paix qui leur est propre; et hors duquel elles ne sont qu'un nom qu'on attaque, et un nom dont on abuse.

C'est la faute qu'on a faite, dès le commencement; c'est celle où on a persévéré, à chaque renouvellement de nos assemblées souveraines.

Une idée grande, simple, facile; conforme à l'état de désuétude où toutes les choses anciennes étaient tombées; à la force

Digitized by Google

de rénovation qui nous entraînait, eût tout retenu, tout fixé; eût opéré, sans convulsion, un changement, bien conçu et bien dirigé.

C'est dans les conseils du roi qu'elle devait être portée; c'est là qu'on eût dû en organiser l'exécution.

Qu'est-ce que ces *états-généraux* qu'on vous propose, devait-on dire au roi? C'est un vieux débris de l'ancienne barbarie; c'est un champ de bataille où viennent lutter ensemble trois fractions d'un même peuple; c'est un choc de tous les faux intérêts contre l'intérêt général; c'est ou l'inertie ou l'opiniâtreté de l'esprit de ce corps; c'est un moyen de subversion; ce n'en peut être un de rénovation. Prenez ce vieil édifice pour ce qu'il est, pour une ruine. On ne s'y rattache que comme à un souvenir; emparez-vous des esprits par une institution qui les étonne et leur plaise; que la nation avoue; et où elle puisse mieux prédominer. Que reste-t-il en France? Une nation et un roi. Qui doivent traiter ensemble? qui peuvent bien s'accorder, parce qu'ils ont un lien établi, un intérêt, une affection commune?

Digitized by Google

La nation et le roi. Qu'un roi, placé à la fin du dix-huitième siècle, ne convoque pas les trois ordres du quatorzième; qu'il appelle les propriétaires d'une grande nation, renouvelée par sa civilisation. Un roi, qui subit une constitution, se croit dégradé. Un roi, qui propose une constitution, obtient la plus belle gloire qui soit parmi les hommes; et tout ce qu'il y a de plus vif et de plus constant dans leur reconnaissance. Une constitution doit être appropriée aux idées sages, que la discussion a préparées et fixées. Concevez la constitution de votre siècle; prenez-y votre place; et ne craignez pas de la fonder sur les droits du peuple. Votre nation, vous voyant à la hauteur de ses vœux, n'aura plus qu'à perfectionner votre ouvrage, avant de le sanctionner. C'est ainsi que vous maîtriserez un grand événement, en l'accomplissant vous-même; c'est ainsi qu'il s'accomplira sans secousses: c'est ainsi que l'intervalle d'une rapide délibération changera un vieux chaos, dans un ordre solide et permanent.

Je crois qu'il n'est pas aujourd'hui un bon esprit, qui niât la force, la justesse, la sûreté

Digitized by Google

de cette marche. Eh bien ! elle fut présentée dans le temps, et n'obtint que le sourire du mépris.

Est-ce le peu de recommandation de son auteur, la suspicion qu'on pouvait prendre de lui, qui en éloigna? Non, elle venait du plus homme de bien de ce siècle; d'un magistrat, d'un ministre, d'un homme populaire en France, avant le culte des réputations populaires; d'un homme, qui avait adopté le roi dans son cœur, comme un père se dévoue particulièrement à un enfant, qu'une étoile menaçante conduit à sa ruine (*). J'ai vu écrire ce mémoire, dont je donne l'idée principale. Je l'ai lu et relu; je somme ici tous ceux qui peuvent en avoir eu connaissance, d'en déposer, avec moi,

---

(*) C'était le principe et le caractère de la tendre affection que M. de Malesherbes portait à Louis XVI. Penda[illegible] ils étaient ses ministres, entre M. Turgot et lui, le [illegible] le roi était : *notre bon jeune homme.* Bien lo[illegible] après, M. de Malesherbes me disait, [illegible] le [illegible] ministres que le roi eût aimé, c'était [illegible] d'après plusieurs données, de tristes [illegible]tinée du roi.

Digitized by Google

pour la gloire de son auteur. C'est M. de Malesherbes (*).

A ce nom, tout mon cœur se brise. Je vois tomber sous la main d'un bourreau, cette tête où fut conçue la seule pensée, qui

(*) Il devait cette grande vérité à la nation, autant qu'au roi; il prit pour un devoir de la retenir dans le secret de l'amitié, le rebut qu'elle essuya dans une cour; et c'est peut-être la seule erreur de ce grand homme. Je ne connais plus que M. de la Luzerne, évêque de Langres, neveu de M. de Malesherbes, qui puisse avoir connaissance de ce mémoire, remis au roi dans une audience particulière, avant la demande des états-généraux par le parlement.

Quant à moi, non-seulement je l'ai lu plusieurs fois; mais je l'ai vu composer; M. de Malesherbes l'a écrit à la terre de Verneuil, chez madame de Sénosan, l'une de ses sœurs, où j'allais souvent. Je me rappelle encore d'avoir accompagné M. de Malesherbes de Verneuil à Versailles, le jour où il alla remettre son mémoire au roi. Enfin, je me rappelle que, plusieurs mois après, M. Necker, rentré au ministère, comme principal ministre, me pria de lui obtenir une communication du mémoire; que l'un me l'a confié, pour cette destination; et que l'autre me l'a rendu, pour la remise. On doit croire, et je crois moi-même, que l'esprit et les couleurs en étaient moins tranchées, que dans mon analyse. Mais tel était le fond.

sauvait la France, par sa révolution même! Et avant de mourir, combien d'angoisses dans son cœur! Ce roi, qu'il avait voulu combler d'un bonheur et d'une gloire, inconnus sur les trônes, il n'avait pu l'arracher à l'échafaud : cette patrie, où, la première, sa voix courageuse avait sollicité de sages réformes, il l'avait vue ravagée par une innovation sans frein; et en proie à un régime de terreur, dont il ne lui fut pas accordé d'entrevoir la chute prochaine! Je le vois frappé à côté de ses vieux serviteurs; entre sa sœur et son gendre; dans les bras de sa fille et de sa petite-fille! Accumulation de férocités inouies, réservées pour lui seul, dans ces jours atroces! Mais, comme sa mort fut un crime à part, elle eut un effet à part : c'est par elle qu'il fut constaté qu'on allait à l'extermination de la vertu; et cette impression, reçue jusque dans les hommes les plus grossiers, fut une de celles qui accomplirent le plus puissamment la délivrance de *thermidor*.

Vénérable Malesherbes, entends du fond du tombeau, reconnais la voix d'un ami, que tu daignas honorer d'une confiance in-

Digitized by Google

time; que ce soit lui qui apporte à tes mânes l'expiation de la génération entière; qu'il t'apprenne que ton nom sera désormais, parmi nous, celui de la sagesse, du courage, de la vertu sans tache, du génie protecteur des empires. C'est devant l'image de ton supplice, que j'ai parlé *d'amnistie*; et mon cœur se soulève contre ce vœu de ma raison. Mais je te vois, je t'entends : La paix dans ma patrie, la paix à tout prix; qu'elle soit la rançon de mon sang, de celui des miens, de celui de mes amis; de celui de tant d'honorables Français. Génie tutélaire des gens de bien, je recueille donc encore de toi une parole, digne d'être transmise, comme un devoir, à tous nos concitoyens. *Amnistie* donc, puisqu'il le faut, puisque tu le veux; que les lois se refusent à des vengeances, qu'elles ne pourraient remplir; et que leur clémence crée le remords dans ces cœurs, qui n'avaient plus rien d'humain!

Confident de ta haute pensée sur le cours de nos événemens, je la gardais dans ma mémoire, comme un dépôt religieux; j'attendais le retour de la raison publique, pour la révéler. Elle m'a inspiré dans l'é-

Digitized by Google

poque où nous sommes; elle a développé dans mon esprit une vue, qui part du même principe, et va au même but. Je t'en dois l'hommage; je la mets sous la protection de ta gloire.

Ombre sacrée, je t'implore; reprends ton courage, auguste vieillard. Ne répugne pas d'apparaître encore à ce parti, sous le règne duquel tu marchas à un échafaud; complais-toi encore à un service pour cette nation, qui te fut si chère. Viens leur dire : Les nations périssent, quand elles entrent dans un grand événement, sans avoir, à l'avance, conjuré ce qu'il a de sinistre. O Français de tous les partis, êtes-vous assez sûrs de bien manœuvrer dans la tempête, pour ne pas chercher un port, à l'approche de l'orage! J'ai vu, dans les jours de sa détresse et de son héroïque piété, cet enfant proscrit de tant de rois, cette victime consacrée de votre révolution, qui avait eu le malheur de repousser mon conseil, accabler mon cœur de son profond regret. Tremblez de tomber dans des catastrophes, où celui qu'on vous donne, vous reviendrait aussi, comme un repentir!

Digitized by Google

NAPOLÉON BONAPARTE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Je m'étais proposé de placer, après les deux portraits, qu'on va lire, un discours, intitulé : *Considérations sur les deux règnes de Bonaparte*. Mais le sujet m'ayant conduit à creuser dans des faits, à offrir des principes et des vues, sur lesquels il me paraît que le moment utile de la pleine vérité n'est pas loin, mais aussi n'est pas encore arrivé, je crois devoir en différer la publication. Je m'interdirai toujours l'honneur du courage, lorsque l'évidence d'un service public n'en sera pas l'unique et pur motif.

Je regrette, à plusieurs égards, de ne pouvoir faire lire cet écrit, à la suite des deux portraits : il m'aurait dispensé des explications, que je vais donner ici.

On pourrait supposer que j'ai entendu dénigrer toutes les personnes, qui ont tenu, de près ou de loin, à ce gouvernement.

Digitized by Google

Je m'empresse de déclarer qu'il en est plusieurs, auxquelles je tiens, par ce que je ne leur dois pas, seul : l'estime, l'affection, le respect; et j'espère qu'on n'admettra pas que j'aie choisi le moment d'une persécution politique, pour manquer envers eux à mes propres sentimens.

Autre chose est le jugement de l'histoire, ou ce qu'on croit tel, sur un gouvernement; autre chose serait la réprobation de ceux qui sont entrés, ou qui se sont trouvés dans ce gouvernement.

Nous aurions dû, au moins, apprendre de toutes nos révolutions, qu'elles sont des forces majeures, qui emportent les hommes; et que ce n'est pas seulement une indulgence, où tous sont intéressés; que c'est encore le bon sens, qui nous prescrit de n'y juger personne, sans la considération de toutes les circonstances, qui ont pu peser sur sa conduite.

Comment aurais-je fait cette méprise, puisque l'écrit, dont je crois devoir suspendre la publication, est spécialement destiné à relever, non-seulement la France, mais l'Europe, de l'abjection d'un joug

Digitized by Google

aussi extraordinaire? Ce qui ne se pouvait que par une étude approfondie de toutes les causes. J'y pose cette règle, où chacun peut se retrouver, comme il lui convient : qu'aujourd'hui nous n'avons plus qu'une manière de nous apprécier : c'est de voir ce que nous étions, avant le règne de Napoléon; et ce que nous sommes, depuis. Je ne connais plus de *Bonapartistes*, que ceux qui, y croyant ou n'y croyant pas, se font encore un moyen de fortune des doctrines serviles; et par elles, prolongent les habitudes serviles, notre dernier danger, notre dernière honte; notre dernière inconséquence même, dans le régime libéral, qui nous est maintenant assuré.

J'éprouve une peine, encore plus vive, à ne pouvoir, dès ce moment, manifester mon opinion sur l'armée française, qui entrait dans le cadre de mon écrit supplémentaire. Je voulais, le premier, offrir à son malheur, mon sincère hommage. Mais n'aurais-je pas à me féliciter de n'avoir plus à prendre ma part dans la justice qui lui est due, qu'à la suite de tous ceux, ministres ou représentans, qui débattent les inté-

Digitized by Google

rêts publics dans nos tribunes nationales?

Si ces illustres guerriers ne se jugeaient pas en dehors des accusations contre une abominable tyrannie, j'oserai le dire, ce seraient eux-mêmes, qui se feraient injure. Une armée reçoit nécessairement sa direction, son esprit, ses devoirs même du gouvernement, auquel elle appartient. Telle est, non pas l'excuse, mais l'honorable principe du dévouement que la nôtre a tant signalé pour son chef. Ce qu'elle conserve, après la chute de son chef, c'est d'avoir été, sous tous les aspects, la plus belle armée, parmi les armées anciennes et modernes; celle à qui il est à désirer qu'aucune ne puisse jamais être comparée : car malheur au monde, si une autre conquête du monde devait se reproduire! Une chose la relèvera toujours, dans sa catastrophe, sans exemple, comme ses exploits; c'est la manière, dont elle l'a acceptée, et celle dont elle la supporte; c'est le caractère, éminemment patriotique, qu'elle a repris, lorsque, rendue à elle-même, elle s'est retrouvée dans ses inclinations originaires. Un pays, qui a une telle armée, dispersée parmi ses ci-

Digitized by Google

toyens, est sûr de sa liberté au dedans et de sa dignité au dehors. Il lui convient aujourd'hui de livrer son ancien chef à la justice de la patrie, dont il lui fut donné de faire sa proie, pour l'oppression du genre humain.

Comment se fait-il que le désir de ne rien choquer d'honnête en soi, me conduit à une sorte de justification de mes deux portraits de Bonaparte? Personne ne veut plus de lui; et beaucoup en pensent encore, comme s'il y avait à le regretter! Nous en avons reçu, et au-delà des bornes connues, tous les outrages, tous les maux; il importe à l'humanité entière, que l'exécration reste seule à l'usage qu'il a fait d'une telle fortune, d'une telle puissance; et on invoque, *le respect du malheur*, pour celui qui traita toujours sans pitié, et avec le plus insolent mépris, la nation, qui lui avait confié, pour les assurer, le dépôt de ses destinées! Que ceux qui avaient près de lui ou sous lui, des places, des rangs, de riches avantages, s'imposent envers lui le silence : voilà ce qui est convenable. Mais ils n'ont ni blâme, ni plaintes à exercer envers ceux, qui, comme moi, ayant

Digitized by Google

voulu et ayant pu échapper à ses faveurs, se font aujourd'hui, un devoir, de protester, d'après leurs anciens principes, contre le funeste penchant des hommes, à se laisser éblouir à ces crimes fameux, qui ont écrasé et avili les peuples.

Tout tient ici à une circonstance, qu'on n'a pas encore observée : si Napoléon avait péri par une révolte de ses armées, ou par une insurrection nationale, comme il y avait lieu, chacun adhérerait au jugement que j'en porte. Mais il a péri, deux fois, au sein de deux invasions de la France; de deux représailles de l'Europe; et dans le profond accablement de nos souffrances, de nos humiliations, l'aveuglement populaire, le retrouvant dans le désastre public, lui en fait grâce, comme s'il n'en était pas l'unique cause!

C'est là une de ces funestes associations d'idées, pareille à celle qui nous avait fait abandonner les meilleurs principes de la révolution, par l'horreur des abominations, qui vinrent la dénaturer. On se méprend aujourd'hui, sur le mal, comme, auparavant, on s'était détaché du bien.

Digitized by Google

NAPOLÉON BONAPARTE,

SOUS L'ASPECT MILITAIRE.

Ce morceau a été écrit en 1814, après la première chute de Bonaparte. On peut y apercevoir les causes de son retour, par l'armée; et de sa nouvelle chute, par une assemblée nationale; toujours à l'aide d'une invasion de l'Europe. Il est détaché d'un chapitre de ma *Monarchie de Louis XIV*, dont il fait la fin.

Je vais énoncer une vue sur les monarchies modernes, qui semble les mettre en contradiction avec elles-mêmes. A certaines époques, on les croirait essentiellement guerrières, parce qu'elles sacrifient tout à leur établissement de guerre; mais elles ne sont nullement organisées pour un système de conquêtes. Nous venons de voir ce plan de conquêtes, réalisé dans la plénitude de ses monstrueux principes; et nous avons appris tout ce qu'il exige.

Il exige qu'un vaste empire soit tombé

Digitized by Google

sous la main d'un soldat de fortune : ce qui ne peut arriver que chez une nation, sortie de son ancien régime, sans avoir su se reconstituer dans un nouveau ; chez une nation, momentanément sans lois, sans caractère, sans autres mœurs, que celles nées des discordes publiques ; mais à qui sa désorganisation même a dû donner une grande énergie ; qui, ne pouvant plus se déployer au dedans, se porte plus violemment au dehors.

Il exige, dans ce chef militaire, non les qualités d'un grand homme ; qui, dans les siècles de lumières, ne peuvent s'employer qu'à la vraie prospérité, à la vraie gloire ; mais celles de ce qu'on pourrait appeler un homme monstre : tout-puissant par une volonté de fer, qui imprime partout le désespoir de lutter avec elle ; par une perversité systématique, qui ne croit pas avoir asservi, quand elle n'a pas corrompu ; soumet ceux qui ont encore leur honneur à tout ce que ne refusent pas ceux qui n'en plus ; et avec qui il ne reste plus à composer que sur le salaire ; par cette ambition forcenée, qui peut tout, parce qu'elle ose tout ;

Digitized by Google

qui, plaçant son art dans la stupeur de ses forfaits et dans le dérèglement de ses succès, parvient à maîtriser tout ce qui n'est plus qu'ordinaire, et dans les obstacles et dans les résistances.

Il faut, dans ce plan de conquêtes, que toute la population soit mise, comme en coupes réglées, à la merci du despote; non-seulement par des lois qui en ordonnent ainsi; mais encore par une frénésie militaire, jetée dans la jeunesse, pour lui tenir lieu d'éducation.

Dans ce régime, une paix n'est qu'une combinaison pour des envahissemens frauduleux; une conquête réservée sort d'une conquête accomplie; chaque victoire, toujours chèrement achetée, commande, immédiatement, de nouvelles levées; et voici ce qui en arrive : le soldat, n'ayant plus la chance de la vie, que pour quelques années, il faut lui embellir cette rapide existence par un pillage, à chaque marche; et par un grade, à chaque bataille : de là le nombre des officiers, croissant toujours, par la destruction même des corps, on a, à la fin, une masse de gens de guerre, qui n'est plus

Digitized by Google

en proportion qu'avec l'asservissement de l'Europe; ils ne peuvent et ne savent que se donner à celui, dont la puissance n'a plus une autre garantie. Il les mène de triomphes en triomphes; ils s'exaltent; ils sont ramenés de revers en revers; ils ne se découragent pas; il a fait des fautes au-dessous du moindre de ses capitaines; ils lui pardonnent tout, jusqu'à ses désertions, dans leurs désastres. Il tombe dans l'exécration générale, ils n'y sont point étrangers, et se dévouent encore : leur fanatisme ne tient plus à la personne, mais au métier; il leur faut un tel chef; il est pour eux la patrie, l'honneur, l'existence.

Ce régime veut que tous les rois, faits ou conservés, ne soient que des vassaux; les peuples, non encore réunis, que des tributaires. Par là le peuple dominant se dissout sans cesse, comme corps politique, dans les extensions continuelles de l'empire; mais ses individus conservent la suprématie d'une caste privilégière : les généraux, les ministres, les valets du maître deviennent de grands seigneurs par le faste des titres, et dépassent les traitans d'autrefois dans la rapidité et l'énor-

Digitized by Google

mité de leurs fortunes : hommes de rien, pour la plupart, ils reproduisent, tout à coup, ces familles consulaires de la vieille Rome, aux déprédations desquelles le monde ne suffisait plus : c'est à ce prix qu'ils ont tout vendu à César.

C'est avec cet ensemble de moyens, qu'on remet un peuple civilisé, dans le cours des choses *tartares*; qu'on se sert de la civilisation même, pour recréer une barbarie plus raffinée; qu'on mêle les formes et les couleurs de l'empire romain, aux incursions des sauvages hyperborés; que la nation, conquérante au dehors, conquise au dedans, est saluée du titre de *la grande nation*, par son dominateur; que, nouvel Alexandre, on l'accepte, et qu'il se considère lui-même, comme un dieu : et en effet, ne fut-il pas le dieu du mal, puisqu'il a osé, puisqu'il a pu aller à une tyrannie Européenne, à travers des flots de sang et de larmes; et comme à sa destinée, à sa récompense !

Mais aussi, c'est avec de tels trophées, qu'il arrivera au châtiment de sa hideuse fortune; qu'en deux ans, il aura perdu et ses brigandages, et ses conquêtes, et ses

Digitized by Google

armées, sans pareilles; qu'il subira le ralliement des puissances brisées, revenues d'un servile égoïsme à l'énergie de la mutuelle protection; de la peur à l'audace; que brisé, à son tour, il sera rejeté jusqu'au sein de sa capitale; qui, cette fois, fera cause commune avec le monde foulé: elle apprendra enfin qu'il ne fallait pas être la *grande nation*, mais la bonne nation; que se laisser fasciner, se laisser asservir par un audacieux aventurier, qui ne dut, peut-être, le phénomène de son ascendant, qu'à son insolence envers tout le genre humain; et ne pouvoir plus secouer un tel joug, qu'à l'aide d'une invasion étrangère, est ce comble de l'opprobre comme du malheur, où l'on ne peut être amené, que par une continuelle méconnaissance de ces principes, qui reposent, sur leurs nouvelles bases, les empires bouleversés; de ces transactions des partis, qui, seules, finissent les révolutions.

Digitized by Google

NAPOLÉON BONAPARTE,

SOUS L'ASPECT CIVIL.

Je n'ai pu saisir le sujet, dans le morceau qu'on vient de lire, que sous l'aspect militaire. Je veux prévenir le reproche de ne l'avoir pas aussi considéré, sous le point de vue civil.

J'ai appelé l'empereur Napoléon, un *aventurier*. Il y a beaucoup de ce caractère dans sa destinée. L'homme de l'île de *Sainte-Hélène*, ressemble beaucoup, aujourd'hui, à l'ex-roi *Théodore*. Mais, pour le malheur du monde, par les actes, les événemens et les facultés, c'est parmi les personnages les plus extraordinaires; et, peut-être à un rang à part, dans cette classe, qu'il faut le placer.

Je l'ai appelé aussi *l'homme monstre*; et j'entends par-là un homme à qui il fut donné de passer toutes les bornes dans les voies et les moyens du mal; c'est la qualifica-

Digitized by Google

tion qui me paraît le mieux lui appartenir.

Jeté dans les temps et les contrées barbares, un tel homme, avec tout ce qu'il a opéré, ne serait pas le dernier, entre les *Gengis*, les *Tamerlan*, les *Attila*, les *Thamas*.

En le comparant à une plus noble espèce de conquérans, aux *Alexandre*, aux *César*, aux *Charlemagne*, à la fois destructeurs et fondateurs d'empires, j'observe que leurs œuvres avaient pris racine dans les temps; tandis qu'il a péri dans la sienne; à cet égard, la fortune même a prononcé contre lui.

Si on cherche le principe de cette gigantesque existence, on la trouve entièrement en dehors de son propre mouvement. Son moyen fut la révolution française, qui lui tomba, comme le gros lot à la loterie; et c'était une terrible puissance que la révolution française. Il en a joué, avec une incroyable audace et une folie insigne; voilà ce qui lui est propre.

Qu'était, en lui-même, cet être épouvantable, qui occupera les siècles futurs, non moins que le nôtre?

Comme homme de guerre, il me semble

Digitized by Google

que le général *Bonaparte* laissera loin de lui l'empereur *Napoléon*. De belles victoires avec des forces ordinaires; et contre des armées qui se défendaient encore; voilà ce qui peut le mettre à côté du général *Moreau*, qui a fait, avec plus de sagesse et de grandeur, des choses, non moins prodigieuses. Des conquêtes, sans exemples, à la vérité; mais en disposant, en maître absolu, d'un empire renouvelé par une révolution, et d'une armée puissante de cent victoires; des conquêtes sur des puissances qui venaient se faire battre chacune, après une autre; et qui ne lui opposaient que des tactiques usées, et le désespoir de leur cause, dans leurs troupes: cela ne demandait que de tout sacrifier au succès, et de tout hasarder encore, après le succès.

Aussi ce jeu effréné n'a-t-il plus été qu'une ruine continuelle, et une ruine hors des chances communes, lorsque le vainqueur a voulu affronter les obstacles mêmes de la nature; lorsqu'il a enfin trouvé des armées formées au genre de sa guerre; autour des armées, des peuples, repoussant, pour eux-mêmes, le joug accepté par leurs gouvernemens; et ces gouvernemens reprenant de

Digitized by Google

la fermeté et de la constance, dans l'énergie des peuples.

Comme despote, il mérite une réelle distinction ; il a nourri la férocité naturelle de son âme, de toute sa fortune ; mais il ne s'est point amolli dans la puissance.

Ce n'est point sans m'être recueilli sur le mot, que je viens de dire sa *férocité*. Qui en montra jamais plus dans le dessein de ses guerres, dans le système de ses batailles, dans ses désertions, toujours répétées, d'une armée vaincue? Une armée vaincue n'était plus pour lui qu'un holocauste à offrir au dieu des combats. Il revenait, tout de suite, en former une autre, sans remords, sans pitié, sans honte, sans effroi : tout allait bien, pourvu qu'il pût recommencer.

Il est vrai qu'il n'a pas versé le sang sur les échafauds. En eut-il jamais besoin ? Et pourquoi n'en eut-il jamais besoin ? parce qu'on jugea bientôt, si on entreprenait une lutte avec sa tyrannie, qu'il saurait reproduire les massacres des *Marat*, des *Robespierre*, avec une furie plus savante. Ne professait-il pas qu'il n'estimait, dans la révolution, que les jacobins? Et que cela signifiait-il? N'est-ce

Digitized by Google

pas pour leur donner un témoignage de respect, un gage d'alliance, qu'il n'a voulu monter sur un trône, que couvert d'un assassinat? et le plus vil, le plus infâme : car, rien là pour une vengeance, pour une peur, pour une sûreté; mettre du sang entre lui et l'ancienne maison régnante : voilà son *féroce* calcul.

Comme législateur, il rentre dans la marche des plus vulgaires tyrans; constituant, déconstituant, reconstituant tout, *suivant les saccades d'une tête, plus fixe à un but qu'à un plan* (*); ne négligeant pas le bien pour tromper; ne laissant rien d'imparfait dans le mal, quand il y avait sûreté; mêlant seulement le caprice à la combinaison, comme pour se donner à lui-même, par des épreuves réitérées, la pleine conviction de la lâcheté publique : ce qui devait faire les délices d'une âme pareille.

Comme administrateur, il voyait en lui le propriétaire souverain des biens et des personnes, dans la société humaine; et, sans être bon ménager, faute de principes, et par

(*) Je m'emprunte à moi-même, ce mot.

Digitized by Google

mépris de toute autre instruction, que celle qu'il se donnait, par les mauvais résultats de sa foi exclusive à son propre génie; il n'était déprédateur ni par goût, ni par entraînement. N'admettant que l'obéissance passive, qu'un zèle mercenaire dans les hommes, il aimait et soignait l'ordre dans les choses. Si l'insolence de son ambition et la perfidie de sa politique ne lui eussent souvent ramené de nouvelles guerres, plus tôt qu'il ne les avait calculées, ce serait, avec quelque proportion, qu'il eût décimé ses troupeaux, pour la boucherie.

Il avait même l'instinct, non de ces grandes choses, qui sont bonnes en même temps, par la sagesse et l'économie qui les préparent; mais de celles qui confondent par le dessein, subjuguent par l'exécution. Tout, par lui, sous lui, devait être colossal, comme lui-même. Des entreprises, qu'on aurait rêvées, sans y croire; de vastes constructions; de hardis prodiges de l'industrie sociale, en France, hors de la France, les reproduiront aux siècles étonnés; et contrasteront, par une admiration perpétuelle, avec l'éternelle exécration des peuples.

Digitized by Google

Mais, remarquez-le bien, son génie, aussi forcené de renommée, qu'étranger à la gloire, n'a jamais voulu s'imprimer que dans ce qui se fait admirer, sans se laisser craindre ; dans des merveilles, esclaves elles-mêmes du pouvoir qui les ordonne. Il ne lui fallait que des grandeurs mortes. Il dénigrait la philosophie, qui, sous lui seul, n'osa ou ne sut braver les tyrans ; il n'accordait aux lettres que sa louange ; se servait des sciences et des arts, comme de l'argent, pour attester sa puissance, la réfléchir, lui soumettre le monde ; et le montrer seul grand, dans la dégradation universelle : où il ne pouvait obtenir les services, il achetait le silence ; il payait magnifiquement la prostitution à ses plans ; et avec toutes les monnaies qu'il avait accaparées, les richesses, les places, les grandeurs, les décorations ; jamais en gloire ; aucune n'a éclaté sous son règne ; il ne tolérait même l'honneur nulle part, comme une prétention à l'indépendance.

Il ne faut pas le juger uniquement sur les maux qu'il a faits ; mais encore sur tous les biens, où l'appelait sa fortune, unique surtout en ce point. Voyez le moment où la

Digitized by Google

France s'est remise entre ses mains; et je le crois encore, elle n'a rien à se reprocher dans le parti qu'elle prit alors; elle était condamnée à une dictature; et c'est là ce qui avait, d'abord, bien assis la sienne; car, comme Néron, il eut de beaux commencemens.

Depuis qu'il y a des nations, quel mortel reçut jamais de sa patrie une si grande position? Quel mortel dut jamais à sa patrie un plus héroïque dévouement? La position qu'on lui avait faite, avait cela de propre, qu'il obtenait encore tous les hommages de la reconnaissance, sans les sacrifices de l'ambition; qu'il allait au comble de la puissance, par le comble de la vraie gloire; il ne s'agissait que de préférer, à son personnel avantage, le bien au mal.

Comment donc l'avons-nous vu, s'échapper dès qu'il l'a pu, et avec un machiavélisme très-habile, qui a été sa plus éminente qualité, des bonnes voies, où il avait été contraint d'entrer? Comment a-t-il fait un choix si absurde, si bizarre; et tel qu'on ne peut l'imaginer dans tout autre favori de la fortune?

C'est que la nature, ou si on veut, ses

Digitized by Google

premières habitudes, en développant en lui des facultés, qui n'étaient pas communes, ne lui avaient donné qu'une âme abjecte; et lui avaient refusé cette raison élevée, qui n'est que le bon sens, pour les hommes des grands rôles, dans les grandes circonstances. Aussi n'a-t-il jamais été susceptible, que de deux mobiles: la superstition à sa fortune, et le mépris des hommes; dont il ne s'exceptait pas; car, assurément, il ne s'adorait pas lui-même, comme le meilleur; mais comme le plus habile à s'approprier en eux, le bien pour le mal. Aussi ces deux ressorts, brisés en lui, par ces revers définitifs, qui veulent un nouvel homme, on a pu constater qu'il ne restait en lui que le cadavre de sa fantastique supériorité.

Sans âme, tout ce qui était réservé de beau et de grand à ce pouvoir extraordinaire, qui lui fut déféré, il l'a perdu par sa seule volonté. Où sont les récompenses des superbes soucis de l'éminente grandeur, si ce n'est dans cette vaste bienfaisance, qui approche un mortel d'une divinité; qui rassemble sur un seul individu les affections de l'humanité entière? Où est la garantie de la

Digitized by Google

toute-puissance, si ce n'est dans cette noble direction, qui semble n'accomplir que des vœux publics, par les mouvemens qu'elle imprime? A quelle fin dernière peut tendre une belle ambition, si ce n'est à la gloire, dans tout ce qu'elle a d'aimable et d'auguste; à ces hommages des jugemens libres et reconnaissans, qui grandissent, à mesure qu'ils descendent dans des siècles plus justes et plus éclairés? Est-il un meilleur moyen de captiver les peuples, que de les servir au-delà de leurs espérances? Élever les hommes près de soi, loin de soi; pour l'avenir, comme dans le présent, n'est-ce pas couronner son mérite de tous les mérites? Il n'entendit jamais rien à tout cela.

On peut pardonner à des rois de race, gâtés dès leur jeunesse, par la servile adulation des cœurs, ce grossier dédain de tout ce qui est noble et grand.

On doit le pardonner à ces êtres abrutis dans la fange de la société, ou un destin, sans injure, les avait placés.

Mais lui, quoiqu'il sût mal ce qu'il savait; moins la guerre, à laquelle il s'était glorieusement appliqué; quoiqu'il n'eût ni un vrai

Digitized by Google

jugement, ni un bon goût en rien, en affectant la prééminence en toute chose; il n'était pourtant étranger ni aux lettres, ni aux sciences; ni à l'intelligence des choses de gouvernement, ni aux études du beau moral. Ce qu'il avait d'esprit et de connaissances, l'eût mené loin dans les routes du bien; environné, comme il le fut d'abord; mais son âme s'y refusait; ce fut elle qui le livra bientôt à l'infatuation de ces pompes insultantes des vieilles cours, dont ses chagrins envieux avaient été foulés, dans sa jeunesse.

Jamais dans ses conceptions, dans l'abstruse incongruité de son intarissable parlage; dans ses mœurs; dans les tons et les formes de sa représentation; dans toute sa vie et publique et privée, rien qui tienne à la grâce des belles affections, à la dignité d'un haut caractère. Les femmes sont les juges les plus favorables de tout ce qui a de l'âme; il a su les choquer, les humilier; jamais ni les aimer, ni les flatter; aussi il n'a pu obtenir d'elles, ni intérêt, ni pitié, dans sa chute; parce que sa chute, comme ses triomphes, a été sans âme.

Digitized by Google

Je croirais volontiers que la nature vengeait l'humanité, dans cet être sans entrailles; peut-être ne lui a-t-elle jamais accordé, à travers tant et de si inouïs succès, une de ces délices, qui inondent les bons cœurs, dans les momens où ils sont payés par une destinée favorable. Dans son orgueil, il dévorait le monde, comme un goujat dévore ses alimens, sans en jouir; et peut-être encore cette agitation sans repos, cette soif sans étanchement, cette avidité, sans possession; disgrâce, en lui, de la nature, était le secret de cette force inexplicable, dont il est donné à certains hommes d'écraser les autres.

Sans bon sens, il n'a pas aperçu qu'une ambition qui veut tout, ne garde rien. Il n'a pas reconnu, qu'en restant le chef suprême du plus puissant empire, il était au-dessus des rois; qu'en se faisant *empereur et roi*, il s'aliénait les peuples; et se condamnait à l'abolition de toute autre dynastie, que la sienne : ce qui était plus extravagant que la république universelle des jacobins; car au moins ceux-ci se donnaient les populaces pour alliés; tandis qu'un despote

Digitized by Google

conquérant rattachait les peuples aux rois. Méconnaissant ce que toutes les histoires lui enseignaient, que la fondation d'une dynastie ne pouvait être l'œuvre d'un prestige; mais le prodige d'une lente prudence, combinée avec des conjonctures, habilement employées, plus habilement préparées; ne méconnaissant pas moins le temps et la nation, où il se donnait une couronne, par sa seule impudence; il n'a pas démêlé que c'était trop qu'une usurpation, à la fois, et sur une nation qui recevait bien de ses égaremens dans une révolution, le besoin d'un gouvernement réfrénateur; mais ne pouvait avoir pris le goût du despotisme dans de si nobles efforts, de si grands sacrifices pour la liberté; et sur une race antique, à qui il rendait la liberté à offrir, pour prix de sa restauration.

Ce danger était si apparent pour Napoléon, que, dans les études politiques de son règne, on ne concevra pas, que ni la maison de Bourbon, ni les puissances de l'Europe, n'aient pas saisi ce moyen si simple, d'abattre un aussi terrible ennemi, par la France même. Il est vrai que cela eût demandé une

Digitized by Google

sensible bonne foi. Mais pourquoi ne pas se résigner aux preuves de la bonne foi, quand elle est la ressource du salut?

Puisqu'il lui fallait absolument, et tout de suite, non pas seulement le trône des Bourbons, mais celui de Charlemagne, dont il se portait pour le successeur immédiat; au moins y avait-il quelque convenance à l'étayer de la réalité d'un régime représentatif, dont la France conservait encore un simulacre. Être né d'une révolution, et briser, d'un coup de pied, cette révolution, c'était vraiment renier sa mère, en prenant l'héritage.

Il est vrai qu'il est des époques de troubles et de vertige, où le jour ne ressemble plus à la veille; où les hommes laissent faire d'eux tout ce qu'on veut. Mais bâtir sur de tels temps, c'est bâtir sur le sable.

Il est vrai encore qu'il pouvait corrompre; et que corrompre, c'est asservir. Mais ne savait-il pas que, du sein même de la corruption, sortent les révoltes, les séditions, et les conspirations de cour et d'armée? C'est là le propre de ces despotismes de l'Asie; direction, non dissimulée, de tous ses plans.

Digitized by Google

Ne pouvait-il d'ailleurs apercevoir, qu'il n'y a plus de corruption, ni générale, ni permanente, dans les siècles de lumières? Là toujours, par quelques souvenirs, ou par les spéculations des vices mêmes, on se rattache à la liberté publique. Là, surtout, les intérêts savent raisonner; et toujours effrayés du despotisme, qui inquiète partout, en ne respectant rien, ils reviennent aux idées libérales, comme à une garantie; et ces idées-là, s'enflamment dans les imaginations, relèvent les âmes, et retrempent un peu les caractères. Aussi, sans la terrible distraction de ses guerres, entretenues par lui, à dessein, il ne tenait rien en France; et par ses guerres, il jouait sa domination, à chaque bataille.

Sans âme et sans bon sens, comment donc est-il parvenu à s'emparer d'une indomptable révolution, comme d'une chose qui n'aurait été faite que pour lui? et comment a-t-il reproduit, un moment, l'empire romain, dans l'Europe moderne?

Qui a bien conçu ce que peut, parmi les hommes, et surtout dans un grand peuple, l'énergie de la volonté, jointe à un grand

Digitized by Google

pouvoir, tient déjà la plus puissante cause de l'ascendant, qu'obtint tout de suite Bonaparte. Elle était immensément accrue en lui du sentiment de la plus orgueilleuse prédestination ; source de l'inimaginable audace de toutes ses entreprises.

Il avait, de plus, tout ce qui seconde le mieux le développement de cette double force : une rare portée d'application à tous les genres de soins et d'objets ; une activité inépuisable ; un mélange d'ardeur et de prévoyance, d'impétuosité et de ruse ; surtout une perversité dans les plans et les moyens, long-temps voilée; mais, dès qu'il n'a plus eu à la retenir, si profonde, si continue, qu'on devait la croire en lui, plutôt innée qu'acquise. Dominer le monde par l'avilissement du genre humain ; telle était son unique pensée ; elle absorbait en lui toutes les affections ; elle tenait toutes ses facultés dans une tension continuelle. Aussi il suffisait à tout ; on ne pou[illegible]it ni lui rien soustraire, ni le trompe[illegible]en ; et il savait quelquefois se défier [illegible]remières vues et en revenir. [illegible] mach[illegible] grand et remachinait encore [illegible]s ch[illegible]ail ; c'était là où il plaçait

Digitized by Google

son génie et sa gloire propre. Il n'était jamais ni distrait, ni interrompu dans sa marche : la dureté de son cœur, comme je viens de l'observer, lui refusant la douce détente de ces satisfactions intimes, dont les autres ont besoin, pour se remonter. Ajoutez encore une santé à toute épreuve, qui lui accordait tout et ne lui demandait rien; c'était le Satan de *Milton*, toujours plein pour l'action, comme toujours vide du repos.

Il est des temps, des cours de choses, où tout ce pouvoir, sans même s'user, aurait été se briser contre les résistances. Nous allions voir ce spectacle dans la dernière époque de sa vie politique, qu'on a fort bien nommée *ses cent jours*; tout était renouvelé : rendue aux impulsions de la liberté, la France était près du choc des partis. Celui même qui se ralliait à lui, n'entendait plus reprendre son joug, mais le soumettre à sa loi. Une assemblée, qu'il avait été obligé de convoquer, allait apprécier cette intronisation de paysans et de soldats; *ces Constitutions de l'Empire*, qu'il prorogeait, comme l'échange de la Charte royale; et faire entendre la voix souveraine

Digitized by Google

d'une nation; patriotique et énergique, elle était capable de se montrer aussi terrible à un tyran, que la convention l'avait été à des rois. l'Europe, encore armée, comme dans la crise du salut commun, revenait sur lui, non plus avec un courage circonspect; mais avec l'indignation de la victoire outragée. Contre de telles oppositions, certes, il lui aurait fallu être mieux que lui-même, pour se soutenir.

Mais reportons-nous à l'époque de sa dictature; c'est là où ses qualités prenaient, sur l'état des choses et des esprits, le terrible ascendant, que nous avons vu.

La France était alors dans une de ces crises définitives, où un pays peut tout gagner ou tout perdre; s'asseoir dans un repos prospère; ou être précipité dans un nouveau cours de désastres. Elle dépendait absolument du pouvoir, à qui elle remettait ses destinées. Tout ce qui tenait à l'ancien régime était détruit; tout ce qui était sorti du nouveau était sans consistance. Elle avait toute la vie et toute la mort, que donnent les troubles prolongés. Vérités et erreurs, vertus et vices, force et faiblesse, sagesse et

Digitized by Google

folie; elle avait tout épuisé; et n'avait plus que l'agitation malade de l'incertitude et de la confusion. Elle n'existait plus que par sa révolution, toujours sans terme; maintenant sans but, depuis qu'il avait été dépassé par cette fausse république; dont la grande majorité n'avait jamais voulu; sa révolution même lui était à charge et odieuse; sa révolution n'était plus sous la garde de l'esprit national; elle se balançait entre une faction, qui voulait la ruiner de fond en comble, et celle qui ne savait que recourir à des horreurs abominées, pour la maintenir. Les factions elles-mêmes, usées, décriées, toujours plus près d'un nouveau désastre, que d'un plein triomphe; ne demandaient, chacune, que leur impunité, ou si on veut, leur sécurité; qu'un abri où elles pussent aller désarmer, fût-ce à côté l'une de l'autre. Plus de révolution; point de contre-révolution; une autorité qui brise tout et prédonime; une autorité unique: telle était le cri, non de l'opinion publique; (il n'y avait, ni ne pouvait y avoir d'opinion publique;) mais le soupir impatient d'une lassitude universelle.

Cette position n'était point nouvelle;

Digitized by Google

toutes les histoires la retracent comme l'effet accoutumé des violentes commotions ; c'est celle qui avait donné un généralat monarchique à Auguste, un protectorat royal à Cromwel ; elle donnait à Bonaparte le pouvoir suprême, sous le titre de consul.

Que cette autorité voulût tout replacer par l'ordre ; tout raffermir par les lois ; tout épurer par de nobles principes ; tout féconder par de généreuses impulsions ; tirer le comble des biens de l'excès des maux : tout s'y prêtait ; et cela s'accomplissait comme le résultat de la secousse même, comme une direction simple à un but fixe.

Que cette autorité ne voulût aller qu'à une domination [illegible]rre, qui ne serait ni l'ancien ni le nou[illegible]gime ; qu'elle voulût s'approprier [illegible]e, comme un don des circonstanc[illegible] n'était pa[illegible]ossible non us. La [illegible]n, une [illegible]rée, n'avait s de [illegible]fendre [illegible]ontre-révo- on [illegible] cette [illegible]usurpation, es l[illegible] 'un [illegible]enir.

[illegible] qua[illegible]oit que ces [illegible]ent [illegible]e qu'ils ont [illegible] va[illegible]e, conçu à

Digitized by Google

l'avance, auquel se rapportent et duquel découlent tous leurs actes; cela n'appartient qu'à des philosophes, hommes d'état. On peut croire cela d'un *Turgot*, revêtu de la domination d'un *Richelieu*, et non d'un *Bonaparte*. Mais les Bonaparte sont menés par un instinct plus puissant, peut-être, dans l'action, qu'un plan combiné. Cependant les ressorts de leur marche, observés et étudiés, fournissent réellement les élémens d'un système.

Nous pouvons aujourd'hui démêler celui qu'il suivit, avec toute l'intensité de son unique passion. C'est nous révéler à nous-mêmes le secret de la tyrannie, dont nous avons été les jouets et les victimes; encore plus que les complices.

Ici, ce n'est plus seulement un homme d'une destinée à part, que j'ai à expliquer; c'est encore cette subite et déplorable transformation, qu'ont subie la France et l'Europe; un des plus hideux phénomènes, qu'ait offerts le cours social. Ici, le portrait d'un personnage se fond dans le tableau d'une époque.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

Digitized by Google

TABLE
DE LA SECONDE PARTIE.

Pensées et Réflexions politiques et littéraires.
Observations littéraires. . . . . Page. 1
Livre Ier. 3
Morceaux insérés dans les pensées détachées.
Sur l'aptitude de notre talent. 13
Sur l'esprit de société. 17
Sur la facilité du style 23
Sur plusieurs grands écrivains. 26
Ressources en éloquence. 35
Ressources contre l'indifférence au bien . . . 36
Sur La Mothe. 37
Progression de l'esprit humain. 38
Sur le talent philosophique. 44
Sur l'éloquence judiciaire. 46
Livre II. Observations morales et politiques. 59
Morceaux insérés dans les pensées détachées.
Sur le caractère. 67
Reprise des pensées détachées. . . . 71 - 92 - 106
Inconvéniens des grands hôpitaux 81
Mœurs sous l'aspect politique. 83
Sur le cours de la justice sous Bonaparte. . . 99
Aspect moral et dramatique d'une cause célèbre. 116
Livre III. Sur les femmes. 129
Fragment de morale. De la générosité. . . . 167
Portraits historiques anciens et modernes.
Lycurgue. 189

Digitized by Google

Aristide. 194
Socrate. 201
Rapprochement d'Aristide avec Caton d'Utique. 208
Caton d'Utique. 209
Thraséas. 213
Parallèle du stoïcisme et de la chevalerie. . 216
L'Hôpital et Sully. 226
Montausier. 229
Richelieu et Mazarin. 233
Louis XIV et Henri IV. 236
Louis XIV, sous un autre aspect. 238
Fénélon et Massillon. 242
La Bruyère. 248
Fontenelle. 254
Deux femmes, non pas illustres, mais célèbres. 262
Thomas, de l'Académie française. 275
Barthélemy, auteur du *jeune Anacharsis*. . . 299
Diderot. 312
Mirabeau. 316
Frédéric II. 321
Malesherbes. 327
Napoléon Bonaparte. Observations préliminaires sur les deux portraits. 342
Premier portrait. Aspect militaire. 348
Second portrait. Aspect civil. 354

Errata dans cette deuxième partie.

Pag. 31, première ligne, *sans*, lisez, *dans*.
Pag. 51, ligne 16, *c'est attendre*, lisez, *c'est atteindre*.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google